HISTOIRE
NATURELLE,
GÉNÉRALE
ET PARTICULIERE,

PAR M. LE COMTE DE BUFFON, INTENDANT DU JARDIN DU ROI, DE L'ACADÉMIE FRANÇOISE ET DE CELLE DES SCIENCES, &c.

Oiseaux, Tome III.

AUX DEUX-PONTS,
CHEZ SANSON & COMPAGNIE.

M. DCC. LXXXV.

HISTOIRE
NATURELLE
DES OISEAUX.

*L'OUTARDE [*a*].

Voyez Planche I. de ce Volume.

La premiere chose que l'on doit se proposer, lorsqu'on entreprend d'éclaircir l'histoire d'un animal, c'est de faire une critique févere de sa nomenclature, de démêler exactement les différens noms qui lui ont été donnés dans toutes les langues & dans tous

* *Voyez les planches enluminées*, n°. 445, le mâle.

(*a*) Outarde ; En Grec, O'τὶς ; en Latin, *Avis tarda* ; en Italien, *Starda* ; en Allemand, *Trapp* ; en Polonois, *Drop* ; en Anglois, *Bustard*. --- *Tarda*. Frisch, planche CVI, avec une bonne figure enluminée. --- Outarde.

les temps, & de distinguer, autant qu'il est possible, les espèces différentes auxquelles les mêmes noms ont été appliqués; c'est le seul moyen de tirer parti des connoissances des anciens, & de les lier utilement aux découvertes des modernes, & par conséquent le seul moyen de faire de véritables progrès en Histoire naturelle: en effet, comment, je ne dis pas un seul homme, mais une génération entière, mais plusieurs générations de suite, pourroient-elles faire complètement l'histoire d'un seul animal? presque tous les animaux craignent l'homme & le fuient: le caractere de supériorité que la main du Très-Haut a gravé sur son front, leur inspire plus de frayeur que de respect; ils ne soutiennent point ses regards, ils se défient de ses embûches, ils redoutent ses armes; ceux même qui pourroient se défendre par la force ou résister par leur masse, se retirent dans des déserts que nous ne daignons pas leur disputer, ou se retranchent dans des forêts impénétrables: les petits, sûrs de nous échapper par leur petitesse, & rendus plus hardis par leur foiblesse même, vivent chez nous malgré nous, se nourrissent à nos dépens, quelquefois même de notre propre substance, sans

---

Edwards, planche LXXIII, le mâle; & planche LXXIV, la femelle, avec de bonnes figures enluminées. --- Ostarde, Houtarde, Bistarde. Belon, *Hist. nat. des Oif. p.* 235, & portraits d'oiseaux, pag. 56, *a*. --- Otarde. *Mém. pour servir à l'Histoire des animaux, part. II, page* 101. L'outarde. Brisson, *Ornithol.* tom. V, pag. 18.

nous être mieux connus; & parmi le grand nombre de classes intermédiaires, renfermées entre ces deux classes extrêmes, les uns se creusent des retraites souterraines, les autres s'enfoncent dans la profondeur des eaux, d'autres se perdent dans le vague des airs, & tous disparoissent devant le tyran de la nature : comment donc pourrions-nous dans un court espace de temps, voir tous les animaux dans toutes les situations où il faut les avoir vus pour connoître à fond leur naturel, leurs mœurs, leur instinct, en un mot, les principaux faits de leur histoire? On a beau rassembler à grands frais des suites nombreuses de ces animaux, conserver avec soin leur dépouille extérieure, y joindre leurs squelettes artistement montés, donner à chaque individu son attitude propre & son air naturel, tout cela ne représente que la nature morte, inanimée, superficielle; & si quelque Souverain avoit conçu l'idée vraiment grande de concourir à l'avancement de cette belle partie de la science, en formant de vastes ménageries, & réunissant sous les yeux des observateurs un grand nombre d'espèces vivantes, on y prendroit encore des idées imparfaites de la nature : la plupart des animaux intimidés par la présence de l'homme, importunés par ses observations, tourmentés d'ailleurs par l'inquiétude inséparable de la captivité, ne montreroient que des mœurs altérées, contraintes & peu dignes des regards d'un philosophe, pour qui la nature libre, indépendante, & si l'on veut sauvage, est la seule belle nature.

Il faut donc, pour connoître les animaux avec quelque exactitude, les obſerver dans l'état de ſauvage, les ſuivre juſque dans les retraites qu'ils ſe ſont choiſies eux-mêmes, juſque dans ces antres profonds, & ſur ces rochers eſcarpés où ils vivent en pleine liberté; il faut même, en les étudiant, faire en ſorte de n'en être point apperçus : car ici l'œil de l'obſervateur, s'il n'eſt en quelque façon inviſible, agit ſur le ſujet obſervé, & l'altere réellement. Mais comme il eſt fort peu d'animaux, ſurtout parmi ceux qui ſont ailés, qu'il ſoit facile d'étudier ainſi, & que les occaſions de les voir agir d'après leur naturel véritable, & montrer leurs mœurs franches & pures de toute contrainte, ne ſe préſentent que de loin en loin, il s'enſuit qu'il faut des ſiècles & beaucoup de haſards heureux pour amaſſer tous les faits néceſſaires, une grande attention pour rapporter chaque obſervation à ſon véritable objet, & conſéquemment pour éviter la confuſion des noms qui de toute néceſſité entraîneroit celle des choſes : ſans ces précautions, l'ignorance la plus abſolue ſeroit préférable à une prétendue ſcience, qui ne ſeroit au fond qu'un tiſſu d'incertitudes & d'erreurs ; l'outarde nous en offre un exemple frappant. Les Grecs lui avoient donné le nom d'*otis ;* Ariſtote en parle en trois endroits ſous ce nom (*b*), & tout ce qu'il en dit convient exactement à notre ou-

---

(*b*) *Hiſtoria Animalium*, lib. II, cap. XVII ; lib. VI, cap. VI ; & lib. IX, cap. XXXIII.

tarde; mais les Latins, trompés apparemment par la ressemblance des mots, l'ont confondue avec l'*otus* qui est un oiseau de nuit. Pline ayant dit avec raison que l'oiseau appellé *otis* par les Grecs, se nommoit *avis tarda* en Espagne, ce qui convient à l'outarde, ajoute que la chair en est mauvaise (*c*), ce qui convient à l'*otus*, selon Aristote & la vérité, mais nullement à l'outarde; & cette méprise est d'autant plus facile à supposer que Pline, dans le chapitre suivant, confond évidemment l'*otis* avec l'*otus* (*d*), c'est-à-dire, l'outarde avec le hibou.

Alexandre Myndien, dans Athénée (*e*), tombe aussi dans la même erreur, en attribuant à l'*otus* ou à l'*otis*, qu'il prend pour un seul & même oiseau, d'avoir les pieds de lièvre, c'est-à-dire velus, ce qui est vrai de l'*otus*, hibou qui, comme la plupart des oiseaux de nuit, a les jambes & les pieds velus, ou plutôt couverts jusque sur les ongles de plumes effilées, & non de l'*otis* qui est notre outarde, & qui a non-seulement le pied, mais encore la partie inférieure de la jambe immédiatement au-dessus du tarse sans plumes.

Sigismond Galenius ayant trouvé dans

(*c*) *Hist. nat.* lib. X, cap. XXII.

(*d*) *Otis bubone minor est, noctuis major; auribus plumeis eminentibus unde nomen illi. Hist. nat. lib. X, cap. XXIII.*

(*e*) *Hist. nat. lib. IX.*

Hésychius le nom de Ῥάφος, dont l'application n'étoit point déterminée, l'appropria de son bon plaisir à l'outarde (*f*); & depuis Mrs. Moehring & Brisson l'ont appliqué au dronte, sans rendre compte des raisons qui les y ont engagés.

Les Juifs modernes ont détourné arbitrairement l'ancienne acception du mot hébreu *anapha*, qui signifioit une espèce de milan; & par lequel ils désignent aujourd'hui l'outarde (*g*).

M. Brisson, après avoir donné le mot Ὠτὶς comme le nom grec de l'outarde selon Belon, donne ensuite le mot Ὠτίδα pour son nom grec selon Aldrovande (*h*); ne prenant pas garde que Ὠτίδα est l'accusatif de Ὠτὶς, & par conséquent un seul & même nom; c'est comme s'il eût dit que les uns l'appellent *tarda*, & les autres *tardam*.

Schwenckfeld prétend que le *tetrix* dont parle Aristote (*i*), & qui étoit l'*ourax* des Athéniens, est aussi notre outarde (*k*): cependant le peu que dit Aristote du *tetrix*, ne convient point à l'outarde; le *tetrix* niche parmi les plantes basses, & l'outarde parmi les blés, les orges, &c. que probablement Aristote n'a point voulu désigner par l'ex-

---

(*f*) *In Lexico symphono.*

(*g*) Paul Fagius, *apud Gesnerum, de Avibus, p.* 489.

(*h*) *Ornith. tom. V, pag.* 18.

(*i*) *Hist. Animal, lib. VI, cap.* 1.

(*k*) *Aviarium Silesiæ, pag.* 355.

preſſion générique de plantes baſſes; en ſecond lieu, voici comment s'explique ce grand philoſophe: » Les oiſeaux qui volent peu, » comme les perdrix & les cailles, ne font » point de nids, mais pondent à terre ſur » de petits tas de feuilles qu'elles ont amon- » celées; l'alouette & le *tetrix* font auſſi de » même ». Pour peu qu'on faſſe d'attention à ce paſſage, on voit qu'il eſt d'abord queſtion des oiſeaux peſans & qui volent peu, qu'Ariſtote parle enſuite de l'alouette & du *tetrix* qui nichent à terre comme ces oiſeaux qui volent peu, quoique apparemment ils ſoient moins peſans, puiſque l'alouette eſt du nombre; & que ſi Ariſtote eût voulu parler de notre outarde ſous le nom de *tetrix*, il l'eût rangée ſans doute, comme oiſeau peſant, avec les perdrix & les cailles, & non avec les alouettes qui, par leur vol élevé, ont mérité, ſelon Schwenckfeld lui-même, le nom de *celipètes (l)*.

Longolius [*m*] & Geſner [*n*] penſent l'un & l'autre que le *tetrax* du poëte Nemeſianus, n'eſt autre choſe que l'outarde; & il faut avouer qu'il en a à-peu-près la groſſeur [*o*] & le plumage [*p*]: mais ces rapports ne ſont

---

(*l*) *Aviarium Sileſiæ*, *pag.* 191.

(*m*) *Dialog. de Avibus.*

(*n*) *De Avibus*, *lib. III*, *pag* 489.

(*o*) *Tarpeiæ eſt cuſtos arcis non corpore major.*

(*p*) *Perſimilis cineri dorſum* [collum forte] *maculoſaque terga*
Inficiunt pullæ cacabantis (perdicis) *imagine notæ.*

pas suffisans pour emporter l'identité de l'espèce, & d'autant moins suffisans, qu'en comparant ce que dit Nemesianus de son *tetrax*, avec ce que nous savons de notre outarde, j'y trouve deux différences marquées : la premiere, c'est que le *tetrax* paroît familier par stupidité, & qu'il va se précipiter dans les pièges qu'il a vus qu'on dressoit contre lui [*q*]; au lieu que l'outarde ne soutient pas l'aspect de l'homme, & qu'elle s'enfuit fort vîte, du plus loin qu'elle l'apperçoit [*r*]; en second lieu, le *tetrax* faisoit son nid au pied du mont Apennin ; au lieu qu'Aldrovande, qui étoit Italien, nous assure positivement qu'on ne voit d'outardes en Italie que celles qui y ont été apportées par quelque coup de vent [*s*] : il est vrai que Willulghby soupçonne qu'elles ne sont point rares dans ces contrées, & cela sur ce qu'en passant par Modène, il en vit une au marché ; mais il me semble que cette outarde unique, apperçue au marché d'une ville comme Modène, s'accorde encore mieux avec le dire d'Aldrovande, qu'avec la conjecture de Willulhgby.

(*q*) *Cum pedicas necti sibi contemplaverit adstans,*
Immemor ipse sui tamen in dispendia currit.

(*r*) *Neque hominem ad se appropinquantem sustinent ; sed cum eum longinquo cernunt, statim fugam capessunt.* Willulghby, *Ornith. pag.* 129

(*s*) *Italia nostra has aves nisi fortè ventorum turbine advectas non habet.* Aldrov. *Ornith. tom. II, pag.* 92.

M. Perrault impute à Ariſtote d'avoir avancé que l'*otis* en Scythie (*t*) ne couve point ſes œufs comme les autres oiſeaux, mais qu'elle les enveloppe dans une peau de lièvre ou de renard, & les cache au pied d'un arbre au haut duquel elle ſe perche : cependant Ariſtote n'attribue rien de tout cela à l'outarde, mais à un certain oiſeau de Scythie, probablement un oiſeau de proie, puiſqu'il ſavoit écorcher les lièvres & les renards, & qui ſeulement étoit de la groſſeur d'une outarde, ainſi que Pline [*u*] & Gaza le traduiſent [*x*]; d'ailleurs, pour peu qu'Ariſtote connût l'outarde, il ne pouvoit ignorer qu'elle ne ſe perche point.

Le nom compoſé de *trapp-ganſz*, que les Allemands ont appliqué à cet oiſeau, a donné lieu à d'autres erreurs : *trappen* ſignifie marcher, & l'uſage a attaché à ſes dérivés une idée acceſſoire de lenteur, de même qu'au *gradatim* des Latins, & à l'*andante* des Italiens; & en cela le mot *trapp* peut très bien être appliqué à l'outarde, qui, lorſqu'elle n'eſt point pourſuivie, marche lentement & peſamment; il lui conviendroit encore, quand cette idée acceſſoire de lenteur n'y ſeroit point attachée, parce qu'en caractériſant un oiſeau par l'habitude de marcher, c'eſt dire aſſez qu'il vole peu.

(*t*) Mémoires pour ſervir à l'Hiſtoire des Animaux, partie II, pag. 104.

(*u*) *Nat. hiſt. lib. X, cap. XXXIII.*

(*x*) *Hiſt. Animalium, lib. IX, cap. XXXIII.*

A l'égard du mot *gansz*, il est susceptible d'équivoque : ici il doit peut-être s'écrire comme je l'ai écrit, avec un Z final, & de cette maniere il signifie *beaucoup*, & annonce un superlatif ; au lieu que lorsqu'on l'écrit par un *S*, *gans*, il signifie une oie : quelques auteurs l'ayant pris dans ce dernier sens, l'ont traduit en latin par *anser trappus* ; & cette erreur de nom influant sur la chose, on n'a pas manqué de dire que l'outarde étoit un oiseau aquatique qui se plaisoit dans les marécages (*y*) ; & Aldrovande lui-même qui avoit été averti de cette équivoque de noms par un médecin Hollandois, & qui penchoit à prendre le mot *gansz* dans le même sens que moi (*z*), fait cependant dire à Belon, en le traduisant en latin, que l'outarde aime les marécages [*a*], quoique Belon dise précisément le contraire [*b*] ; & cette erreur en produisant une autre, on a donné le nom d'*outarde* à un oiseau véritablement aquatique, à une espèce d'oie noire & blanche que l'on trouve en Canada & dans plusieurs en-

(*y*) *Sylvaticus, apud Gesnerum, pag.* 488.

(*z*) *Ornith. tom. II, pag.* 86.

(*a*) *Ibidem, pag.* 92.

(*b*) » La nature de l'ostarde est de vivre par les spatieuses campagnes, comme l'autruche, fuyant l'eau sur toutes choses . . . . Ne hanter les eaux, n'étoit de celle qui reste entre les seillons, après avoir plû, ou bien qu'elle hantât les marres pour en boire «. Belon, *Nature des Oiseaux, lib. V, cap. III.*

droits de l'Amérique ſeptentrionale [*c*] ; c'eſt ſans doute par une ſuite de cette mépriſe qu'on envoya d'Ecoſſe à Geſner la figure d'un oiſeau palmipède, ſous le nom de *guſtarde* [*d*], qui eſt le nom que l'on donne dans ce pays à l'outarde véritable, & que Geſner fait dériver de *tarde* lent, tardif, & de *guſſ* & *gooſſ* qui, en Hollandois & en Anglois, ſignifie une oie [*e*]. Voilà donc l'outarde, qui eſt un oiſeau tout-à-fait terreſtre, traveſtie en un oiſeau aquatique avec lequel elle n'a cependant preſque rien de commun; & cette bizarre métamorphoſe a été produite évidemment par une équivoque de mots : ceux qui ont voulu juſtifier ou excuſer le nom d'*anſer trappus* ou *trapp-gans*, ont été réduits à dire, les uns que les outardes voloient par troupes comme les oies [*f*], les autres qu'elles étoient de la même groſſeur [*g*]; comme ſi la groſſeur, ou l'habitude de voler par troupes, pouvoient ſeules caractériſer une eſpèce: à ce compte, les vautours & les coqs de bruyere pourroient être rangés avec

(*c*) *Voyez* Hiſtoire & Deſcription de la nouvelle France, par le P. Charlevoix, tom. III, pag. 156. --- Voyage du Capitaine Robert Lade, tom. II, pag. 202. --- Voyage du P. Théodat, pag. 300. --- Lettres édifiantes, XIe. Recueil, pag. 310 ; & XXIIIe. Recueil, page 238, &c.

(*d*) Geſner, *de Avibus*, pag. 164 & 489.

(*e*) *Ibidem*, *pag. 142.*

(*f*) Longolius, *apud Geſnerum*, pag. 486.

(*g*) Friſch, planche CVI.

l'oie. Mais c'est trop insister sur une absurdité; je me hâte de terminer cette liste d'erreurs & cette critique peut-être un peu longue, mais que j'ai cru nécessaire.

Belon a prétendu que le *tetrao alter* de Pline [*h*] étoit l'outarde [*i*]; mais c'est sans fondement, puisque Pline parle au même endroit de l'*avis tarda* : il est vrai que Belon défendant son erreur par une autre, avance que l'*avis tarda* des Espagnols & l'*otis* des Grecs désignent le duc : mais il faudroit prouver auparavant, 1°. que l'outarde se tient sur les hautes montagnes, comme Pline l'assure du *tetrao alter* [*gignunt eos Alpes*] [*k*], ce qui est contraire à ce qui a été dit de cet oiseau par tous les Naturalistes, excepté M. Barrere [*l*]; 2°. que le duc, & non l'outarde, a été en effet connu en Espagne sous le nom d'*avis tarda*, & en Grec sous celui d'*otis* : assertion insoutenable & combattue par le témoignage de presque tous les écrivains. Ce qui peut avoir trompé Belon, c'est que Pline donne son second *tetrao* comme un des plus gros oiseaux après l'autruche; ce qui, suivant Belon, ne peut convenir qu'à l'outar-

(*h*) *Nat. hist.* lib. X, cap. XXII.

(*i*) Histoire naturelle des Oiseaux, lib. V, cap. III.

(*k*) Plin. *Nat. hist.* lib. X, cap. XXII.

(*l*) *Nota.* M. Barrere reconnoît deux outardes d'Europe, mais il est le seul qui les donne pour des oiseaux des Pyrénées; & l'on sait que cet auteur, né en Roussillon, rapportoit aux montagnes des Pyrénées tous les animaux des provinces adjacentes.

de : mais nous verrons dans la suite que le grand tetras ou coq de bruyere surpasse quelquefois l'outarde en grosseur ; & si Pline ajoute que la chair de cette *avis tarda* est un mauvais manger, ce qui convient beaucoup mieux à l'*otus* hibou ou moyen duc, qu'à l'*otis* outarde, Belon auroit pu soupçonner que ce Naturaliste confond ici l'*otis* avec l'*otus*, comme je l'ai remarqué plus haut, & qu'il attribue à une seule espèce les propriétés de deux espèces très différentes, désignées dans ses recueils par des noms presque semblables ; mais il n'auroit pas dû conclure que l'*avis tarda* est en effet un duc.

Le même Belon penchoit à croire que son *œdicnemus* étoit un *ostardeau* [m] ; & en effet, cet oiseau n'a que trois doigts, & tous antérieurs comme l'outarde ; mais il a le bec très différent, le tarse plus gros, le cou plus court, & il paroît avoir plus de rapport avec le pluvier qu'avec l'outarde : c'est ce que nous examinerons de plus près dans la suite.

Enfin il faut être averti que quelques auteurs trompés apparemment par la ressemblance des mots, ont confondu le nom de *starda* qui, en Italien signifie une outarde, avec le nom de *starna* qui dans la même langue signifie perdrix (*n*).

Il résulte de toutes ces discussions, que

(*m*) Histoire naturelle des Oiseaux, lib. V, cap. v.

(*n*) *Petrus Aponens Patavinus seu conciliator apud Aldrovand. Ornith. lib. XIII, cap. XII.*

l'*otis* des Grecs & non l'*otus*, est notre outarde; que le nom de Ρ'άφος lui a été appliqué au hasard, comme il l'a été ensuite au dronte; que celui d'*anapha* que lui donnent les Juifs modernes, appartenoit autrefois au milan; que c'est l'*avis tarda* de Pline, ou plutôt des Espagnols au temps de Pline, ainsi appellée à cause de sa lenteur, & non, comme le veut Nyphus, parce qu'elle n'auroit été connue à Rome que fort tard; qu'elle n'est ni le *tetrix* d'Aristote, ni le *tetrax* du poëte *Nemesianus*, ni cet oiseau de Scythie dont parle Aristote dans son *Histoire des Animaux* [o], ni le *tetrao alter* de Pline, ni un oiseau aquatique; & enfin que c'est la *starda* & non la *starna* des Italiens [p].

(o) *Lib. IX, cap. XXXIII.*

(p) Voici tous les noms sous lesquels les différens auteurs en ont parlé.

Otis, Tarda, Bistarda. Gesn. *de Avibus, pag.* 484, 486; *& Icon. Avium, pag.* 67.

Otis sive Tarda. Jonston, *de Avibus, pag.* 42.

Otis seu Tarda avis. Aldrovande, *Ornitholog. tom. II, pag.* 85.

Otis, Tarda, Bistarda. Charlet, *Exercit. pag.* 82, *n°.* 8.

Otis Græcis; *Tarda*, Isidoro; *Bistarda*, Alberto; Rzaczynski, *Hist. nat. Poloniæ, pag.* 289; *& Auctuarium ejusdem, pag.* 401.

Otis, Tarda, Sibbaldi Scotia illustrata, part. II, lib. III, pag. 16.

Otis, Tarda. Willulghby, *Ornith. pag.* 129.

Otis, Tarda. Ray, *Synopsis avium, pag.* 58.

Pour sentir combien cette discussion préliminaire étoit importante, il ne faut que se représenter la bizarre & ridicule idée que se feroit de l'outarde un commençant qui auroit recueilli, sans choix & avec une con-

---

Otis, jugulo utrimque cristato, Tarda. Linnæus, *Syst. nat. Edit. X, Gen.* 85, *Spec.* 1.

Tarda recentiorum. Schwenckfeld, *Aviarium Silesiæ*, *pag.* 355.

Tarda. Klein, *de Avibus, pag.* 18, *n°.* 1.

Tarda Pyrenaïca fulva, maculis nigricantibus marginibus pennarum roseis. Barrere, *Ornith. Class. III, Gen.* IX, *Spec.* 1. *Nota.* Ce ne sont pas les bords des plumes, mais le duvet qui est couleur de rose.

Tetrax seu Tarax Nemesiani. Longolio, Gesn.

Tetraon. Longolio, Schwenckfeld, Charlet, Klein.

Tetrix, Ourax. Aristote, Schwenckfeld.

Erytrhontaon. Olaï Magni, Schwenckfeld, Charlet, Klein.

Anser-trappa. Rzaczynski, *Auctuarium*, *Hist. nat. Polon. pag.* 401.

En François, *Outarde.* Albin, tom. III, pag. 16. Edwards, planche LXXIII --- LXXIV..

Otarde. Mémoires pour servir à l'Histoire des Animaux, partie II, pag. 101.

Ostarde, Belon, *Hist. nat. des Oiseaux*, *pag* 236.

Ostarde, *Houtarde*, *Bistarde.* Belon, *Portraits d'Oiseaux*, *pag.* 56.

En Hébreu, *Alhabari.* Gesn. Aldrov. *Nota.* Il ne faut point confondre ce nom avec celui d'*houbaary*, qui en Barbarie signifie une petite outarde, dont je donnerai l'histoire.

Clas, id est, Tarda avis sylvatici. Gesn. *pag.* 484.

Anapha Pauli Fagii. Gesn. *pag.* 489.

fiance aveugle, tout ce qui a été attribué par les auteurs à cet oiseau, ou plutôt aux différens noms par lesquels il l'auroit trouvé désigné dans leurs ouvrages; il seroit obligé d'en faire à la fois un oiseau de jour & de nuit, un oiseau de montagne & de vallée, un oiseau d'Europe & d'Amérique, un oiseau aquatique & terrestre, un oiseau granivore & carnassier, un oiseau très gros & très petit; en un mot, un monstre, & même un monstre impossible; ou s'il vouloit opter entre ces attributs contradictoires, ce ne pourroit être qu'en rectifiant la nomenclature, comme nous avons fait par la comparaison de ce que l'on sait de cet oiseau, avec ce qu'en ont dit les Naturalistes qui nous ont précédé.

Mais c'est assez nous arrêter sur le nom,

En Grec, Ὠτὶς, Ὠ'τὶς, Ὀυτὶς. Gesn. --- Ῥάφος, *Sigism. Galenii.* Gesn. pag. 486.

En Italien, *Starda.*

En Allemand, *Trapp.* Gesner, Rzaczynski, Frisch. --- *Acker-trapp.* Gesn. --- *Trappe.* Schwenckfeld, Rzaczynski. --- *Acker-trappe.* Schwenckfeld.

En Flamand, *Trap-gansz.* Gesn. --- *Trapp-gans.* Schvenckfeld.

En Suédois, *Trapp.*

En Polonois, *Drop*, *Trop.* Rzaczynski.

En Illyrien, *Drofa.* Gesn.

En Anglois, *Bistard.* Gesn. --- *Bustard.* Willulghby, Charleton, Albin.

En Ecossois *Gustarde*, Hector, Boeth. --- *Gustard.* Aldrov.

il eſt temps de nous occuper de la choſe. Geſner s'eſt félicité d'avoir fait le premier la remarque que l'outarde pouvoit ſe rapporter au genre des gallinacés (*q*), & il eſt vrai qu'elle en a le bec & la peſanteur ; mais elle en diffère par ſa groſſeur, par ſes pieds à trois doigts, par la forme de la queue, par la nudité du bas de la jambe, par la grande ouverture des oreilles, par les barbes de plumes qui lui tombent ſous le menton, au lieu de ces membranes charnues qu'ont les gallinacés ; ſans parler des différences intérieures.

Aldrovande n'eſt pas plus heureux dans ſes conjectures, lorſqu'il prend pour une outarde cette aigle frugivore, dont parle Elien (*r*), à cauſe de ſa grandeur (*s*), comme ſi le ſeul attribut de la grandeur ſuffiſoit pour faire naître l'idée d'un aigle ; il me paroît bien plus vraiſemblable qu'Elien vouloit parler du grand vautour, qui eſt un oiſeau de proie comme l'aigle, & même plus puiſſant que l'aigle commun, & qui devient frugivore dans les cas de néceſſité : j'ai ou-

(*q*) *Quanquam gallinaceorum generi otidem adſcribendam nemo adhuc monuerit, mihi tamen rectè ad id referri videtur.* Geſn. *de Avibus*, *pag. 484.*

(*r*) Lib. IX, *de nat. Animal.* cap. x. Cet aigle, ſelon Elien, s'appelloit *aigle de Jupiter*, & étoit encore plus frugivore que l'outarde, qui mange des vers de terre ; au lieu que l'aigle dont il s'agit, ne mange aucun animal.

(*s*) Ornithologie, tom. II, pag. 93.

vert un de ces oiseaux qui avoit été démonté par un coup de fusil, & qui avoit passé plusieurs jours dans des champs semés de blé; je ne lui trouvai dans les intestins qu'une bouillie verte, qui étoit évidemment de l'herbe à demi-digérée.

On retrouveroit bien plutôt les caractères de l'outarde dans le *tetrax* d'Athénée, plus grand que les plus gros coqs (& l'on sait qu'il y en a de très gros en Asie), n'ayant que trois doigts aux pieds, des barbes qui lui tombent de chaque côté du bec, le plumage émaillé, la voix grave, & dont la chair a le goût de celle de l'autruche avec qui l'outarde a tant d'autres rapports (*t*); mais ce *tetrax* ne peut être l'outarde, puisque c'est un oiseau dont, selon Athénée, il n'est fait aucune mention dans les livres d'Aristote; au lieu que ce philosophe parle de l'outarde en plusieurs endroits.

On pourroit encore soupçonner avec M. Perrault (*u*), que ces perdrix des Indes dont parle Strabon, qui ne sont pas moins grosses que des oies, sont des espèces d'outardes: le mâle diffère de la femelle par les couleurs du plumage qu'il a autrement distribuées, & plus vives; par ces barbes de plumes qui lui

---

(*t*) Gesner, *de Avibus, pag. 487. Otis avis fidipes est, tribus insistens digitis, magnitudine gallinacei majoris, capite oblongo, oculis amplis, rostro acuto, linguâ osseâ, gracili collo.*

(*u*) Mémoires pour servir à l'Histoire des animaux, part. II, pag. 102.

tombent des deux côtés sur le cou, dont il est surprenant que M. Perrault n'ait point parlé, & dont mal-à-propos Albin a orné la figure de la femelle; par sa grosseur presque double de celle de la femelle, ce qui est une des plus grandes disproportions qui ait été observée en aucune autre espèce, de la taille de la femelle à celle du mâle (*x*).

Belon (*y*), & quelques autres qui ne connoissoient ni le casoar, ni le touyou, ni le dronte, ni peut-être le griffon ou grand vautour, regardoient l'outarde comme un oiseau de la seconde grandeur, & le plus gros après l'autruche: cependant le pélican, qui ne leur étoit pas inconnu (*z*), est beaucoup plus grand, selon M. Perrault; mais il peut se faire que Belon ait vu une grosse outarde & un petit pélican, & dans ce cas tout son tort sera, comme celui de bien d'autres, d'avoir assuré de l'espèce, ce qui n'étoit vrai que de l'individu.

M. Edwards reproche à Willulghby de s'être trompé grossiérement, & d'avoir induit en erreur Albin, qui l'a copié, en disant que l'outarde avoit soixante pouces anglois de longueur, du bout du bec au bout de la queue: en effet, celles que j'ai mesurées n'avoient guere plus de trois pieds, ainsi que celle de M. Brisson; & la plus grande qui

---

(*x*) Edwards, *Hist. nat. of Birds*, planche LXXIV.

(*y*) *Ibidem*, *pag.* 236.

(*z*) *Ibidem*, *pag.* 153.

ait été mesurée par M. Edwards, avoit trois pieds & demi dans ce sens, & trois pieds neuf pouces & demi, du bout du bec au bout des ongles [*a*]: les Auteurs de la *Zoologie Britannique* la fixent à près de quatre pieds anglois, ce qui revient à un peu moins de trois pieds neuf pouces de France [*b*]: l'étendue du vol varie de plus de moitié en différens sujets; elle a été trouvée de sept pieds quatre pouces par M. Edwards, de neuf pieds par les Auteurs de la *Zoologie Britannique*, & de quatre pieds de France par M. Perrault, qui assure n'avoir jamais observé que des mâles, toujours plus gros que les femelles.

Le poids de cet oiseau varie aussi considérablement: les uns l'ont trouvé de dix livres [*c*], & d'autres de vingt-sept [*d*], & même de trente [*e*]; mais outre ces variétés dans le poids & la grandeur, on en a aussi remarqué dans les proportions: tous les individus de cette espèce ne paroissent pas avoir été formés sur le même modèle. M. Perrault en a observé dont le cou étoit plus long, & d'autres dont le cou étoit plus court proportionnellement aux jambes; & d'autres

(*a*) Edvards, *Hist. nat. of Birds*, planche LXXIII.

(*b*) On sait que le pied de Paris est plus long que celui de Londres de près de neuf lignes.

(*c*) Gesner, *de Avibus*, pag. 488.

(*d*) Britisch Zoology, pag. 87.

(*e*) Rzaczynski, *Auctuarium*, pag. 401.

dont

dont le bec étoit plus pointu, d'autres dont les oreilles étoient recouvertes par des plumes plus longues *(f)*; tous avoient le cou & les jambes beaucoup plus longs que ceux que Geſner & Aldrovande ont examinés. Dans les ſujets décrits par M. Edwards, il y avoit de chaque côté du cou deux places nues, de couleur violette, & qui paroiſſoient garnies de plumes lorſque le cou étoit fort étendu *(g)*; ce qui n'a point été indiqué par les autres obſervateurs. Enfin M. Klein a remarqué que les outardes de Pologne ne reſſembloient pas exactement à celles de France & d'Angleterre *(h)*; & en effet on trouve, en comparant les deſcriptions, quelques différences de couleurs dans le plumage, le bec, &c.

En général, l'outarde ſe diſtingue de l'autruche, du touyou, du caſoar & du dronte, par ſes aîles qui, quoique peu proportionnées au poids de ſon corps, peuvent cependant l'élever & la ſoutenir quelque temps en l'air; au lieu que celles des quatre autres oiſeaux que j'ai nommés, ſont abſolument inutiles pour le vol: elle ſe diſtingue de preſque tous les autres par ſa groſſeur, ſes pieds à trois doigts iſolés & ſans membranes, ſon bec de dindon, ſon duvet couleur de roſe, & la nudité du bas de la jambe; non point par cha-

---

(f) Mémoires pour ſervir à l'Hiſtoire des animaux part. II, pages 99 --- 102.

(g) Edwards, *Hiſt. nat. of Birds*, planche LXXIV.

(h) *Hiſt. Avium, pag.* 18.

cun de ces caracteres, mais par la réunion de tous.

L'aîle eſt compoſée de vingt-ſix pennes, ſelon M. Briſſon, & de trente-deux ou trente-trois, ſuivant M. Edwards, qui peut-être compte celles de l'aîle bâtarde. La ſeule choſe que j'aye à faire remarquer dans ces pennes, & dont on ne peut guere prendre une idée en regardant la figure, c'eſt qu'aux troiſieme, quatrieme, cinquieme & ſixieme plumes de chaque aîle, les barbes extérieures deviennent tout-à-coup plus courtes, & ces pennes conſéquemment plus étroites à l'endroit où elles ſortent de deſſous leurs couvertures *(i)*.

Les pennes de la queue ſont au nombre de vingt, & les deux du milieu ſont différentes de toutes les autres.

M. Perrault *(k)* impute à Belon comme une erreur d'avoir dit que le deſſus des aîles de l'outarde étoit blanc *(l)*, contre ce qu'avoient obſervé Mrs. de l'Académie, & contre ce qui ſe voit dans les oiſeaux, qui ont communément plus de blanc ſous le ventre & dans toute la partie inférieure du corps, & plus de brun & d'autres couleurs ſur le dos & les aîles : mais il me ſemble que ſur cela Belon peut être aiſément juſtifié, car il a dit exac-

---

[*i*] *Voyez* l'Ornithologie de M. Briſſon, tom. V, pag. 22.

(*k*) Mémoires pour ſervir à l'Hiſtoire des Animaux, partie II, pag. 102.

(*l*) Belon, *Nat. des Oiſ. pag. 235.*

tement, comme Mrs. de l'Académie, que l'outarde étoit *blanche par-dessous le ventre & dessous les aîles*; & lorsqu'il a avancé que le dessus des aîles étoit blanc, il a sans doute entendu parler des pennes de l'aîle qui approchent du corps, & qui se trouvent en effet au-dessous de l'aîle, celle-ci étant supposée pliée & l'oiseau debout: or, dans ce sens, ce qu'il a dit se trouve vrai & conforme à la description de M. Edwards, où la vingt-sixieme penne de l'aile & suivantes jusqu'à la trentieme, sont parfaitement blanches (*m*).

M. Perrault a fait une observation plus juste : c'est que quelques plumes de l'outarde ont du duvet non-seulement à leur base, mais encore à leur extrémité; en sorte que la partie moyenne de la plume qui est composée de barbes fermes & accrochées les unes aux autres, se trouve entre deux parties où il n'y a que du duvet; mais ce qui est très remarquable, c'est que le duvet de la base de toutes les plumes, à l'exception des pennes du bout de l'aîle, est d'un rouge vif, approchant du couleur de rose, ce qui est un caractere commun à la grande & à la petite outarde: le bout du tuyau est aussi de la même couleur (*n*).

Le pied, ou plutôt le tarse, & la partie

(*m*) Edvards, *Hist. nat. of Birds*, planche LXXIII.

(*n*) Mémoires pour servir à l'Histoire des Animaux, partie II, pag. 103.

inférieure de la jambe qui s'articule avec le tarse, sont revêtus d'écailles très petites; celles des doigts sont en tables longues & étroites : elles sont toutes de couleur grise, & recouvertes d'une petite peau qui s'enleve comme la dépouille d'un serpent (o).

Les ongles sont courts & convexes par-dessous comme par-dessus, ainsi que ceux de l'aigle que Belon appelle *haliœtos* (p); en sorte qu'en les coupant perpendiculairement à leur axe, la coupe en seroit à-peu-près circulaire (q).

M. Salerne s'est trompé, en imprimant que l'outarde avoit au contraire les ongles caves en dessous (r).

Sous les pieds, on voit en arriere un tubercule calleux, qui tient lieu de talon (s).

La poitrine est grosse & ronde (t); la grandeur de l'ouverture de l'oreille est apparemment sujette à varier, car Belon a trouvé cette ouverture plus grande dans l'outarde que dans aucun autre oiseau terrestre (u); & Mrs. de l'Académie n'y ont rien vu d'ex-

---

(o) Animaux de Perrault, part. II, pag. 104.

(p) Belon, *Nature des Oiseaux*, *lib. II*, *cap. VII*.

(q) Animaux de Perrault, part. II, pag. 104.

(r) *Ornithologie*, *page 153*.

(s) Belon, *Nat. des Ois. pag 235*. --- Gesner, *de Avibus*, *pag. 488*, *&c*.

(t) Belon, pag. 235.

(u) On mettroit bien le bout du doigt dans le conduit. *Ibid*.

traordinaire (*x*). Ces ouvertures ſont cachées ſous les plumes ; on apperçoit dans leur intérieur deux conduits, dont l'un ſe dirige au bec & l'autre au cerveau [*y*].

Dans le palais & la partie inférieure du bec, il y a ſous la membrane qui revêt ces parties, pluſieurs corps glanduleux qui s'ouvrent dans la cavité du bec par pluſieurs tuyaux fort viſibles (*z*).

La langue eſt charnue en dehors ; elle a au dedans un noyau cartilagineux qui s'attache à l'os hyoïde, comme dans la plupart des oiſeaux ; ſes côtés ſont hériſſés de pointes d'une ſubſtance moyenne entre la membrane & le cartilage [*a*] : cette langue eſt dure & pointue par le bout, mais elle n'eſt pas fourchue comme l'a dit M. Linnæus, trompé ſans doute par une faute de ponctuation qui ſe trouve dans Aldrovande, & qui a été copiée par quelques autres (*b*).

Sous la langue ſe préſente l'orifice d'une eſpèce de poche, tenant environ ſept pintes angloiſes, & que le docteur Douglaſſ, qui

---

(*x*) Animaux de Perrault, pag. 102.

(*y*) Belon, *Nat. des Oiſ. pag.* 235.

(*z*) Animaux de Perrault, pag. 109.

(*a*) *Ibidem.*

(*b*) *Lingua ſerrata, utrimque acuta*; au lieu de *Lingua ſerrata utrimque, acuta.* Cette phraſe n'eſt qu'une traduction de celle-ci de Belon : *ſa langue eſt dentelée de chaque côté, pointue & dure par le bout*; d'où l'on voit que l'*utrimque* doit ſe rapporter à *ſerrata*, & non pas au mot *acuta*.

l'a découverte le premier, regarde comme un réservoir que l'outarde remplit d'eau pour s'en servir au besoin, lorsqu'elle se trouve au milieu des plaines vastes & arides où elle se tient par préférence : ce singulier réservoir est propre au mâle [*c*], & je soupçonne qu'il a donné lieu à une méprise d'Aristote. Ce grand Naturaliste avance que l'œsophage de l'outarde est large dans toute sa longueur [*d*]; cependant les Modernes, & notamment Mrs. de l'Académie, ont observé qu'il s'élargissoit seulement en s'approchant du gésier [*e*]. Ces deux assertions qui paroissent contradictoires, peuvent néanmoins se concilier, en supposant qu'Aristote, ou les observateurs chargés de recueillir les faits dont il composoit son Histoire des animaux, ont pris pour l'œsophage cette poche ou réservoir qui est en effet fort ample & fort large dans toute son étendue.

Le véritable œsophage, à l'endroit où il s'épaissit, est garni de glandes réguliérement arrangées : le gésier qui vient ensuite (car il n'y a point de jabot), est long d'environ quatre pouces, large de trois : il a la dureté de celui des poules communes; & cette dureté ne vient point, comme dans les poules, de l'épaisseur de la partie charnue, qui est

---

(*c*) Edwards, *Hist. nat. of Birds*, planche LXXIII.

(*d*) *Hist. Animal. lib. II, cap. ultimo.*

(*e*) Gesner, *de Avibus*, *pag. 488.* --- Aldrov. *Ornith. tom. II, pag.* 92. --- Animaux de Perrault, partie II, pag. 106.

fort mince ici, mais de la membrane interne, laquelle eſt très dure, très épaiſſe, & de plus godronnée, pliſſée & repliſſée en différens ſens, ce qui groſſit beaucoup le volume du géſier.

Cette membrane interne paroît n'être point continue, mais ſeulement contiguë & jointe bout à bout à la membrane interne de l'œſophage; d'ailleurs, celle-ci eſt blanche, au lieu que celle du géſier eſt d'un jaune doré (*f*).

La longueur des inteſtins eſt d'environ quatre pieds, non compris les *cœcum*: la tunique interne de l'*iléon* eſt pliſſée ſelon ſa longueur, & elle a quelques rides tranſverſales à ſon extrémité [*g*].

Les deux *cœcum* ſortent de l'inteſtin à environ ſept pouces de l'*anus*, ſe dirigeant d'arriere en avant. Suivant Geſner, ils ſont inégaux ſelon toutes leurs dimenſions, & c'eſt le plus étroit qui eſt le plus long dans la raiſon de ſix à cinq [*h*]. M. Perrault dit ſeulement que le droit, qui a un pied plus ou moins, eſt ordinairement un peu plus long que le gauche [*i*].

A un pouce à-peu-près de l'*anus*, l'inteſtin ſe rétrécit, puis ſe dilatant, forme une poche capable de contenir un œuf, & dans laquelle

(*f*) Animaux de Perrault, part. II, pag. 107.

(*g*) *Ibidem*.

(*h*) Geſner, *de Avibus*, *pag. 486*.

(*i*) Animaux de Perrault, part. II, pag. 107.

s'insèrent les ureteres & le canal déférent : cette poche intestinale, appellée bourse de Fabrice [*k*], a aussi son *cæcum* long de deux pouces, large de trois lignes ; & le trou qui communique de l'un à l'autre est surmonté d'un repli de la membrane interne, lequel peut servir de valvule [*l*].

Il résulte de ces observations que l'outarde, bien loin d'avoir plusieurs estomacs & de longs intestins, comme les ruminans, a au contraire le tube intestinal fort court & d'une petite capacité, & qu'il n'a qu'un seul ventricule ; en sorte que l'opinion de ceux qui prétendent que cet oiseau rumine [*m*], seroit réfutée par cela seul : mais il ne faut pas non plus se persuader avec Albert, que l'outarde soit carnassiere, qu'elle se nourrisse de cadavres, que même elle fasse la guerre au petit gibier, & qu'elle ne mange de l'herbe & du grain que dans le cas de grande disette ; il faut encore moins conclure de ces suppositions qu'elle a le bec & les ongles crochus, toutes erreurs accumulées par Albert [*n*], d'après un passage d'Aristote mal entendu [*o*], admises par Gesner avec quel-

(*k*) Du nom de *Fabricius ab Aquapendente*, qui le premier l'a observée. *Ibidem.*

(*l*) Animaux de Perrault, partie II, pag. 107.

(*m*) Athénée, Eustache. *Voyez* Gesner, pag. 484.

(*n*) Voyez Gesner, *de Avibus*, *pag.* 485.

(*o*) *Nota.* Aldrovande prétend que l'idée de faire de l'outarde un oiseau de proie, a pu venir à Albert de ce passage d'Aristote : *Avis Schythica quædam . . . . que*

ques modifications [*p*], mais rejetées par tous les autres Naturaliſtes.

L'outarde eſt un oiſeau granivore ; elle vit d'herbes, de grains, & de toutes ſortes de ſemences ; de feuilles de choux, de dents de lion, de navets, de myſotis ou oreille de ſouris, de veſce, d'ache, de *daucus*, & même de foin, & de ces gros vers de terre que pendant l'été l'on voit fourmiller ſur les dunes tous les matins avant le lever du ſoleil [*q*] ; dans le fort de l'hiver & par les temps de neige, elle mange l'écorce des arbres (*r*) ; en tout temps elle avale de petites pierres, même des pièces de métal comme l'autruche, & quelquefois en plus grande quantité. Mrs. de l'Académie ayant ouvert le ventre de l'une des ſix outardes qu'ils avoient obſervées, le trouverent rempli en partie de pierres, dont quelques-unes étoient de la groſſeur d'une noix, & en partie de doubles, au nombre de quatre-vingt-dix, tous uſés & polis dans les endroits expoſés aux frottemens, mais ſans aucune apparence d'éroſion (*s*).

---

j'ai diſcuté plus haut. Voyez Aldrovande, *Ornitholog.* tom. II, pag. 90. Ce qu'il y a de certain, c'eſt que ce n'eſt pas d'après l'inſpection de l'animal qu'Albert s'eſt formé cette idée.

(*p*) Geſner, *de Avibus*, pag. 485.

(*q*) Britiſch Zoology, pag. 88 ; & preſque tous les autres Naturaliſtes que j'ai cités dans cet article.

(*r*) Geſner, *de Avibus, pag. 488.*

(*s*) Animaux de Perrault, part. II, pag. 107.

Willulghby a trouvé dans l'estomac de ces oiseaux, au temps de la moisson, trois ou quatre grains d'orge, avec une grande quantité de graine de ciguë (*t*), ce qui indique un appétit de préférence pour cette graine, & par conséquent le meilleur appât pour l'attirer dans les pièges.

Le foie est très grand; la vésicule du fiel, le pancréas, le nombre des canaux pancréatiques, leur insertion, ainsi que celle des conduits hépatiques & cystiques, sont sujets à quelques variations dans les différens sujets (*u*).

Les testicules ont la forme d'une petite amande blanche, d'une substance assez ferme; le canal déférent va s'insérer à la partie inférieure de la poche du *rectum*, comme je l'ai dit plus haut, & l'on trouve au bord supérieur de l'*anùs* une petite appendice qui tient lieu de verge.

M. Perrault ajoute à ces observations anatomiques la remarque suivante : c'est qu'entre tant de sujets qu'avoient disséqués Mrs. de l'Académie, il ne s'étoit pas rencontré une seule femelle; mais nous avons dit à l'article de l'autruche ce que nous pensions de cette remarque.

Dans la saison des amours, le mâle va piaffant autour de la femelle, & fait une espèce de roue avec sa queue [*x*].

(*t*) *Ornithologia*, *pag. 129.*

(*u*) Animaux de Perrault, pag. 105.

(*x*) Klein, *Hist. Avium*, *pag. 18.* --- *Merula apud Gesn. de Avibus*, *pag. 487.*

Les œufs ne sont que de la grosseur de ceux d'une oie ; ils sont d'un brun olivâtre pâle, marqués de petites taches plus foncées, en quoi leur couleur a une analogie évidente avec celle du plumage.

Cet oiseau ne construit point de nid, mais il creuse seulement un trou en terre [*y*], & y dépose ses deux œufs qu'il couve pendant trente jours, comme font tous les gros oiseaux, selon Aristote [*z*]. Lorsque cette mere inquiète se défie des chasseurs, & qu'elle craint qu'on n'en veuille à ses œufs, elle les prend sous ses aîles [on ne dit pas comment] & les transporte en lieu sûr [*a*]. Elle s'établit ordinairement dans les blés qui approchent de la maturité, pour y faire sa ponte, suivant en cela l'instinct commun à tous les animaux, de mettre leurs petits à portée de trouver en naissant une nourriture convenable. M. Klein prétend qu'elle préfère les avoines, comme plus basses, en sorte qu'étant posée sur ses œufs, sa tête domine sur la campagne, & qu'elle puisse avoir l'œil sur ce qui se passe autour d'elle : mais ce fait avancé par M. Klein [*b*], ne s'accorde ni avec le sentiment général des Naturalistes, ni avec le naturel de l'outarde qui, sauvage & défiante comme elle l'est, doit chercher

---

(*y*) Britisch Zoology, pag. 88.

(*z*) *Hist. anim. lib. VI, cap.* VI.

(*a*) Klein, *Hist. avium, pag.* 18.

(*b*) *Ibidem.*

ſa sûreté plutôt en ſe cachant dans les grands blés, qu'en ſe tenant à portée de voir les chaſſeurs de loin, au riſque d'en être elle-même apperçue.

Elle quitte quelquefois ſes œufs pour aller chercher ſa nourriture; mais ſi pendant ces courtes abſences quelqu'un les touche ou les frappe ſeulement de ſon haleine, on prétend qu'elle s'en apperçoit à ſon retour, & qu'elle les abandonne [c].

L'outarde, quoique fort groſſe, eſt un animal très craintif, & qui paroît n'avoir ni le ſentiment de ſa propre force, ni l'inſtinct de l'employer: elles s'aſſemblent quelquefois par troupes de cinquante ou ſoixante, & ne ſont pas plus raſſurées par leur nombre que par leur force & leur grandeur; la moindre apparence de danger, ou plutôt la moindre nouveauté les effraye; & elles ne pourvoyent guere à leur conſervation que par la fuite: elles craignent ſurtout les chiens, & cela doit être, puiſqu'on ſe ſert communément des chiens pour leur donner la chaſſe; mais elles doivent craindre auſſi le renard, la fouine, & tout autre animal, ſi petit qu'il ſoit, qui ſera aſſez hardi pour les attaquer; à plus forte raiſon les animaux féroces, & même les oiſeaux de proie contre leſquels elles oſeroient bien moins ſe défendre: leur puſillanimité eſt telle que pour peu qu'on les bleſſe, elles meurent plutôt de la peur

---

(c) Hector Boeth, *apud Geſn. pag.* 488.

que de leurs bleſſures [*d*]. M. Klein prétend néanmoins qu'elles ſe mettent quelquefois en colere, & qu'alors on voit s'enfler une peau lâche qu'elles ont ſous le cou. Si l'on en croit les anciens, l'outarde n'a pas moins d'amitié pour le cheval qu'elle a d'antipathie pour le chien; dès qu'elle apperçoit celui-là, elle qui craint tout, vole à ſa rencontre, & ſe met preſque ſous ſes pieds (*e*). En ſuppoſant bien conſtatée cette ſinguliere ſympathie entre des animaux ſi différens, on pourroit, ce me ſemble, en rendre raiſon en diſant que l'outarde trouve dans la fiente du cheval des grains qui ne ſont qu'à demi digérés, & lui ſont une reſſource dans la diſette (*f*).

Lorſqu'elle eſt chaſſée, elle court fort vîte, en battant des aîles, & va quelquefois plu-ſieurs milles de ſuite & ſans s'arrêter (*g*): mais comme elle ne prend ſon vol que difficilement & lorſqu'elle eſt aidée, ou ſi l'on veut, portée par un vent favorable, & que d'ailleurs elle ne ſe perche ni ne peut ſe percher ſur les arbres, ſoit à cauſe de ſa peſanteur, ſoit faute de doigt poſtérieur dont elle puiſſe ſaiſir la branche & s'y ſoutenir, on peut croire, ſur le témoignage des anciens

(*d*) Geſner, *de Avibus, pag.* 488.

(*e*) Oppien, *de Aucupio, lib. III.*

(*f*) *Otidibus amicitia cum equis quibus appropinquare & fimum dejicere gaudent.* Plutarq. *de Soc. Animal.*

(*g*) Britiſch. Zoology, pag. 88.

& des modernes *(h)*, que les lévriers & les chiens courans la peuvent forcer : on la chasse aussi avec l'oiseau de proie (*i*), ou enfin on lui tend des filets, & on l'attire où l'on veut en faisant paroître un cheval à propos, ou seulement en s'affublant de la peau d'un de ces animaux (*k*). Il n'est point de piège, si grossier qu'il soit, qui ne doive réussir, s'il est vrai, comme le dit Elien, que dans le royaume de Pont, les renards viennent à bout de les attirer à eux en se couchant contre terre & relevant leur queue à laquelle ils donnent, autant qu'ils peuvent, l'apparence & les mouvemens du cou d'un oiseau ; les outardes qui prennent, dit-on, cet objet pour un oiseau de leur espèce, s'approchent sans défiance, & deviennent la proie de l'animal rusé [*l*] ; mais cela suppose bien de la subtilité dans le renard, bien de la stupidité dans l'outarde, & peut-être encore plus de crédulité dans l'écrivain.

J'ai dit que ces oiseaux alloient quelquefois par troupes de cinquante ou soixante ; cela arrive surtout en automne dans les plaines de la Grande-Bretagne ; ils se répandent alors dans les terres semées de *turnipes*, & y font de très grands dégâts [*m*]. En Fran-

---

(*h*) Xénophon, Elien, Albin, Frisch, &c.

(*i*) Aldrov. *Ornith.* tom. II, pag. 92.

(*k*) Athénée.

(*l*) Ælian, *Nat. Animal. lib. VI*, *cap.* XXIV.

(*m*) Britisch Zoology, *pag.* 88. --- *Nec ullam pestem*

ce, on les voit paſſer réguliérement au printemps & en automne, mais par plus petites troupes, & elles ne ſe poſent guere que ſur les lieux les plus élevés. On a obſervé leur paſſage en Bourgogne, en Champagne & en Lorraine.

L'outarde ſe trouve dans la Lybie, aux environs d'Alexandrie, ſelon Plutarque *(n)*; dans la Syrie *(o)*; dans la Grèce *(p)*; en Eſpagne *(q)*; en France, dans les plaines du Poitou & de la Champagne pouilleuſe *(r)*; dans les contrées ouvertes de l'eſt & du ſud de la Grande-Bretagne, depuis la province de Dorſet juſqu'à celle de Mercie & de la Lothiane en Ecoſſe *(s)*; dans les Pays-bas; en Allemagne *(t)*; en Ukraine & en Pologne, où, ſelon Rzaczynski, elle

---

odere magis olitores, nam rapis ventrem fulcit, nec mediocri præda contentus eſſe ſolet. Longolius *apud Aldrov. Ornithol. tom. II, pag. 93.*

(*n*) Si toutefois on n'a pas confondu l'*otis* avec l'*otus*, comme on a fait ſi ſouvent.

(*o*) Geſner, *de Avibus*, pag. 484.

(*p*) Pauſanias *in Phocicis.*

(*q*) Plin. lib. X, cap. xxij. --- *Hiſpania otides producit.* Strabon.

(*r*) Ornithologie de Salerne, pag. 153.

(*s*) Britiſch Zoology, pag. 88. --- Aldrov. *Ornith.* tom. II, pag. 92.

(*t*) *Nota.* Friſch l'appelle la plus groſſe de toutes les poules ſauvages naturelles à l'Allemagne; cela ne prouve pas que l'outarde ſoit une poule, mais bien qu'elle ſe trouve en Allemagne.

passe quelquefois l'hiver au milieu des neiges. Les Auteurs de la Zoologie Britannique assurent que ces oiseaux ne s'éloignent guere du pays qui les a vu naître, & que leurs plus grandes excursions ne vont pas au-delà de vingt à trente milles (*u*); mais Aldrovande prétend que sur la fin de l'automne ils arrivent par troupes en Hollande, & se tiennent par préférence dans les campagnes éloignées des villes & des lieux habités (*x*). M. Linnæus dit qu'ils passent en Hollande & en Angleterre. Aristote parle aussi de leur migration (*y*); mais c'est un point qui demande à être éclairci par des observations plus exactes.

Aldrovande reproche à Gesner d'être tombé dans quelque contradiction à cet égard, sur ce qu'il dit que l'outarde s'en va avec les cailles (*z*), ayant dit plus haut qu'elle ne quittoit point la Suisse où elle est rare, & qu'on y en prenoit quelquefois l'hiver [*a*]; mais cela peut se concilier, ce me semble,

---

(*u*) Britisch Zoology, pag. 88.

(*x*) *Ornithologia*, *pag.* 92.

(*y*) *Hist. Animal. lib. VIII.*

(*z*) Gesner, *de Avibus*, *pag.* 484. *Otidem de quâ scribo avolare puto cum coturnicibus, sed corporis gravitate impeditum, perseverare non posse, & in locis proximis remanere.*

(*a*) *Otis magna, si ea est quam vulgò Trappum vocant, non avolat, nisi fallor, ex nostris regionibus [& si Helvetiæ rara est], & hieme etiam interdum capitur apud nos.* Gesner, *de Avibus*, *pag.* 484.

en

en admettant la migration des outardes & la resserrant dans des limites, comme les Auteurs de la *Zoologie Britannique*; d'ailleurs, celles qui se trouvent en Suisse sont des outardes égarées, dépaysées, en petit nombre, & dont les mœurs ne peuvent représenter celles de l'espèce : ne pourroit-on pas dire aussi que l'on n'a point de preuves que celles qu'on prend quelquefois à Zurich, pendant l'hiver, soient les mêmes qui y ont passé l'été précédent?

Ce qui paroît de plus certain, c'est que l'outarde ne se trouve que rarement dans les contrées montagneuses ou bien peuplées, comme la Suisse, le Tyrol, l'Italie, plusieurs provinces d'Espagne, de France, d'Angleterre & d'Allemagne; & que lorsqu'elle s'y rencontre, c'est presque toujours en hiver [b]:

(*b*) *Memini ter quaterque apud nos captum, & in Rhœtia circa Curiam, Decembri & Januario mensibus, nec apud nos, nec illic à quoquam agnitum.* Gesner, *de Avibus*, *pag. 486.*

» L'outarde se voit rarement dans l'Orléanois, & seulement en hiver dans les temps de neige. Salerne, *Ornithologie*, pag. 153. Un particulier incapable d'en imposer, ajoute le même M. Salerne, m'a raconté qu'un jour que la campagne étoit couverte de neige & de frimats, un de ses domestiques trouva, le matin, une trentaine d'outardes à moitié gelées, qu'il amena à la maison, les prenant pour des dindons qu'on avoit laissé coucher dehors, & qu'on ne reconnut pour ce quelles étoient, que lorsqu'elles furent dégelées « *Ibidem.*

Nota. Je me souviens moi-même d'en avoir vu deux, à différentes fois, dans une partie de la Bourgogne fertile en bled, & cependant montagneuse; mais ç'a toujours été en hiver, & par un temps de neige.

mais quoiqu'elle puisse subsister dans les pays froids, & qu'elle soit, selon quelques Auteurs, un oiseau de passage, il ne paroît pas néanmoins qu'elle ait jamais passé en Amérique par le Nord; car bien que les relations des Voyageurs soient remplies d'outardes trouvées dans ce nouveau continent, il est aisé de reconnoître que ces prétendues outardes sont des oiseaux aquatiques, comme je l'ai déjà remarqué plus haut, & absolument différens de la véritable outarde dont il est ici question. M. Barrere parle bien d'une outarde cendrée d'Amérique, dans son *Essai d'Ornithologie* [*page 33*], qu'il dit avoir observée; mais 1°. il ne paroît pas l'avoir vue en Amérique, puisqu'il n'en fait aucune mention dans sa France Equinoxiale; 2°. Il est le seul, avec M. Klein, qui parle d'une outarde américaine : or celle de M. Klein, qui est le *macucagua* de Marcgrave, n'a point les caracteres propres à ce genre, puisqu'elle a quatre doigts à chaque pied [*c*], & le bas de la jambe garni de plumes jusqu'à son articulation avec le tarse; qu'elle est sans queue, & qu'elle n'a guere d'autre rapport avec l'outarde, que d'être un oiseau pesant, qui ne se perche ni ne vole presque point [*d*]. A l'égard de M. Barrere, son autorité n'est pas d'un assez grand poids en Histoire Naturelle, pour que son témoignage doive prévaloir contre celui de tous les autres; 3°. en-

---

(*c*) Klein, *Ordo avium*, *pag. 18*.
(*d*) Marcgrav. *Hist. nat. Brasil. pag. 213*.

fin, son outarde cendrée d'Amérique a bien l'air d'être la femelle de l'outarde d'Afrique, laquelle est en effet toute couleur de cendre, selon M. Linnæus [*e*].

On me demandera peut-être pourquoi un oiseau, qui, quoique pesant, a cependant des ailes, & qui s'en sert quelquefois, n'est point passé en Amérique par le nord, comme ont fait plusieurs quadrupèdes : je répondrai que l'outarde n'y est point passée, parce que, quoiqu'elle vole en effet, ce n'est guere que lorsqu'elle est poursuivie ; parce qu'elle ne vole jamais bien loin, & que d'ailleurs elle évite surtout les eaux, selon la remarque de Belon : d'où il suit qu'elle n'a pas dû se hasarder à franchir de grandes étendues de mer ; je dis de grandes étendues, car quoique celles qui séparent les deux continens du côté du nord, soient bien moindres que celles qui les séparent entre les tropiques, elles sont néanmoins considérables, par rapport à l'espace que l'outarde peut parcourir d'un seul vol.

On peut donc regarder l'outarde comme un oiseau propre & naturel à l'ancien continent, & qui dans ce continent ne paroît point attaché à un climat particulier, puisqu'il peut vivre en Lybie, sur les côtes de la mer Baltique, & dans tous les pays intermédiaires.

C'est un très-bon gibier; la chair des jeunes, un peu gardée, est surtout excellente ;

(*e*) *Hist. nat. edit. X, pag. 155.*

& si quelques Ecrivains ont dit le contraire, c'est pour avoir confondu l'*otis* avec l'*otus*, comme je l'ai remarqué plus haut. Je ne sais pourquoi Hippocrate l'interdisoit aux personnes qui tomboient du mal caduc [*f*]. Pline reconnoît dans la graisse d'outarde la vertu de soulager les maux de mamelles qui surviennent aux nouvelles accouchées. On se sert des pennes de cet oiseau, comme on fait de celles d'oie & de cygne pour écrire ; & les pêcheurs les recherchent pour les attacher à leurs hameçons, parce qu'ils croient que les petites taches noires dont elles sont émaillées, paroissent autant de petites mouches aux poissons qu'elles attirent par cette fausse apparence [*g*].

(*f*) *Vid.* Aldrovand. *Ornithologia*, *pag.* 95.
(*g*) Gesner, *de Avibus*, *pag.* 488.



1. L'outarde.
2. La petite outarde.

LA PETITE OUTARDE,

VULGAIREMENT

* LA CANEPETIERE (*a*).

Voyez planche I de ce Volume.

CET oiseau ne diffère de l'outarde que parce qu'il est beaucoup plus petit, & par quelques variétés dans le plumage : il a aussi cela de commun avec l'outarde, qu'on lui a

---

* *Voyez les planches enluminées*, n°. 25, le mâle ; & n°. 10, la femelle.

(*a*) Petite Outarde ou Canepetiere. En Italien *Fasanella*. --- Canepetiere. Belon, *Hist. nat. des Oiseaux*, *pag. 237*. .... Canepetiere, nommée par aucuns, *Olive*. *Idem*; Portraits d'oiseaux, pag. 56, *b*. --- Petite Outarde. Edwards, *Glanures*, planche CCLI, avec une bonne figure coloriée de la femelle. --- La petite Outarde. Brisson, *Ornithologie*, tom. V, pag. 24, avec une figure du mâle & une de la femelle, planche II.

» Quant à l'étymologie, dit M. Salerne, *hist. nat. des Ois. pag. 155*, on le nomme [cet oiseau] *canepetiere* ou *canepetrace*, 1°. parce qu'il ressemble en quelque chose à un canard sauvage, & qu'il vole comme lui ; 2°. parce qu'il se plaît parmi les pierres. Il y en a qui pensent que ce nom lui vient de ce qu'il paîtrit son aire ou son repaire ; d'autres disent que c'est parce

donné le nom de cane & de canard [*b*], quoiqu'il n'ait pas plus d'affinité qu'elle avec les oiseaux aquatiques, & qu'on ne le voie jamais autour des eaux [*c*]. Belon prétend qu'on l'a ainsi nommé, parce qu'il se tapit contre terre comme font les canes dans l'eau [*d*], & M. Salerne, parce qu'il ressemble en quelque chose à un canard sauvage, & qu'il vole comme lui [*e*] : mais

---

qu'il pète ; mais je préfere la premiere étymologie, d'autant plus que les Orléanois appellent le petit moineau de muraille, dit friquet, un *petrac* ou *petrat* «.

Nota. Cette étymologie de canepetiere, parce que cet oiseau pète, dit-on, ne paroît uniquement fondée que sur l'analogie du mot : car aucun Naturaliste n'a rien dit de pareil dans l'histoire de cet oiseau, notamment Belon, qui a été copié par presque tous les autres.

D'ailleurs, je remarque que le proyer, dont le même M. Salerne parle aux pages 291 & 292, est appellé *peteux*, quoiqu'il ne soit point dit dans son histoire qu'il pète, mais bien qu'il se plaît dans les prés, les sainfoins & les luzernes. Or, la canepetiere est aussi appellée *anas pratensis.*

(*b*) Belon, dans son *histoire naturelle des Oiseaux*, *pag.* 237, l'appelle *canepetiere.* Gesner, *de Avibus*, *pag.* 795, l'appelle de même. Jonston, *anas campestris*; *de Avibus*, *pag.* 43. Charleton, *idem in Exercit. pag.* 83, *n°. ix.* Aldrovande, *idem in Ornithol. tom. II*, *pag.* 96. Willulghby, *idem*, *in Ornithologia*, *pag.* 129. Ray, *idem*, *in Synops. meth. Avium*, *pag.* 59, *n°* 11. Albin, *idem*, dans *son Histoire naturelle des Oiseaux*, *tom. III*, *pag.* 17. *Canard des prés.*

[*c*] Salerne, *Hist. nat. des Oiseaux*, *pag.* 155.

[*d*] Belon, *Hist. nat. des Oiseaux*, *pag.* 237.

[*e*] Salerne, *loco citato.*

l'incertitude & le peu d'accord de ces conjectures étymologiques, font voir qu'un rapport aussi vague, & surtout un rapport unique, n'est point une raison suffisante pour appliquer à un oiseau le nom d'un autre oiseau; car si un lecteur qui trouve ce nom, ne saisit point le rapport qu'on a voulu indiquer, il prendra nécessairement une fausse idée : or, il y a beaucoup à parier que ce rapport, étant unique, ne sera saisi que très rarement.

La dénomination de petite outarde que j'ai préférée, n'est point sujette à cet inconvénient, car l'oiseau dont il s'agit ayant tous les principaux caracteres de l'outarde, à l'exception de la grandeur, le nom composé de petite outarde lui convient dans presque toute la plénitude de sa signification, & ne peut guere produire d'erreurs.

Belon a soupçonné que cet oiseau étoit le *tetrax* d'Athénée, se fondant sur un passage de cet Auteur où il le compare pour la grandeur au *spermologus* [*f*], que Belon prend pour un *freux*, espèce de grosse corneille; mais Aldrovande assure au contraire que le *spermologus* est une espèce de moineau, & que par conséquent le *tetrax* auquel Athénée le compare pour la grandeur, ne

[*f*] *Tetrax*, *inquit Alexander Myndius*, *avis est magnitudine spermologi*, *colore siglino*, *sordidis quibusdam maculis lineisque magnis variegato : frugibus vescitur* ; *&* *quando peperit*, *quadruplicem emittit vocem*. Athénée, *lib. ix*.

sauroit être la petite outarde [g]; aussi Willulghby prétend-il que cet oiseau n'a point été nommé par les Anciens [h].

Le même Aldrovande nous dit que les pêcheurs de Rome ont donné, sans qu'on sache pourquoi, le nom de *stella*, à un oiseau qu'il avoit pris d'abord pour la petite outarde, mais qu'ensuite il a jugé différent, en y regardant de plus près [i] : cependant, malgré un aveu aussi formel, Ray, & d'après lui M. Salerne, disent que la canepetiere & le *stella avis* d'Aldrovande, paroissent être de la même espèce [k], & M. Brisson place sans difficulté le *stella* d'Aldrovande, parmi les synonymes de la petite outarde; il semble même imputer à Charleton & à Willulghby, d'avoir pensé de même [l], quoique ces deux Auteurs ayent été attentifs à ne point confondre ces deux sortes d'oiseaux, que selon toute apparence ils n'avoient point vus [m].

---

[g] *Ornithologia, lib. xiij, pag. 61.*

[h] *Idem, pag. 130. Veteribus indicta videtur.*

(i) *Ornithol.* Aldrov. *tom. II, pag. 98. Arbitrabar cum Bellonianâ* canepetiere *eandem esse, sed ex collatâ utriusque descriptione, diversam esse judicavi.*

(k) *Voy.* Ray, *Synopsis method. Avium, pag 59*, & Salerne, *Hist. nat. des Oiseaux, pag. 154.*

(l) *Ornithologia, pag. 25.*

(m) *Nota.* Charleton en fait deux espèces différentes, dont l'une, qui est la neuvième de ses *Phytivores*,

D'un

D'un autre côté, M. Barrere brouillant la petite outarde avec le ralle, lui a imposé le nom d'*ortygometra melina*, & lui donne un quatrieme doigt à chaque pied [*n*]; tant il est vrai que la multiplicité des méthodes, ne fait que donner lieu à de nouvelles erreurs, sans rien ajouter aux connoissances réelles.

Cet oiseau est une véritable outarde, comme j'ai dit, mais construite sur une plus petite échelle, d'où M. Klein a pris occasion de l'appeller *outarde naine* [*o*]; sa longueur, prise du bout du bec au bout des ongles, est de dix-huit pouces, c'est-à dire, plus d'une fois moindre que la même dimension prise dans la grande outarde : cette seule mesure donne toutes les autres, & il n'en faut pas conclure avec M. Ray, que la petite outarde soit à la grande comme un est

---

est la canepetiere; & l'autre, qui est la dixième espèce du même genre, est l'*avis stella* : sur celle-ci il renvoie à Jonston ; & il ne parle de l'autre que d'après Belon. A l'égard de Willulghby, il ne donne nulle part le nom de *stella* à la canepetiere ; voyez son *Ornithologie*, pag. 129 ; ni le nom de canepetiere à l'*avis stella*. Voyez la figure qui est au bas de la planche xxxij, & qui paroît copiée d'après celle de l'*avis stella* d'Aldrovande ; voyez aussi la table au mot *Stella*.

(*n*) *Specimen Ornitholog. Class. III, gen. xxxv, p. 62.*

(*o*) *Tarda nana, an otis uti videtur seu tarda aquatica. Ordo Avium, pag. 18, n°. 11. Nota.* Voilà encore la petite outarde transformée expressément en oiseau aquatique.

à deux [*p*], mais comme un est à huit, puisque les volumes des corps semblables sont entr'eux comme les cubes de celles de leurs dimensions simples qui se correspondent ; sa grosseur est à-peu-près celle d'un faisan [*q*] ; elle a, comme la grande outarde, trois doigts seulement à chaque pied, le bas de la jambe sans plumes, le bec des gallinacés, & un duvet couleur de rose sur toutes les plumes du corps ; mais elle a deux pennes de moins à la queue, une penne de plus à chaque aile, dont les dernieres pennes vont, l'aile étant pliée, presque aussi loin que les premieres, par lesquelles on entend les plus éloignées du corps : outre cela le mâle n'a point ces barbes de plumes qu'a le mâle de la grande espèce, & M. Klein ajoute que son plumage est moins beau que celui de la femelle [*r*], contre ce qui se voit le plus souvent dans les oiseaux : mais à ces différences près, qui sont assez légeres, on retrouve dans la petite espèce, tous les attributs extérieurs de la grande, & même presque toutes les qualités intérieures, le même naturel, les mêmes mœurs, les mê-

---

(*p*) *Tardæ persimilis est, sed duplo minor.* Ray, *Synopsis meth. Avium*, *pag.* 59.

(*q*) Qui voudra avoir la perspective d'une canepetiere, s'imagine voir une caille beaucoup madrée, *tachetée*, aussi grande comme une moyenne faisane, Belon, *Hist. nat. des Oiseaux ; pag.* 238.

(*r*) Klein, *Ordo Avium*, pag. 81.

mes habitudes ; il ſemble que la petite ſoit écloſe d'un œuf de la grande, dont le germe auroit eu une moindre force de développement.

Le mâle ſe diſtingue de la femelle par un double collier blanc, & par quelques autres variétés dans les couleurs ; mais celles de la partie ſupérieure du corps, ſont preſque les mêmes dans les deux ſexes, & ſont beaucoup moins ſujettes à varier dans les différens individus, ainſi que Belon l'avoit remarqué.

Selon M. Salerne, ces oiſeaux ont un cri particulier d'amour qui commence au mois de mai : ce cri eſt *brout* ou *prout*, ils le répètent ſurtout la nuit, & on l'entend de fort loin ; alors les mâles ſe battent entr'eux avec acharnement, & tâchent de ſe rendre maitres chacun d'un certain diſtrict ; un ſeul ſuffit à pluſieurs femelles, & la place du rendez-vous d'amour, eſt battue comme l'aire d'une grange.

La femelle pond au mois de juin, trois, quatre & juſqu'à cinq œufs fort beaux, d'un vert luiſant ; lorſque ſes petits ſont éclos, elle les mène comme la poule mène les ſiens. Ils ne commencent à voler que vers le milieu du mois d'août ; & quand ils entendent du bruit, ils ſe tapiſſent contre terre & ſe laiſſeroient plutôt écraſer que de remuer de la place [*s*].

(*s*) Salerne, *hiſt. nat. des oiſeaux*, *pag.* 155. *Nota.* L'auteur n'indique point les ſources où il a puiſé tous

On prend les mâles au piège, en les attirant avec une femelle empaillée, dont on imite le cri : on les chasse aussi avec l'oiseau de proie ; mais en général, ces oiseaux sont fort difficiles à approcher, étant toujours aux aguets sur quelque hauteur dans les avoines, mais jamais, dit-on, dans les seigles & les blés : lorsque sur la fin de la belle saison ils se disposent à quitter le pays pour passer dans un autre, on les voit se rassembler par troupes ; & pour lors il n'y a plus de différence entre les jeunes & les vieux [*t*].

Ils se nourrissent, suivant Belon [*u*], comme ceux de la grande espèce, c'est-à-dire, d'herbes & de graines ; & outre cela de fourmis, de scarabées & de petites mouches ; mais, selon M. Salerne, les insectes sont leur nourriture principale ; seulement ils mangent quelquefois au printemps les feuilles les plus tendres du laitron [*x*].

La petite outarde est moins répandue que

---

ces faits ; ils ressemblent beaucoup à ce qu'on dit du coq de bruyere qui s'appelle *tetrix* (voyez *Hist nat. des Oiseaux*, *pag 136*) ; & comme on a donné le nom de *tetrax* à la petite outarde, on pourroit craindre qu'il n'y eût ici quelque méprise fondée sur une équivoque de nom, d'autant plus que M. Salerne est le seul naturaliste qui entre dans d'aussi grands détails sur la génération de la petite outarde, sans citer ses garans.

(*t*) Voyez Salerne, *Hist. nat. des Oiseaux*, *pag. 155*.

(*u*) Belon, *Hist. nat des oiseaux*, *pag. 237*.

(*x*) Salerne, *hist. nat. des oiseaux*, *pag. 155*.

la grande, & paroît confinée dans une zone beaucoup plus étroite. M. Linnæus dit qu'elle se trouve en Europe, & particuliérement en France [y]; cela est un peu vague, car il y a des pays très considérables en Europe & même de grandes provinces en France où elle est inconnue : on peut mettre les climats de la Suède & de la Pologne, au nombre de ceux où elle ne se plaît point; car M. Linnæus lui-même n'en fait aucune mention dans sa *Fauna Suecica*, ni le P. Rzaczynski dans son *Histoire naturelle de Pologne*; & M. Klein n'en a vu qu'une seule à Dantzick, laquelle venoit de la ménagerie du Marcgrave de Bareith [z].

Il faut qu'elle ne soit pas non plus bien commune en Allemagne, puisque Frisch, qui s'attache à décrire & représenter les oiseaux de cette région, & qui parle assez au long de la grande outarde, ne dit pas un mot de celle-ci, & que Schwenckfeld ne la nomme seulement pas.

Gesner se contente de donner son nom dans la liste des oiseaux qu'il n'avoit jamais vus, & il est bien prouvé qu'en effet il n'avoit jamais vu celui-ci, puisqu'il lui suppose des pieds velus comme à l'Attagas (*a*), ce qui donne lieu de croire qu'il est au moins fort rare en Suisse.

(y) Linnæus, *Syst. nat. edit. X, pag. 154.*

(z) Klein, *Ordo Avium, pag. 18.*

(*a*) Gesner, *de Avium naturâ, pages 715 795.*

Les Auteurs de la Zoologie Britannique, qui se sont voués à ne décrire aucun animal qui ne fût Breton ou du moins d'origine Bretonne, auroient cru manquer à leur vœu, s'ils eussent décrit une petite outarde, qui avoit été cependant tuée dans la province de Cornouailles, mais qu'ils ont regardée comme un oiseau égaré, & tout-à-fait étranger à la Grande-Bretagne (*b*); elle l'est en effet à un tel point, qu'un individu de cette espèce ayant été présenté à la Société royale, aucun des Membres qui étoient présens ce jour-là, ne le reconnut, & qu'on fut obligé de députer à M. Edwards pour savoir ce que c'étoit (*c*).

D'un autre côté, Belon nous assure que de son temps, les Ambassadeurs de Venise, de Ferrare & du Pape, à qui il en montra une, ne la reconnurent pas mieux, ni personne de leur suite, & que quelques-uns la prirent pour une faisane; d'où il conclut avec raison, qu'elle doit être fort rare en Italie [*d*]; & cela est vraisemblable, quoique M. Ray, passant par Modène, en ait vu une au marché [*e*] : voilà donc la Pologne, la Suède, la Grande-Bretagne, l'Allemagne, la Suisse & l'Italie, à excepter du nombre des pays de l'Europe où se trouve la petite ou-

---

(*b*) Britisch Zoology, pag. 288.

(*c*) Edwards, *Glanures*, *planche* CCLI.

(*d*) Belon, *Hist. nat. des oiseaux*, *pag.* 237.

(*e*) Ray, *Synopsis method. Avium*, *pag.* 59.

tarde ; & ce qui pourroit faire croire que ces exceptions ſont encore trop limitées, & que la France eſt le ſeul climat propre, le ſeul pays naturel de cet oiſeau, c'eſt que les Naturaliſtes François, ſont ceux qui paroiſſent le connoître mieux, & preſque les ſeuls qui en parlent d'après leurs propres obſervations, & que tous les autres, excepté M. Klein, qui n'en avoit vu qu'un, n'en parlent que d'après Belon.

Mais il ne faut pas même croire que la petite outarde ſoit également commune dans tous les cantons de la France ; je connois de trés grandes provinces de ce royaume où elle ne ſe voit point.

M. Salerne dit qu'on la trouve aſſez communément dans la Beauce (où cependant elle n'eſt que paſſagere), qu'on la voit arriver vers le milieu d'avril, & s'en aller aux approches de l'hiver : il ajoute qu'elle ſe plaît dans les terres maigres & pierreuſes, raiſon pourquoi on l'appelle *canepetrace*, & ſes petits *petraceaux*. On la voit auſſi dans le Berri, où elle eſt connue ſous le nom de *canepetrotte* (*f*) : enfin elle doit être connue dans le Maine & la Normandie, puiſque Belon jugeant de toutes les autres provinces de France par celle-ci qu'il connoiſſoit le mieux, avance qu'*il n'y a payſan dans ce royaume qui ne la ſache nommer* (*g*).

(*f*) Salerne, *hiſt. nat. des oiſ. pag.* 155.

(*g*) Belon, *hiſt. nat. des oiſ. pag.* 237.

La petite outarde est naturellement rusée & soupçonneuse, au point que cela a passé en proverbe, & que l'on dit des personnes qui montrent ce caractere, *qu'ils sont de la canepetiere* (*h*).

Lorsque ces oiseaux soupçonnent quelque danger, ils partent & font un vol de deux ou trois cents pas, très roide & fort près de terre; puis, lorsqu'ils sont posés, ils courent si vîte qu'à peine un homme les pourroit atteindre (*i*).

La chair de la petite outarde est noire & d'un goût exquis; M. Klein nous assure que les œufs de la femelle qu'il a eus, étoient très bons à manger, & il ajoute que la chair de cette femelle étoit meilleure que celle de la femelle du petit coq de bruyeres (*k*), & dont il pouvoit juger par comparaison.

Quant à l'organisation intérieure, elle est à-peu-près la même, suivant Belon, que dans le commun des granivores (*l*).

(*h*) *Idem, ibidem.*

(*i*) Belon, *hist. nat. des ois. pag. 237.*

(*k*) Klein, *Ordo Avium, pag. 18.*

(*l*) Belon, *hist. nat. des oiseaux, pag. 238.*

OISEAUX ÉTRANGERS

Qui ont rapport aux OUTARDES.

I.

LE LOHONG,

OU L'OUTARDE HUPPÉE D'ARABIE.

L'OISEAU que les Arabes appellent *Lohong*, & que M. Edwards a deſſiné & décrit le premier, eſt à-peu-près de la groſſeur de notre grande outarde; il a, comme elle, trois doigts à chaque pied, dirigés de même, ſeulement un peu plus courts; les pieds, le bec & le cou plus longs, & paroît en général modelé ſur des proportions plus légeres.

Le plumage de la partie ſupérieure du corps eſt plus brun, & ſemblable à celui de la bécaſſe, c'eſt-à-dire, fauve rayé de brun-foncé, avec des taches blanches en forme de croiſſant ſur les ailes; le deſſous du corps eſt blanc, ainſi que le contour de la partie ſupérieure de l'aile; le ſommet de la tête, la gorge & le devant du cou, ont des raies tranſverſales d'un brun-obſcur ſur un fond cendré; le bas de la jambe, le bec

& les pieds sont d'un brun-clair & jaunâtre; la queue est tombante comme celle de la perdrix, & traversée par une bande noire; les grandes pennes de l'aile & la huppe sont de cette même couleur.

Cette huppe est un trait fort remarquable dans l'outarde d'Arabie; elle est pointue, dirigée en arriere, & fort inclinée à l'horizon; de sa base elle jette en avant deux lignes noires, dont l'une plus longue, passe sur l'œil & lui forme une espèce de sourcil; l'autre beaucoup plus courte, se dirige comme pour embrasser l'œil par-dessous, mais n'arrive point jusqu'à l'œil, lequel est noir & placé au milieu d'un espace blanc.

En regardant cette huppe de profil & d'un peu loin, on croiroit voir des oreilles un peu couchées, & qui se portent en arriere; & comme l'outarde d'Arabie a été sans doute plus connue des Grecs que la nôtre, il est vraisemblable qu'ils l'ont nommée *otis*, à cause de ces espèces d'oreilles, de même qu'ils ont nommé le duc *otus* ou *otos*, à cause de deux aigrettes semblables qui le distinguent des chouettes.

Un individu de cette espèce, qui venoit de Moka, dans l'Arabie heureuse, a vécu plusieurs années à Londres, dans les volieres de M. Hans Sloane; & M. Edwards qui nous en a donné la figure coloriée; ne nous a conservé aucun détail sur ses mœurs, ses habitudes, ni même sur sa façon de se nourrir (*a*): mais du moins il n'auroit pas dû

(*a*) M. Edwards l'appelle *Arabian Bustard*, *pl. xij.*

la confondre avec les gallinacés dont elle diffère par des traits ſi frappans, ainſi que je l'ai fait voir à l'article de l'outarde.

II.

L'OUTARDE D'AFRIQUE.

C'EST celle dont M. Linnæus fait ſa quatrieme eſpèce: elle diffère de l'outarde d'Arabie par les couleurs du plumage; le noir y domine, mais le dos eſt cendré & les oreilles blanches. Le mâle a le bec & les pieds jaunes, le ſommet de la tête cendré, & le bord extérieur des ailes blanc; mais la femelle eſt par-tout de couleur cendrée, à l'exception du ventre & des cuiſſes qui ſont noires comme dans l'outarde des Indes (*b*).

Cet oiſeau ſe trouve en Éthiopie, ſelon M. Linnæus; & il y a grande apparence que celui dont le voyageur Le Maire parle ſous

---

M. Linnæus, *Otis Arabs auribus è recto criſtatis*, Syſt. nat. edit. X, Gen. lxxxv, Spec. 2.

M. Klein, *Tarda Mochaenſis Arabica*. Ordo Avium, pag. 18, n°. III.

Nota. Les Arabes lui donnent le nom de *lohong*, ſelon M. Edwards; nom qui ne ſe trouve point dans le texte anglois relatif à la planche xij, mais dans la traduction françoiſe, laquelle eſt avouée de l'auteur.

(*b*) Linnæus, *Syſt. nat. edit. X*, *pag. 155*.

le nom d'*autruche volante* du Sénégal (*c*); n'eſt pas un oiſeau différent : car, quoique ce voyageur en diſe peu de choſe, ce peu s'accorde en partie & ne diſconvient en rien avec la deſcription ci-deſſus : ſelon lui, ſon plumage eſt gris & noir, ſa chair délicieuſe, & ſa groſſeur à-peu-près de celle du cygne. Mais cette conjecture tire une nouvelle force du témoignage de M. Adanſon : cet habile Naturaliſte ayant tué au Sénégal, & par conſéquent examiné de près, une de ces autruches volantes, nous aſſure qu'elle reſſemble à bien des égards à notre outarde d'Europe, mais qu'elle en diffère par la couleur du plumage, qui eſt généralement d'un gris-cendré, par ſon cou qui eſt beaucoup plus long, & par une eſpèce de huppe qu'elle a derriere la tête (*d*).

Cette huppe eſt ſans doute ce que M. Linnæus appelle les *oreilles*, & cette couleur gris-cendré eſt préciſément celle de la femelle ; & comme ce ſont-là les principaux traits par leſquels l'outarde d'Afrique de M. Linnæus & l'autruche volante du Sénégal, diffèrent de notre outarde d'Europe, on peut en induire, ce me ſemble, que ces deux oiſeaux ſe reſſemblent beaucoup ; & par la même raiſon on peut encore étendre à tous deux, ce qui a été obſervé ſur chacun en

(*c*) Voyage de Le Maire aux isles Canaries, Cap-vert, Sénégal, &c. *Paris*, 1695, pag. 106.

(*d*) Voyage au Sénégal, par M. Adanſon, *Paris*, 1757, in-4°. pag. 160.

particulier ; par exemple, qu'ils ont à-peu-près la grosseur de notre outarde, & le cou plus long : cette longueur du cou dont parle M. Adanson, est un trait de ressemblance avec l'outarde d'Arabie, qui habite à-peu-près le même climat ; & l'on ne peut tirer aucune conséquence contraire du silence de M. Linnæus, puisqu'il n'indique pas une seule dimension de son outarde d'Afrique ; à l'égard de la grosseur, Le Maire fait celle de l'autruche volante, égale à celle du cygne (*e*) ; & M. Adanson à celle de l'outarde d'Europe, puisque, ayant dit qu'elle lui ressembloit à bien des égards, & ayant indiqué les principales différences, il n'en établit aucune à cet égard (*f*) ; & comme d'ailleurs l'Éthiopie ou l'Abissinie qui est le pays de l'outarde d'Afrique, & le Sénégal qui est celui de l'autruche volante, quoique fort éloignés en longitude, sont néanmoins du même climat, je vois beaucoup de probabilité à dire que ces deux oiseaux appartiennent à une seule & même espèce.

(*e*) Voyage de Le Maire aux isles Canaries, p. 72.

(*f*) Voyage au Sénégal, *loco citato*.

III.

LE CHURGE

OU L'OUTARDE MOYENNE DES INDES.

CETTE outarde eſt non-ſeulement plus petite que celles d'Europe, d'Afrique & d'Arabie, mais elle eſt encore plus menue à proportion, & plus haut montée qu'aucune autre outarde : elle a vingt pouces de haut, depuis le plan de poſition juſqu'au ſommet de la tête : ſon cou paroît plus court, relativement à la longueur de ſes pieds ; du reſte elle a tous les caracteres de l'outarde ; trois doigts ſeulement à chaque pied, & ces doigts iſolés ; le bas de la jambe ſans plumes ; le bec un peu courbé, mais plus alongé ; & je ne vois point par quelles raiſons M. Briſſon l'a renvoyée au genre des pluviers.

Le caractere diſtinctif par lequel les pluviers different des outardes, conſiſte, ſelon lui, dans la forme du bec, que celles-ci ont en cône courbé, & ceux-là droit & renflé par le bout. Or, l'outarde des Indes dont il s'agit ici, a le bec plutôt courbé que droit, & ne l'a point renflé par le bout comme les pluviers ; du moins c'eſt ainſi que l'a repréſenté M. Edwards (*g*) dans une figure que

(*g*) Edwards, *Glanures*, planche CCL.

M. Brisson avoue comme exacte (*h*) : je puis même ajouter qu'elle a le bec plus courbé & moins renflé par le bout que l'outarde d'Arabie de M. Edwards (*i*), dont la figure a paru aussi très exacte à M. Brisson (*k*), & qu'il a rangée sans difficulté parmi les outardes.

D'ailleurs, il ne faut que jeter les yeux sur la figure de l'outarde des Indes, & la comparer avec celle des pluviers, pour reconnoître qu'elle en diffère beaucoup par le port total, & par les proportions, ayant le cou plus long, les ailes plus courtes & la forme du corps plus développée : ajoutez à cela qu'elle est quatre fois plus grosse que le plus gros pluvier, lequel n'a que seize pouces de long, du bout du bec au bout des ongles (*l*), au lieu qu'elle en a vingt-six (*m*).

Le noir, le fauve, le blanc & le gris, sont les principales couleurs du plumage, comme dans l'outarde d'Europe; mais elles

---

(*h*) Brisson, *Ornithologie*, tom. V, pag. 82.

(*i*) Edwards, *Natural History of uncommon Birds*, *planche xij*.

(*k*) Brisson, *Ornith.* tom. V, pag. 30.

(*l*) Brisson, *ibidem*, pag. 76.

(*m*) *Ibidem*, pag. 82. *Nota*. Cela ne contredit pas ce que j'ai dit ci-dessus, qu'elle avoit vingt pouces de haut depuis le plan de position jusqu'au sommet de la tête, parce qu'en mesurant ainsi la hauteur, on ne tient compte ni de la longueur du bec, ni de celle des doigts.

ſont diſtribuées différemment : le noir ſur le ſommet de la tête, le cou, les cuiſſes & tout le deſſous du corps ; le fauve, plus clair ſur les côtés de la tête & autour des yeux, plus brun & mêlé avec du noir ſur le dos, la queue, la partie des ailes la plus proche du dos, & au haut de la poitrine où il forme comme une large ceinture ſur un fond noir ; le blanc ſur les couvertures des ailes les plus éloignées du dos, le blanc mêlé de noir ſur leur partie moyenne ; le gris plus foncé ſur les paupieres, l'extrémité des plus longues pennes de l'aile (*n*), de quelques-unes des moyennes & des plus courtes, & ſur quelques-unes de leurs couvertures ; enfin le gris plus clair & preſque blanchâtre ſur le bec & les pieds.

Cet oiſeau eſt originaire de Bengale, où on l'appelle *churge*, & où il a été deſſiné d'après nature (*o*). Il eſt à remarquer que le climat de Bengale eſt à-peu-près le même que celui d'Arabie, d'Abiſſinie & du Sénégal, où ſe trouvent les deux outardes précédentes : on peut appeller celle-ci *outarde moyenne*, parce qu'elle tient le milieu pour la groſſeur entre les grandes & les petites eſpèces.

(*n*) Comme à quelques outardes d'Europe. *Voyez* Animaux de Perrault, partie II, pag. 103.

(*o*) Edwards, *Glanures*, planche CCL, tom. I, chap. XL.

IV.

LE HOUBAARA

OU PETITE OUTARDE HUPPÉE D'AFRIQUE.

Nous avons vu que parmi les grandes outardes, il y en avoit de huppées & d'autres qui ne l'étoient point, & nous allons retrouver la même différence entre les petites outardes; car la nôtre n'a point de huppe, ni même de ces barbes de plumes qu'on voit à la grande outarde d'Europe, tandis que celles-ci ont non-ſeulement des huppes, mais encore des fraiſes; & il eſt à remarquer que c'eſt en Afrique que ſe trouvent toutes les huppées, ſoit de la grande, ſoit de la petite eſpèce.

Celle que les Barbareſques appellent *houbaara*, eſt en effet huppée & fraiſée : M. Shaw qui en donne la figure (*p*), dit poſitivement qu'elle a la forme & le plumage de l'outarde, mais qu'elle eſt beaucoup plus petite, n'ayant guere que la groſſeur d'un chapon; par cette raiſon ſeule, ce Voyageur d'ailleurs habile, mais qui ſans doute ne connoiſſoit point notre petite outarde de France, blâme Golius d'avoir traduit le mot *houbaary* par outarde.

(*p*) *Travels or obſervations relating to ſeveral parts of Barbary and the Levant, By Thomas Shaw, pag.* 252.

Elle vit, comme la nôtre, de substances végétales & d'insectes, & elle se tient le plus communément sur les confins du désert.

Quoique M. Shaw ne lui donne point de huppe dans sa description, il lui en donne une dans la figure qui y est relative, & cette huppe paroît renversée en arriere & comme tombante; sa fraise est formée par de longues plumes qui naissent du cou, & qui se relèvent un peu & se renflent, comme il arrive à notre coq domestique losqu'il est en colere.

C'est, dit M. Shaw, une chose curieuse de voir, quand elle se sent menacée par un oiseau de proie, de voir, dis-je, par combien d'allées & de venues, de tours & de détours, de marches & de contre-marches, en un mot, par combien de ruses & de souplesses elle cherche à échapper à son ennemi.

Ce savant voyageur ajoute qu'on regarde comme un excellent remède contre le mal des yeux & que par cette raison l'on paye quelquefois très cher son fiel, & une certaine matiere qui se trouve dans son estomac.

V.

LE RHAAD,

AUTRE PETITE OUTARDE HUPPÉE D'AFRIQUE.

Le Rhaad eſt diſtingué de notre petite outarde de France par ſa huppe, & du *houbaara* d'Afrique, en ce qu'il n'a pas comme lui le cou orné d'une fraiſe; du reſte, il eſt de la même groſſeur que celui-ci; il a la tête noire, la huppe d'un bleu-foncé, le deſſus du corps & des ailes jaune, tacheté de brun, la queue d'une couleur plus claire, rayée tranſverſalement de noir; le ventre blanc & le bec fort, ainſi que les jambes.

Le petit rhaad ne diffère du grand que par ſa petiteſſe (n'étant pas plus gros qu'un poulet ordinaire), par quelques variétés dans le plumage, & parce qu'il eſt ſans huppe; mais avec tout cela, il ſeroit poſſible qu'il fût de la même eſpèce que le grand, & qu'il n'en différât que par le ſexe; je fonde cette conjecture, 1°. ſur ce qu'habitant le même climat, il n'a point d'autre nom; 2°. ſur ce que dans preſque toutes les eſpèces d'oiſeaux, excepté les carnaſſiers, le mâle paroît avoir une plus grande puiſſance de développement qui ſe marque au dehors par la hauteur de la taille, par la force des muſcles, par l'excès de certaines parties, telles que les membranes charnues, les éperons, &c. par les huppes, les aigrettes & les fraiſes qui ſont, pour ainſi dire, une

ſurabondance d'organiſation, & même par la vivacité des couleurs du plumage.

Quoi qu'il en ſoit, on a donné au grand & au petit rhaad le nom de *ſaf-ſaf; rhaad* ſignifie le tonnerre en langage Africain, & exprime le bruit que font tous ces oiſeaux en s'élevant de terre; & *ſaf-ſaf*, celui qu'ils font avec leurs ailes lorſqu'ils ſont en plein vol (*q*).

(q) Voyez Thomas Shaw, *Travels*, *&c. pag.* 252.



1. le Coq. 2. le Coq huppé. 3. la Poule du japon.

* LE COQ (*a*).

Voyez planche II de ce Volume.

CET oiseau, quoique domestique, quoique le plus commun de tous, n'est peut-être pas encore assez connu; excepté le petit nombre de personnes qui font une étude particuliere des productions de la nature, il en est peu qui n'ayent quelque chose à apprendre sur les détails de sa forme extérieure, sur la structure de ses parties internes, sur ses habitudes naturelles ou acquises, sur les différences qu'entraînent celles du sexe, du climat, des alimens; enfin sur les variétés des races diverses qui se sont séparées plutôt ou plus tard de la souche primitive.

Mais si le coq est trop peu connu de la plupart des hommes, il n'est pas moins embarrassan

---

* *Voyez les planches enluminées*, n°. 1.

(*a*) En Grec Ἀλέκτωρ; en Latin, *Gallus*; en Espagnol & en Italien, *Gallo*; en Savoyard, *Coq*, *Gau*, *Geau*; en Allemand, *Hahn*; en Polonois, *Kur*, *Kogut*; en Suédois, *Hoens*, *Tupt*; en Anglois, *Cok*; en vieux François, *Gal*, *Gog*. ---- *Gallus gallinaceus*. Gesner, *Avi. pag.* 394. --- Coc, Coq, Gau, Geau, Gal, Gog. Belon, *hist. nat. des oiseaux*, pag. 242; & portraits d'oiseaux, pag. 58, *a*. ---- Le coq & la poule. Brisson, tom. I, pag. 166.

pour un Naturaliste à méthode, qui ne croit connoître un objet que lorsqu'il a su lui trouver une place dans ses classes & dans ses genres : car, si prenant les caracteres généraux de ses divisions méthodiques dans le nombre des doigts, il le met au rang des oiseaux qui en ont quatre; que fera-t-il de la poule à cinq doigts, qui est certainement une poule, & même fort ancienne, puisqu'elle remonte jusqu'au temps de Columelle, qui en parle comme d'une race de distinction (*b*)? Que s'il fait du coq une classe à part, caractérisée par la forme singuliere de sa queue; où placera-t-il le coq sans croupion & par conséquent sans queue, & qui n'en est pas moins un coq? Que s'il admet pour caractere de cette espèce d'avoir les jambes garnies de plumes jusqu'au talon, ne sera-t-il pas embarrassé du coq pattu qui a des plumes jusqu'à l'origine des doigts, & du coq du Japon, qui en a jusqu'aux ongles? Enfin s'il veut ranger les gallinacés à la classe des granivores, & que dans le nombre & la structure de leurs estomacs & de leurs intestins, il croie voir clairement qu'ils sont en effet destinés à se nourrir de graines & d'autres matieres végétales; comment s'expliquera-t-il à lui-même cet appétit de préférence qu'il montre constamment pour les vers de terre, & même pour toute chair hachée, cuite ou crue, à moins qu'il ne

---

(*b*) *Generosissimæ creduntur quæ quinos habent digitos*, Columelle, lib. VIII, cap. II.

ſe perſuade que la nature ayant fait la poule granivore par ſes longs inteſtins & ſon double eſtomac, l'a fait auſſi vermivore, & même carnivore par ſon bec un tant ſoit peu crochu : ou plutôt ne conviendra-t-il pas, s'il eſt de bonne-foi, que les conjectures que l'on ſe permet ainſi ſur les intentions de la Nature, & les efforts que l'on tente pour renfermer l'inépuiſable variété de ſes ouvrages, dans les limites étroites d'une méthode particuliere, ne paroiſſent être faits que pour donner eſſor aux idées vagues & aux petites ſpéculations d'un eſprit qui ne peut en concevoir de grandes, & qui s'éloigne d'autant plus de la vraie marche de la Nature, & de la connoiſſance réelle de ſes productions? Ainſi ſans prétendre aſſujettir la nombreuſe famille des oiſeaux à une méthode rigoureuſe, ni la renfermer toute entiere dans cette eſpèce de filet ſcientifique dont, malgré toutes nos précautions, il s'en échapperoit toujours quelques-uns; nous nous contenterons de rapprocher ceux qui nous paroîtront avoir quelque rapport entr'eux, & nous tâcherons de les faire connoître par les traits les plus caractériſés de leur conformation intérieure, & ſurtout par les principaux faits de leur hiſtoire.

Le coq eſt un oiſeau peſant, dont la démarche eſt grave & lente, & qui ayant les ailes fort courtes, ne vole que rarement, & quelquefois avec des cris qui expriment l'effort; il chante indifféremment la nuit & le jour, mais non pas régulierement à certaines heures; & ſon chant eſt fort différent

de celui de sa femelle, quoiqu'il y ait aussi quelques femelles qui ont le même cri du coq, c'est-à-dire, qui font le même effort du gosier avec un moindre effet; car leur voix n'est pas si forte, & ce cri n'est pas si bien articulé. Il gratte la terre pour chercher sa nourriture, il avale autant de petits cailloux que de grains, & n'en digère que mieux; il boit en prenant de l'eau dans son bec & levant la tête à chaque fois pour l'avaler; il dort le plus souvent un pied en l'air (*c*) & en cachant sa tête sous l'aile du même côté; son corps, dans sa situation naturelle, se soutient à-peu-près parallèle au plan de position, le bec de même, le cou s'éleve verticalement, le front est orné d'une crête rouge & charnue, & le dessous du bec d'une double membrane de même couleur & de même nature : ce n'est cependant ni de la chair ni des membranes, mais une substance particuliere, & qui ne ressemble à aucune autre.

Dans les deux sexes, les narines sont placées de part & d'autre du bec supérieur, & les oreilles de chaque côté de la tête, avec une peau blanche au-dessous de chaque oreille; les pieds ont ordinairement quatre doigts, quelquefois cinq, mais toujours trois en avant & le reste en arriere;

[*c*] *Nota*. Par une suite de cette attitude habituelle, la cuisse qui porte ordinairement le corps, est la plus charnue; & nos gourmands savent bien la distinguer de l'autre dans les chapons & les poulardes.

les

les plumes ſortent deux à deux de chaque tuyau, caractere aſſez ſingulier qui n'a été ſaiſi que par très peu de Naturaliſtes; la queue eſt à peu près droite, & néanmoins capable de s'incliner du côté du cou & du côté oppoſé; cette queue, dans les races de gallinacés qui en ont une, eſt compoſée de quatorze grandes plumes qui ſe partagent en deux plans égaux, inclinés l'un à l'autre, & qui ſe rencontrent par leur bord ſupérieur ſous un angle plus ou moins aigu. Mais ce qui diſtingue le mâle, c'eſt que les deux plumes du milieu de la queue ſont beaucoup plus longues que les autres, & ſe recourbent en arc; que les plumes du cou & du croupion ſont longues & étroites, & que leurs pieds ſont armés d'éperons : il eſt vrai qu'il ſe trouve auſſi des poules qui ont des éperons, mais cela eſt rare; & les poules ainſi éperonnées ont beaucoup d'autres rapports avec le mâle; leur crête ſe relève ainſi que leur queue, elles imitent le chant du coq, & cherchent à l'imiter en choſes plus eſſentielles (*d*); mais on auroit tort de les regarder pour cela comme hermaphrodites, puiſqu'étant incapables des véritables fonctions du mâle, & n'ayant que du dégoût pour celles qui leur conviendroient mieux, ce ſont, à vrai dire, des individus viciés, indécis, privés de l'uſage du ſexe, & même des attributs eſſentiels de l'eſpèce, puiſqu'ils ne peuvent en perpétuer aucune.

(*d*) Ariſtot. *Hiſt. Anim. lib. IX, cap.* XLIX.

Un bon coq est celui qui a du feu dans les yeux, de la fierté dans la démarche, de la liberté dans ses mouvemens, & toutes les proportions qui annoncent la force : un coq ainsi fait, n'imprimeroit pas la terreur à un lion, comme on l'a dit & écrit tant de fois, mais il inspirera de l'amour à un grand nombre de poules ; si on veut le ménager on ne lui en laissera que douze ou quinze. Columelle vouloit qu'on ne lui en donnât pas plus de cinq ; mais quand il en auroit cinquante chaque jour, on prétend qu'il ne manqueroit à aucune (*e*) : à la vérité, personne ne peut assurer que toutes ses approches soient réelles, efficaces & capables de féconder les œufs de la femelle. Ses desirs ne sont pas moins impétueux que ses besoins paroissent être fréquens. Le matin lorsqu'on lui ouvre la porte du poulailler où il a été renfermé pendant la nuit, le premier usage qu'il fait de sa liberté est de se joindre à ses poules ; il semble que chez lui le besoin de manger ne soit que le second ; & lorsqu'il a été privé de poules pendant du temps, il s'adresse à la premiere femelle qui se présente, fût-elle d'une espèce fort éloignée (*f*) ; & même il s'en fait une du premier mâle qu'il trouve en son chemin : le premier fait est cité par Aristote, & le second est

(*e*) Aldrovande, tom. II, lib. XIV.

(*f*) *Ex perdice & gallinaceo tertium generatur quod procedente tempore fœminæ assimilatur.* Aristot, *loco citato.*

attesté par l'obſervation de M. Edwards (*g*), & par une loi dont parle Plutarque (*h*), laquelle condamnoit au feu tout coq convaincu de cet excès de nature.

Les poules doivent être aſſorties au coq ſi l'on veut une race pure; mais ſi l'on cherche à varier & même à perfectionner l'eſpèce, il faut croiſer les races. Cette obſervation n'avoit point échappé aux Anciens; Columelle dit poſitivement que les meilleurs poulets ſont ceux qui proviennent du mélange d'un coq de race étrangere avec les poules communes; & nous voyons dans Athénée, que l'on avoit encore enchéri ſur cette idée, en donnant un coq-faiſan aux poules ordinaires (*i*).

Dans tous les cas, on doit choiſir celles qui ont l'œil éveillé, la crête flottante & rouge, & qui n'ont point d'éperons; les

---

(*g*) *Nota.* Ayant renfermé trois ou quatre jeunes coqs dans un lieu où ils ne pouvoient avoir de communication avec aucune poule, bientôt ils dépoſerent leur animoſité précédente; & au lieu de ſe battre, chacun tâchoit de cocher ſon camarade, quoiqu'aucun ne parût bien aiſe d'être coché. Voyez préface des *Glanures*, tom. II.

(*h*) *Tractatu* NUM BRUTA RATIONE UTANTUR.

[*i*] *De Re ruſticâ, lib. VIII, cap* II. --- *Nota.* Longolius indique la façon de faire réuſſir cette union du coq-faiſan avec les poules communes. Geſner, *de Avibus*, pag. 445. Et l'on m'a aſſuré que ces poules ſe mêlent auſſi avec le coq-pintade, lorſqu'on les a élevés de jeuneſſe enſemble; mais que les mulets qui proviennent de ce mêlange ſont peu féconds.

proportions de leur corps sont, en général, plus légères que celles du mâle ; cependant elles ont les plumes plus larges & les jambes plus basses : les bonnes Fermieres donnent la préférence aux poules noires, comme étant plus fécondes que les blanches, & pouvant échapper plus facilement à la vue perçante de l'oiseau de proie qui plane sur les basse-cours.

Le coq a beaucoup de soin & même d'inquiétude & de souci pour ses poules : il ne les perd guere de vue, il les conduit, les défend, les menace, va chercher celles qui s'écartent, les ramène, & ne se livre au plaisir de manger que lorsqu'il les voit toutes manger autour de lui ; à juger par les différentes inflexions de sa voix & par les différentes expressions de sa mine, on ne peut guere douter qu'il ne leur parle différens langages : quand il les perd il donne des signes de regrets ; quoiqu'aussi jaloux qu'amoureux il n'en maltraite aucune, sa jalousie ne l'irrite que contre ses concurrens ; s'il se présente un autre coq, sans lui donner le temps de rien entreprendre, il accourt l'œil en feu, les plumes hérissées, se jette sur son rival, & lui livre un combat opiniâtre jusqu'à ce que l'un ou l'autre succombe, ou que le nouveau venu lui cède le champ de bataille ; le desir de jouir, toujours trop violent, le porte non-seulement à écarter tout rival, mais même tout obstacle innocent : il bat & tue quelquefois les poussins, pour jouir plus à son aise de la mere : mais ce seul desir est-il la cause de

ſa fureur jalouſe ? au milieu d'un ſérail nombreux & avec toutes les reſſources qu'il ſait ſe faire, comment pourroit-il craindre le beſoin ou la diſette ? Quelque véhémens que ſoient ſes appétits, il ſemble craindre encore plus le partage qu'il ne deſire la jouiſſance ; & comme il peut beaucoup, ſa jalouſie eſt au moins plus excuſable & mieux ſentie que celle des autres Sultans : d'ailleurs, il a comme eux une poule favorite qu'il cherche de préférence, & à laquelle il revient preſqu'auſſi ſouvent qu'il va vers les autres.

Et ce qui paroît prouver que ſa jalouſie ne laiſſe pas d'être une paſſion réfléchie, quoiqu'elle ne porte pas contre l'objet de ſes amours, c'eſt que pluſieurs coqs dans une baſſe-cour ne ceſſent de ſe battre, au lieu qu'ils ne battent jamais les chapons, à moins que ceux-ci ne prennent l'habitude de ſuivre quelque poule.

Les hommes, qui tirent parti de tout, pour leur amuſement, ont bien ſu mettre en œuvre cette antipathie invincible, que la Nature a établie entre un coq & un coq ; ils ont cultivé cette haine innée avec tant d'art, que les combats de deux oiſeaux de baſſe-cour ſont devenus des ſpectacles dignes d'intéreſſer la curioſité des peuples, même des peuples polis ; & en même temps des moyens de développer ou entretenir dans les ames cette précieuſe férocité, qui eſt, dit-on, le germe de l'héroïſme on a vu, on voit encore tous les jours dans plus d'une contrée, des hommes de tous états

accourir en foule à ces grotesques tournois ; se diviser en deux partis ; chacun de ces partis s'échauffer pour son combattant, joindre la fureur des gageures les plus outrées, à l'intérêt d'un si beau spectacle, & le dernier coup de bec de l'oiseau vainqueur, renverser la fortune de plusieurs familles ; c'étoit autrefois la folie des Rhodiens, des Tangriens, de ceux de Pergame (*k*) ; c'est aujourd'hui celle des Chinois (*l*), des habitans des Philippines, de Java, de l'Isthme de l'Amérique, & de quelques autres Nations des deux continens (*m*).

Au reste, les coqs ne sont pas les seuls oiseaux dont on ait ainsi abusé : les Athéniens qui avoient un jour dans l'année (*n*) consacré à ces combats de coqs, employoient

---

[*k*] Pline, *hist. nat.* lib. X, cap. xxj.

[*l*] Gemelli Careri, tom. V, pag. 36, anciennes Relations des Indes & de la Chine. Traduction de l'Arabe, pag. 105.

[*m*) Navarete, *Description de la Chine*, *pag. 40.*

(*n*) Thémistocle allant combattre les Perses, & voyant que ses soldats montroient peu d'ardeur, leur fit remarquer l'acharnement avec lequel des coqs se battoient : » Voyez, leur dit-il, le courage indomptable de ces animaux : cependant ils n'ont d'autre motif que le desir de vaincre ; & vous, qui combattez pour vos foyers, pour les tombeaux de vos peres, pour la liberté. . . . «. Ce peu de mots ranima le courage de l'armée, & Thémistocle remporta la victoire. Ce fut en mémoire de cet événement que les Athéniens instituerent une espèce de fête qui se célébroit par des combats de coqs. Voyez Elien, *de variá historiá.* --- Lib. II.

aussi les cailles au même usage ; & les Chinois élèvent encore aujourd'hui pour le combat, certains petits oiseaux ressemblans à des cailles ou à des linottes ; & par-tout la maniere dont ces oiseaux se battent est différente, selon les diverses écoles où ils ont été formés, & selon la diversité des armes offensives dont on les affuble : mais ce qu'il y a de remarquable, c'est que les coqs de Rhodes, qui étoient plus grands, plus forts que les autres, & beaucoup plus ardens au combat, l'étoient au contraire beaucoup moins pour leurs femelles ; il ne leur falloit que trois poules au lieu de quinze ou vingt, soit que leur feu se fût éteint dans la solitude forcée où ils avoient coutume de vivre, soit que leur colere trop souvent excitée eût étouffé en eux des passions plus douces, & qui cependant étoient dans l'origine le principe de leur courage & la source de leurs dispositions guerrieres : les mâles de cette race étoient donc moins mâles que les autres, & les femelles, qui souvent ne sont que ce qu'on les fait, étoient moins fécondes & plus paresseuses, soit à couver leurs œufs, soit à mener leurs poussins : tant l'art avoit bien réussi à dépraver la Nature ! tant l'exercice des talens de la guerre est opposé à ceux de la propagation !

Les poules n'ont pas besoin du coq pour produire des œufs ; il en naît sans cesse de la grappe commune de l'ovaire, lesquels indépendamment de toute communication avec le mâle, peuvent y grossir, & en gros-

fissant acquièrent leur maturité, se détachent de leur calice & de leur pédicule, parcourent l'*oviductus* dans toute sa longueur, chemin faisant s'assimilent par une force qui leur est propre la lymphe dont la cavité de cet *oviductus* est remplie, en composent leur blanc, leurs membranes, leurs coquilles, & ne restent dans ce viscère que jusqu'à ce que ses fibres élastiques & sensibles étant gênées, irritées par la présence de ces corps, devenus désormais des corps étrangers, entrent en contraction, & les poussent au dehors le gros bout le premier, selon Aristote.

Ces œufs sont tout ce que peut faire la nature prolifique de la femelle seule & abandonnée à elle-même; elle produit bien un corps organisé capable d'une sorte de vie, mais non un animal vivant semblable à sa mere, & capable lui-même de produire d'autres animaux semblables à lui; il faut pour cela le concours du coq & le mélange intime des liqueurs séminales des deux sexes; mais lorsqu'une fois ce mélange a eu lieu, les effets en sont durables. Harvey a observé que l'œuf d'une poule séparée du coq depuis vingt jours, n'étoit pas moins fécond que ceux qu'elle avoit pondus peu après l'accouplement; mais l'embryon qu'il contenoit n'étoit pas plus avancé pour cela, & il ne falloit pas le tenir sous la poule moins de temps qu'aucun autre pour le faire éclore; preuve certaine que la chaleur seule ne suffit pas pour opérer ou avancer le développement du poulet, mais qu'il faut encore que l'œuf soit formé, ou bien qu'il se

trouve en lieu où il puiſſe tranſpirer, pour que l'embryon qu'il renferme ſoit ſuſceptible d'incubation : autrement tous les œufs qui reſteroient dans l'*oviductus* vingt-un jours après avoir été fécondés, ne manqueroient pas d'y éclore, puiſqu'ils auroient le temps & la chaleur néceſſaires pour cela, & les poules ſeroient tantôt ovipares & tantôt vivipares (*o*).

Le poids moyen d'un œuf de poule ordinaire eſt d'environ une once ſix gros; ſi on ouvre un de ces œufs avec précaution, on trouvera d'abord ſous la coque une membrane commune qui en tapiſſe toute la cavité, enſuite le blanc externe qui a la forme de cette cavité; puis le blanc interne qui eſt plus arrondi que le précédent, & enfin au centre de ce blanc le jaune qui eſt ſphérique : ces différentes parties ſont contenues chacune dans ſa membrane propre; & toutes ces membranes ſont attachées enſemble à l'endroit de ces *chalazæ*, ou cordons, qui forment comme les deux pôles du jaune; la petite véſicule lenticulaire appellée *cicatricule*, ſe trouve à-peu-près ſur ſon équateur, & fixée ſolidement à ſa ſurface (*p*).

(*o*) *Nota.* Je ne vois que le docteur Michel Lyzerutz qui ait parlé d'une poule vivipare; mais les exemples en ſeroient plus fréquens, s'il ne falloit que de la chaleur à un œuf fécondé pour éclorre. *Voyez* Ephémérides d'Allemagne, *Dec. II*, *an. 4*, *append. obſerv. xxviij.*

(*p*) *Nota.* Bellini, trompé par ſes expériences ou plu-

A l'égard de ſa forme extérieure, elle eſt trop connue pour qu'il ſoit beſoin de la décrire, mais elle eſt aſſez ſouvent altérée par des accidens dont il eſt facile, ce me ſemble, de rendre raiſon, d'après l'hiſtoire de l'œuf même & de ſa formation.

Il n'eſt pas rare de trouver deux jaunes dans une ſeule coque; cela arrive lorſque deux œufs également mûrs ſe détachent en même temps de l'ovaire, parcourent enſemble l'*oviductus*, & formant leur blanc ſans ſe ſéparer, ſe trouvent réunis ſous la même enveloppe.

Si par quelqu'accident facile à ſuppoſer, un œuf détaché depuis quelque temps de l'ovaire, ſe trouve arrêté dans ſon accroiſſement, & qu'étant formé autant qu'il peut l'être, il ſe rencontre dans la ſphere d'activité d'un autre œuf qui aura toute ſa force;

---

tôt par les conſéquences qu'il en avoit tirées, croyoit & avoit fait croire à beaucoup de monde, que dans les œufs frais durcis à l'eau bouillante, la cicatricule quittoit la ſurface du jaune pour ſe retirer au centre; mais que dans les œufs couvés, durcis de même, la cicatricule reſtoit conſtamment attachée à la ſurface. Les Savans de Turin, en répétant & variant les mêmes expériences, ſe ſont aſſurés que dans tous les œufs couvés ou non couvés, la cicatricule reſtoit toujours adhérente à la ſurface du jaune durci; & que le corps blanc que Bellini avoit vu au centre, & qu'il avoit pris pour la cicatricule, n'étoit rien moins que cela, & ne paroiſſoit en effet au centre du jaune que lorſqu'il étoit ni trop ni trop peu cuit.

celui-ci l'entraînera avec lui, & ce sera un œuf dans un œuf (*q*).

On comprendra de même comment on y trouve quelquefois une épingle ou tout autre corps étranger qui aura pu pénétrer jusque dans l'*oviductus* (*r*). Il y a des poules qui donnent des œufs hardés ou sans coque, soit par le défaut de la matiere propre dont se forme la coque, soit parce qu'ils sont chassés de l'*oviductus* avant leur entiere maturité ; aussi n'en voit-on jamais éclore de poulet, & cela arrive, dit-on, aux poules qui sont trop grasses : des causes directement contraires produisent les œufs à coque trop épaisse & même des œufs à double coque : on en a vu qui avoient conservé le pédicule par lequel ils étoient attachés à l'ovaire, d'autres qui étoient contournés en maniere de croissant, d'autres qui avoient la forme d'une poire ; d'autres enfin qui portoient sur leur coquille l'empreinte d'un soleil, d'une comète (*s*), d'une éclipse ou de tel autre objet dont on avoit l'imagination frappée ; on en a même vu quelques-uns de lumineux : ce qu'il y avoit de réel dans ces premiers phénomènes, c'est-à-dire, les altérations de la forme de

---

(*q*) Collection académique, partie françoise, tom. I, pag. 388 ; & tom. II, pag. 327 ; & partie étrangere, tom. IV, pag. 327.

(*r*) *Ibidem*, partie françoise, tom. I, pag. 388.

(*s*) Collection académique, partie étrangere, tom. IV, pag. 160.

l'œuf, ou les empreintes à sa surface, ne doit s'attribuer qu'aux différentes compressions qu'il avoit éprouvées dans le temps que sa coque étoit encore assez souple pour céder à l'effort, & néanmoins assez ferme pour en conserver l'impression : il ne seroit pas tout-à-fait si facile de rendre raison des œufs lumineux [*t*]; un Docteur Allemand en a observé de tels, qui étoient actuellement sous une poule blanche, fécondée, ajoute-t-il, par un coq très ardent : on ne peut honnêtement nier la possibilité du fait; mais comme il est unique, il est prudent de répéter l'observation avant de l'expliquer.

A l'égard de ces prétendus œufs de coq qui sont sans jaune, & contiennent, à ce que croit le peuple, un serpent [*u*], ce n'est autre chose, dans la vérité, que le premier produit d'une poule trop jeune, ou le dernier effort d'une poule épuisée par sa fécondité même; ou enfin ce ne sont que des œufs imparfaits dont le jaune aura été crevé dans l'*oviductus* de la poule, soit par quelqu'accident, soit par un vice de conformation, mais qui auront toujours conservé leurs cordons ou *chalazœ*, que les amis du merveilleux n'auront pas manqué de prendre pour un serpent : c'est ce que M. de la Peyronie a mis hors de doute,

---

[*t*] Ephémérides des curieux de la nature. *Dec. II, an. 6, append. observ. xxv.*

(*u*) Collection académique, partie françoise, tom. III.

par la diſſection d'une poule qui pondoit de ces œufs ; mais ni M. de la Peyronie, ni Thomas Bartholin qui ont diſſéqué de prétendus coqs ovipares [*x*], ne leur ont trouvé d'œufs, ni d'ovaires, ni aucune partie équivalente.

Les poules pondent indifféremment pendant toute l'année, excepté pendant la mue qui dure ordinairement ſix ſemaines ou deux mois ſur la fin de l'automne & au commencement de l'hiver : cette mue n'eſt autre choſe que la chûte des vieilles plumes qui ſe détachent comme les vieilles feuilles des arbres, & comme les vieux bois des cerfs, étant pouſſées par les nouvelles ; les coqs y ſont ſujets comme les poules ; mais ce qu'il y a de remarquable, c'eſt que les nouvelles plumes prennent quelquefois une couleur différente de celles des anciennes. Un de nos Obſervateurs a fait cette remarque ſur une poule & ſur un coq, & tout le monde la peut faire ſur pluſieurs autres eſpèces d'oiſeaux, & particuliérement ſur les bengalis dont le plumage varie preſque à chaque mue ; & en général, preſque tous les oiſeaux ont leurs premieres plumes, en naiſſant, d'une couleur différente de celle dont elles doivent revenir dans la ſuite.

La fécondité ordinaire des poules conſiſte à pondre preſque tous les jours ; on dit

(*x*) Collection académique, partie étrangere, tom. IV, pag. 225.

qu'il y en a en Samogitie [*y*], à Malaca & ailleurs (*z*), qui pondent deux fois par jour. Aristote parle de certaines poules d'Illyrie qui pondoient jusqu'à trois fois, & il y a apparence que ce sont les mêmes que ces petites poules adriènes ou adriatiques dont il parle dans un autre endroit, & qui étoient renommées par leur fécondité : quelques-uns ajoutent qu'il y a telle maniere de nourrir les poules communes, qui leur donne cette fécondité extraordinaire ; la chaleur y contribue beaucoup ; on peut faire pondre les poules en hyver en les tenant dans une écurie où il y a toujours du fumier chaud sur lequel elles puissent séjourner.

Dès qu'un œuf est pondu, il commence à transpirer, & perd chaque jour quelques grains de son poids par l'évaporation des parties les plus volatiles de ses sucs : à mesure que cette évaporation se fait, ou bien il s'épaissit, se durcit & se desséche, ou bien il contracte un mauvais goût, & il se gâte enfin totalement au point qu'il devient incapable de rien produire : l'art de lui conserver long-temps toutes ses qualités, se réduit à mettre obstacle à cette transpiration (*a*) par une couche de matiere grasse quel-

(*y*) Rzaczynski, *Hist. nat. Polon. pag.* 432.

(*z*) Bontekoe, *Voyage aux Indes orientales*, *p.* 234.

(*a*) *Nota.* Le Journal Economique du mois de Mars 1755, fait mention de trois œufs, bons à manger, trouvés, en Italie, dans l'épaisseur d'un mur construit il y avoit 300 ans : ce fait est d'autant plus difficile à croire,

conque, dont on enduit exactement sa coque peu de momens après qu'il a été pondu; avec cette seule précaution on gardera pendant plusieurs mois & même pendant des années des œufs bons à manger, susceptibles d'incubation, & qui auront en un mot toutes les propriétés des œufs frais (*b*) : les habitans de Tonquin les conservent dans une espèce de pâte faite avec de la cendre tamisée, & de la saumure, d'autres Indiens dans l'huile (*c*) : le vernis peut aussi servir à conserver les œufs que l'on veut manger; mais la graisse n'est pas moins bonne pour cet usage, & vaut mieux pour conserver les œufs que l'on veut faire couver, parce qu'elle s'enlève plus facilement que le vernis, & qu'il faut nétoyer de tout enduit les œufs dont on veut que l'incubation réussisse; car tout ce qui nuit à la transpiration nuit aussi au succès de l'incubation.

J'ai dit que le concours du coq étoit nécessaire pour la fécondation des œufs, & c'est un fait acquis par une longue & constante

---

qu'un enduit de mortier ne seroit pas suffisant pour conserver un œuf, & que les murs les plus épais étant sujets à l'évaporation dans tous les points de leur épaisseur, puisque les mortiers de l'intérieur se sechent à la longue, ils ne peuvent empêcher la transpiration des œufs cachés dans leur épaisseur, ni par conséquent les conserver.

(*b*) Pratique de l'art de faire éclore les poulets, pag. 138.

(*c*) Suite du Voyage de Tavernier, tom. V, pages 225 & 226.

expérience ; mais les détails de cet acte si essentiel dans l'histoire des animaux sont trop peu connus ; on sait, à la vérité, que la verge du mâle est double, & n'est autre chose que les deux mamelons par lesquels se terminent les vaisseaux spermatiques à l'endroit de leur insertion dans le cloaque ; on sait que la vulve de la femelle est placée au-dessus de l'anus, & non au-dessous comme dans les quadrupèdes (*d*) ; on sait que le coq s'approche de la poule par une espèce de pas oblique, accéléré, baissant les ailes comme un coq-d'Inde qui fait la roue, étalant même sa queue à demi, & accompagnant son action d'un certain murmure expressif, d'un mouvement de trépidation & de tous les signes du desir pressant ; on sait qu'il s'élance sur la poule qui le reçoit en pliant les jambes, se mettant ventre à terre, & écartant les deux plans de longues plumes dont sa queue est composée ; on sait que le mâle saisit avec son bec la crête ou les plumes du sommet de la tête de la femelle, soit par maniere de caresse, soit pour garder l'équilibre ; qu'il ramene la partie postérieure de son corps où est sa double verge, & l'applique vivement sur la partie postérieure du corps de la poule où est l'orifice correspondant ; que cet accouplement dure d'autant moins qu'il est plus souvent

---

(*d*) Redi, *degli Animali viventi, &c.* Collection académique, partie étrangere, tom. IV, pag. 520 ; & Regnier Graaf, pag. 243.

répété

répété, & que le coq ſemble s'applaudir après par un battement d'ailes & par une eſpèce de chant de joie ou de victoire; on ſait que le coq a des teſticules, que ſa liqueur ſéminale réſide, comme celle des quadrupèdes, dans des vaiſſeaux ſpermatiques; on ſait, par mes obſervations, que celle de la poule réſide dans la cicatricule de chaque œuf, comme celle des femelles quadrupèdes dans le corps glanduleux des teſticules; mais on ignore ſi la double verge du coq, ou ſeulement l'une des deux, pénétre dans l'orifice de la femelle, & même s'il y a intromiſſion réelle ou une compreſſion forte, ou un ſimple contact; on ne ſait pas encore quelle doit être préciſément la condition d'un œuf pour qu'il puiſſe être fécondé, ni juſqu'à quelle diſtance l'action du mâle peut s'étendre; en un mot, malgré le nombre infini d'expériences & d'obſervations que l'on a faites ſur ce ſujet, on ignore encore quelques-unes des principales circonſtances de la fécondation.

Son premier effet connu eſt la dilatation de la cicatricule & la formation du poulet dans ſa cavité : car, c'eſt la cicatricule qui contient le véritable germe, & elle ſe trouve dans les œufs fécondés ou non, même dans ces prétendus œufs de coq dont j'ai parlé plus haut (*e*); mais elle eſt

---

(*e*) *Nota.* M. de la Peyronie a obſervé dans un de ces œufs, une tache ronde, jaune, d'une ligne de diamètre, ſans épaiſſeur, ſituée ſur la membrane qu'on

plus petite dans les œufs inféconds. Malpighi l'ayant examinée dans des œufs féconds nouvellement pondus & avant qu'ils eussent été couvés, vit au centre de la cicatricule une bulle nageant dans une liqueur, & reconnut au milieu de cette bulle, l'embryon du poulet bien formé ; au lieu que la cicatricule des œufs inféconds & produits par la poule seule, sans communication avec le mâle, ne lui présenta qu'un petit globule informe muni d'appendices, remplies d'un suc épais, quoique transparent & environné de plusieurs cercles concentriques (*f*) ; on n'y apperçoit aucune ébauche d'animal ; l'organisation intime & complète d'une matiere informe, n'est que l'effet instantané du mélange des deux liqueurs séminales ; mais s'il ne faut qu'un moment à la Nature pour donner la forme premiere à cette glaire transparente, & pour la pénétrer du principe de vie dans tous ses points, il lui faut beaucoup de temps & de secours pour perfectionner cette premiere ébauche ; ce sont principalement les meres qu'elle semble avoir chargées du soin de ce développement,

---

trouve sur la coque : on peut croire que cette tache, qui devroit être blanche, n'étoit jaune ici que parce que le jaune de l'œuf s'étoit épanché de toutes parts, comme on l'a reconnu par la dissection de la poule ; & si elle étoit située sur la membrane qu'on trouve sous la coque, c'est qu'après l'épanchement du jaune, la membrane qui contenoit ce jaune, étoit restée adhérente à celle de la coque.

(*f*) Malpighi, *Pullus in ovo*.

en leur inſpirant le deſir ou le beſoin de couver ; dans la plupart des poules, ce deſir ſe fait ſentir auſſi vivement, ſe marque au dehors par des ſignes auſſi énergiques que celui de l'accouplement auquel il ſuccede dans l'ordre de la Nature, ſans même qu'il ſoit excité par la préſence d'aucun œuf ; une poule qui vient de pondre éprouve une ſorte de tranſport que partagent les autres poules qui n'en ſont que témoins, & qu'elles expriment toutes par des cris de joie répétés (g) ; ſoit que la ceſſation ſubite des douleurs de l'accouchement ſoit toujours accompagnée d'une joie vive, ſoit que cette mere prévoie dès-lors tous les plaiſirs que ce premier plaiſir lui prépare : quoi qu'il en ſoit, lorſqu'elle aura pondu vingt-cinq ou trente œufs, elle ſe mettra tout de bon à les couver ; ſi on les lui ôte à meſure, elle pondra peut-être deux ou trois fois davantage, & s'épuiſera par ſa fécondité même ; mais enfin il viendra un temps où par la force de l'inſtinct elle demandera à couver par un glouſſement particulier, & par des

(g) *Nota.* Nous n'avons point dans notre langue de termes propres pour exprimer les différens cris de la poule, du coq, des poulets : les Latins, qui ſe plaignoient de leur pauvreté, étoient beaucoup plus riches que nous, & avoient des expreſſions pour rendre toutes ces différences. Voyez Geſner, *de Avibus*, page 431. *Gallus cucurrit ; pulli pipiunt ; gallina canturit, gracillat, pipat, ſingultit ; glociunt eæ quæ volunt incubare*, d'où vient le mot françois *glouſſer*, le ſeul que nous ayons dans ce genre.

mouvemens & des attitudes non équivoques; si elle n'a pas ses propres œufs, elle couvera ceux d'une femelle d'une autre espèce, & même des œufs de pierre ou de craie; elle couvera encore après que tout lui aura été enlevé, & elle se consumera en regrets & en vains mouvemens (*h*); si ces recherches sont heureuses & qu'elle trouve des œufs vrais ou feints dans un lieu retiré & convenable, elle se pose aussi-tôt dessus, les environne de ses ailes, les échauffe de sa chaleur, les remue doucement les uns après les autres comme pour en jouir plus en détail, & leur communiquer à tous un égal degré de chaleur; elle se livre tellement à cette occupation, qu'elle en oublie le boire & le manger; on diroit qu'elle comprend toute l'importance de la fonction qu'elle exerce : aucun soin n'est omis, aucune précaution n'est oubliée pour achever l'existence de ces petits êtres commencés, & pour écarter les dangers qui les environnent (*i*) : ce qu'il y a de plus digne de remarque, c'est que la situation d'une couveuse, quelqu'insipide quelle nous paroif-

---

(*h*) *Nota.* On vient à bout d'éteindre le besoin de couver, en trempant souvent dans l'eau froide les parties postérieures de la poule.

(*i*) *Nota.* Il n'y a pas jusqu'au bruit qui ne leur soit contraire : on a remarqué qu'une couvée entiere de poulets éclos dans la boutique d'un serrurier, fut attaquée de vertiges. *Voyez Collection académique, partie étrangere, tom. III, pag. 25.*

ſe, eſt peut-être moins une ſituation d'ennui qu'un état de jouiſſance continuelle, d'autant plus délicieuſe qu'elle eſt plus recueillie, tant la Nature ſemble avoir mis d'attraits à tout ce qui a rapport à la multiplication des êtres !

L'effet de l'incubation ſe borne au développement de l'embryon du poulet qui, comme nous l'avons dejà dit, exiſte tout formé dans la cicatricule de l'œuf fécondé : voici à-peu-près l'ordre dans lequel ſe fait ce développement, ou plutôt comme il ſe préſente à l'Obſervateur ; & comme j'ai déjà donné dans un aſſez grand détail tous les faits qui ont rapport au développement du poulet dans l'œuf (*k*), je me contenterai d'en rappeller ici les circonſtances eſſentielles.

Dès que l'œuf a été couvé pendant cinq ou ſix heures, on voit déjà diſtinctement la tête du poulet jointe à l'épine du dos, nageant dans la liqueur dont la bulle qui eſt au centre de la cicatricule eſt remplie ; ſur la fin du premier jour, la tête s'eſt déjà recourbée en groſſiſſant.

Dès le ſecond jour, on voit les premieres ébauches des vertèbres qui ſont comme de petits globules diſpoſés des deux côtés du milieu de l'épine ; on voit auſſi paroître le commencement des ailes & les vaiſſeaux ombilicaux, remarquables par leur couleur obſcure ; le cou & la poitrine ſe débrouillent, la tête groſſit

(*h*) Hiſtoire naturelle, tom III, in-12.

toujours ; on y apperçoit les premiers linéamens des yeux & trois vésicules entourées, ainsi que l'épine, de membranes transparentes : la vie du fœtus devient plus manifeste ; déjà l'on voit son cœur battre & son sang circuler.

Le troisième jour, tout est plus distinct, parce que tout a grossi : ce qu'il y a de plus remarquable, c'est le cœur qui pend hors de la poitrine & bat trois fois de suite, une fois en recevant par l'oreillette le sang contenu dans les veines, une seconde fois en le renvoyant aux artères, & la troisième fois en le poussant dans les vaisseaux ombilicaux ; & ce mouvement continue encore vingt-quatre heures après que l'embryon a été séparé du blanc de son œuf : on apperçoit aussi des veines & des artères sur les vésicules du cerveau ; les rudimens de la moëlle de l'épine commencent à s'étendre le long des vertèbres : enfin on voit tout le corps du fœtus, comme enveloppé d'une partie de la liqueur environnante, qui a pris plus de consistance que le reste.

Les yeux sont déjà fort avancés le quatrième jour ; on y reconnoît fort bien la prunelle, le cristallin, l'humeur vitrée ; on voit outre cela dans la tête cinq vésicules remplies d'humeur, lesquelles se rapprochant & se recouvrant peu à peu les jours suivans, formeront enfin le cerveau enveloppé de toutes ses membranes ; les ailes croissent, les cuisses commencent à paroître, & le corps à prendre de la chair.

Les progrès du cinquième jour consistent, outre ce qui vient d'être dit, en ce que tout

le corps se recouvre d'une chair onctueuse ; que le cœur est retenu au dedans par une membrane fort mince, qui s'étend sur la capacité de la poitrine, & que l'on voit les vaisseaux ombilicaux sortir de l'abdomen (*l*).

Le sixième jour, la moëlle de l'épine s'étant divisée en deux parties, continue de s'avancer le long du tronc ; le foie qui étoit blanchâtre auparavant, est devenu de couleur obscure ; le cœur bat dans ses deux ventricules ; le corps du poulet est recouvert de la peau, & sur cette peau l'on voit déjà poindre les plumes.

Le bec est facile à distinguer le septième jour ; le cerveau, les ailes, les cuisses & les pieds ont acquis leur figure parfaite ; les deux ventricules du cœur paroissent comme deux bulles contiguës & réunies par leur partie supérieure, avec le corps des oreillettes : on remarque deux mouvemens successifs dans les ventricules aussi-bien que dans les oreillettes, ce sont comme deux cœurs séparés.

Le poumon paroît à la fin du neuvième jour, & sa couleur est blanchâtre ; le dixiéme jour les muscles des ailes achèvent de se former, les plumes continuent de sortir ;

(*l*) *Nota.* Les vaisseaux qui se répandent dans le jaune de l'œuf, & qui par conséquent se trouvent hors de l'*abdomen* du poulet, rentrent peu à peu dans cette cavité, selon la remarque de Stenon. *Voyez Collection académique, partie étrangere, tom. V, pag. 572.*

& ce n'est que le onzième jour qu'on voit des artères, qui auparavant étoient éloignées du cœur, s'y attacher, & que cet organe se trouve parfaitement conformé & réuni en deux ventricules.

Le reste n'est qu'un développement plus grand des parties, qui se fait jusqu'à ce que le poulet casse sa coquille après avoir pipé (*m*), ce qui arrive ordinairement le vingt-unième jour, quelquefois le dix-huitième, d'autres fois le vingt-septième.

Toute cette suite de phénomènes qui forme un spectacle si intéressant pour un Observateur, est l'effet de l'incubation opérée par une poule; & l'industrie humaine n'a pas trouvé qu'il fût au-dessous d'elle d'en imiter les procédés : d'abord de simples villageois d'Egypte, ensuite des Physiciens de nos jours, sont venus à bout de faire éclore des œufs aussi bien que la meilleure couveuse, & d'en faire éclore un très grand nombre à la fois; tout le secret consiste à tenir ces œufs dans une température qui réponde à-peu-près au degré de la chaleur de la poule, & à les garantir de toute humidité & de toute exhalaison nuisible, telle que celle du charbon, de la braise, même de celle des œufs gâtés : en remplissant ces deux conditions essentielles & en y joignant l'attention de retourner souvent les œufs, & de faire circuler dans le four ou l'étuve les corbeilles qui les con-

(*m*) *Histoire naturelle*, *tom.* III, *page* 175 & *suivantes.*

tiendront

tiendront, en ſorte que non-ſeulement chaque œuf, mais chaque partie du même œuf participe à-peu-près également à la chaleur requiſe, on réuſſira toujours à faire éclore des milliers de poulets.

Toute chaleur eſt bonne pour cela ; celle de la mere-poule n'a pas plus de privilège que celle de tout autre animal, ſans en excepter l'homme (*n*), ni celle du feu ſolaire ou terreſtre, ni celle d'une couche de tan ou de fumier : le point eſſentiel eſt de ſavoir s'en rendre maître, c'eſt-à-dire, d'être toujours en état de l'augmenter & de la diminuer à ſon gré : or, il ſera toujours poſſible, au moyen de bons thermomètres diſtribués avec intelligence dans l'intérieur du four ou de l'étuve, de ſavoir le degré de chaleur de ſes différentes régions ; de la conſerver en étoupant les ouvertures & fermant tous les regiſtres du couvercle ; de l'augmenter, ſoit avec des cendres chaudes ſi c'eſt un four, ſoit en ajoutant du bois dans le poêle ſi c'eſt une étuve à poêle, ſoit en faiſant des réchauds ſi c'eſt une couche ; & enfin de la diminuer en ouvrant les regiſ-

---

(*n*) *Nota.* On ſait que Livie étant groſſe, imagina de couver & faire éclore un œuf dans ſon ſein, voulant augurer du ſexe de ſon enfant par le ſexe du pouſſin qui viendroit : ce pouſſin fut mâle, & ſon enfant auſſi. Les Augures ne manquerent pas de ſe prévaloir du fait, pour montrer aux plus incrédules la vérité de leur art : mais ce qui reſte le mieux prouvé, c'eſt que la chaleur humaine eſt ſuffiſante pour l'incubation des œufs.

tres pour donner accès à l'air extérieur, ou bien en introduisant dans le four un ou plusieurs corps froids, &c.

Au reste, quelqu'attention que l'on donne à la conduite d'un four d'incubation, il n'est guere possible d'y entretenir constamment & sans interruption, le trente-deuxième degré qui est celui de la poule; heureusement ce terme n'est point indivisible, & l'on a vu la chaleur varier du trente-huitième au vingt-quatrième degré, sans qu'il en résultât d'inconvénient pour la couvée; mais il faut remarquer qu'ici l'excès est beaucoup plus à craindre que le défaut; & que quelques heures du trente-huitième & même du trente-sixième degré, feroient plus de mal que quelques jours du vingt-quatrième; & la preuve que cette quantité de moindre chaleur peut encore être diminuée sans inconvénient, c'est qu'ayant trouvé, dans une prairie qu'on fauchoit, le nid d'une perdrix, & ayant gardé & tenu à l'ombre les œufs pendant trente-six heures, qu'on ne put trouver de poule pour les couver, ils éclorent néanmoins tous au bout de trois jours, excepté ceux qui avoient été ouverts pour voir où en étoient les perdreaux; à la vérité ils étoient très avancés, & sans doute il faut un degré de chaleur plus fort dans les commencemens de l'incubation que sur la fin de ce même temps, où la chaleur du petit oiseau suffit presque seule à son développement.

A l'égard de son humidité, comme elle est fort contraire au succès de l'incubation, il faut avoir des moyens sûrs pour reconnoître si elle a pénétré dans le four, pour la dissiper

lorſqu'elle y a pénétré, & pour empêcher qu'il n'en vienne de nouvelle.

L'hygromètre le plus ſimple & le plus approprié pour juger de l'humidité de l'air de ces ſortes de fours, c'eſt un œuf froid qu'on y introduit & qu'on y tient pendant quelque temps, lorſque le juſte degré de chaleur y eſt établi; ſi au bout d'un demi-quart d'heure au plus, cet œuf ſe couvre d'un nuage léger, ſemblable à celui que l'haleine produit ſur une glace polie, ou bien à celui qui ſe forme l'été ſur la ſurface extérieure d'un verre où l'on verſe des liqueurs à la glace, c'eſt une preuve que l'air du four eſt trop humide, & il l'eſt d'autant plus que ce nuage eſt plus long-temps à ſe diſſiper; ce qui arrive principalement dans les fours à tan & à fumier, que l'on a voulu renfermer en un lieu clos: le meilleur remède à cet inconvénient eſt de renouveller l'air de ces endroits fermés, en y établiſſant pluſieurs courans par le moyen de fenêtres oppoſées, & à défaut de fenêtres en y plaçant & agitant un ventilateur proportionné à l'eſpace: quelquefois la ſeule tranſpiration du grand nombre d'œufs, produit dans le four même une humidité trop grande; & dans ce cas, il faut tous les deux ou trois jours retirer pour quelques inſtans, les corbeilles d'œufs hors du four, & l'éventer ſimplement avec un chapeau qu'on y agitera en différens ſens.

Mais ce n'eſt pas aſſez de diſſiper l'humidité qui s'eſt accumulée dans les fours, il faut encore, autant qu'il eſt poſſible, lui

interdire tout accès par dehors, en revétissant leurs parois extérieures, de plomb laminé ou de bon ciment ou de plâtre ou de goudron bien cuit, ou du moins en leur donnant plusieurs couches à l'huile qu'on laissera bien sécher, & en collant sur leurs parois intérieures des bandes de vessies ou de fort papier gris.

C'est à ce peu de pratiques aisées que se réduit tout l'art de l'incubation artificielle ; & il faut y assujettir la structure & les dimensions des fours ou étuves, le nombre, la forme & la distribution des corbeilles, & toutes les petites manœuvres que la circonstance prescrit, que le moment inspire, & qui nous ont été détaillées avec une immensité de paroles, & que nous réduirons ici dans quelques lignes, sans cependant rien omettre (*o*).

Le four le plus simple est un tonneau revêtu par dedans de papier collé, bouché par la haut d'un couvercle qui l'emboîte, lequel est percé dans son milieu d'une grande ouverture fermant à coulisse, pour regarder dans le four, & de plusieurs autres petites autour de celle-là servant de registre pour le ménagement de la chaleur, & fermant aussi à coulisses : on noie ce tonneau plus qu'aux trois quarts de sa hauteur dans du fumier chaud ; on place dans son intérieur les

---

(*o*) *Voyez* l'Art de faire éclore les poulets, par M. de Reaumur, 2 vol. in-12.

unes au-dessus des autres & à de justes intervalles, deux ou trois corbeilles à claire-voie, dans chacune desquelles on arrange deux couches d'œufs, en observant que la couche supérieure soit moins fournie que l'inférieure, afin que l'on puisse avoir l'œil sur celle-ci; on ménage, si l'on veut, une ouverture dans le centre de chaque corbeille, & dans l'espèce de petit puits formé par la rencontre de ces ouvertures qui répondent toutes à l'axe du tonneau; on y suspend un thermomètre bien gradué, on en place d'autres en différens points de la circonférence, on entretient par-tout la chaleur au degré requis, & on a des poulets.

On peut aussi en économisant la chaleur & tirant parti de celle qu'ordinairement on laisse perdre, employer à l'incubation artificielle, celle des fours des pâtissiers & des boulangers, celle des forges & des verreries, celle même d'un poêle ou d'une plaque de cheminée, en se souvenant toujours que le succès de la couvée est attaché principalement à une juste distribution de la chaleur, & à l'exclusion de toute humidité.

Lorsque les fournées sont considérables & qu'elles vont bien, elles produisent des milliers de poulets à la fois; & cette abondance même ne seroit pas sans inconvénient dans un climat comme le nôtre, si l'on n'eût trouvé moyen de se passer de poule pour élever les poulets, comme on savoit s'en passer pour les faire éclore; & ces moyens se réduisent à une imitation plus ou moins

parfaite des procédés de la poule, lorsque ses poussins sont éclos.

On juge bien que cette mere qui a montré tant d'ardeur pour couver, qui a couvé avec tant d'assiduité, qui a soigné avec tant d'intérêt des embryons qui n'existoient point encore pour elle, ne se refroidit pas lorsque ses poussins sont éclos; son attachement fortifié par la vue de ces petits êtres qui lui doivent la naissance, s'accroît encore tous les jours par les nouveaux soins qu'exige leur foiblesse; sans cesse occupée d'eux, elle ne cherche de la nourriture que pour eux; si elle n'en trouve point, elle gratte la terre avec ses ongles pour lui arracher les alimens qu'elle recèle dans son sein, & elle s'en prive en leur faveur; elle les rappelle lorsqu'ils s'égarent, les met sous ses ailes à l'abri des intempéries & les couve une seconde fois; elle se livre à ces tendres soins avec tant d'ardeur & de souci, que sa constitution en est sensiblement altérée, & qu'il est facile de distinguer de toute autre poule une mere qui mene ses petits, soit à ses plumes hérissées & à ses aîles traînantes, soit au son enroué de sa voix & à ses différentes inflexions toutes expressives, & ayant toutes une forte empreinte de sollicitude & d'affection maternelle.

Mais si elle s'oublie elle-même pour conserver ses petits, elle s'expose à tout pour les défendre: paroît-il un épervier dans l'air, cette mere si foible, si timide, & qui en toute autre circonstance chercheroit son salut dans

la fuite, devient intrépide par tendresse; elle s'élance au-devant de la serre redoutable, & par ses cris redoublés, ses battemens d'aîles & son audace, elle en impose souvent à l'oiseau carnassier qui, rebuté d'une résistance imprévue, s'éloigne & va chercher une proie plus facile; elle paroît avoir toutes les qualités du bon cœur: mais ce qui ne fait pas autant d'honneur au surplus de son instinct, c'est que si par hasard on lui a donné à couver des œufs de cane ou de tout autre oiseau de riviere, son affection n'est pas moindre pour ces étrangers qu'elle le seroit pour ses propres poussins; elle ne voit pas qu'elle n'est que leur nourrice ou leur *bonne*, & non pas leur mere; & lorsqu'ils vont, guidés par la nature, s'ébattre ou se plonger dans la riviere voisine, c'est un spectacle singulier de voir la surprise, les inquiétudes, les transes de cette pauvre nourrice qui se croit encore mere, & qui pressée du desir de les suivre au milieu des eaux, mais retenue par une répugnance invincible pour cet élément, s'agite, incertaine sur le rivage, tremble & se désole, voyant toute sa couvée dans un péril évident, sans oser lui donner de secours.

Il seroit impossible de suppléer à tous les soins de la poule pour élever ses petits, si ces soins supposoient nécessairement un degré d'attention & d'affection égal à celui de la mere elle-même; il suffit, pour réussir, de remarquer les principales circonstances de la conduite de la poule, & ses procédés à l'égard de ses petits, & de les imiter autant

qu'il est possible. Par exemple, ayant observé que le principal but des soins de la mere est de conduire ses poussins dans des lieux où ils puissent trouver à se nourrir, & de les garantir du froid & de toutes les injures de l'air : on a imaginé le moyen de leur procurer tout cela, avec encore plus d'avantage que la mere ne peut le faire ; s'ils naissent en hiver, on les tient pendant un mois ou six semaines dans une étuve échauffée au même degré que les fours d'incubation : seulement on les en tire cinq ou six fois par jour pour leur donner à manger au grand air, & surtout au soleil ; la chaleur de l'étuve favorise leur développement, l'air extérieur les fortifie, & ils prosperent : de la mie de pain, des jaunes d'œufs, de la soupe, du millet, sont leur premiere nourriture ; si c'est en été, on ne les tient dans l'étuve que trois ou quatre jours, & dans tous les temps on ne les tire de l'étuve que pour les faire passer dans la *poussiniere* : c'est une espèce de cage carrée, fermée par-devant d'un grillage en fil-de-fer, ou d'un simple filet, & par-dessus d'un couvercle à charniere ; c'est dans cette cage que les poussins trouvent à manger : mais lorsqu'ils ont mangé & couru suffisamment, il leur faut un abri où ils puissent se réchauffer & se reposer, & c'est pour cela que les poulets qui sont menés par une mere, ont coutume de se rassembler alors sous ses aîles. M. de Reaumur a imaginé pour ce même usage une *mere artificielle* ; c'est une boîte doublée de peau de mouton, dont la base est carrée, & le dessus incliné comme

le deſſus d'un pupitre; il place cette boîte à l'un des bouts de ſa pouſſiniere, de maniere que les poulets puiſſent y entrer de plein pied & en faire le tour au moins de trois côtés, & il l'échauffe par-deſſous au moyen d'une chaufferette qu'on renouvelle ſelon le beſoin; l'inclinaiſon du couvercle de cette eſpèce de pupitre offre des hauteurs différentes pour les poulets de différentes tailles: mais comme ils ont coutume, ſurtout lorſqu'ils ont froid, de ſe preſſer & même de s'entaſſer en montant les uns ſur les autres, & que dans cette foule les petits & les foibles courent riſque d'être étouffés, on tient cette boîte ou *mere artificielle* ouverte par les deux bouts, ou plutôt on ne la ferme aux deux bouts que par un rideau que le plus petit poulet puiſſe ſoulever facilement, afin qu'il ait toujours la facilité de ſortir lorſqu'il ſe ſent trop preſſé, après quoi il peut, en faiſant le tour, revenir par l'autre bout & choiſir une place moins dangereuſe. M. de Reaumur tâche encore de prévenir ce même inconvénient par une autre précaution, c'eſt de tenir le couvercle de la *mere artificielle* incliné aſſez bas pour que les poulets ne puiſſent pas monter les uns ſur les autres; & à meſure que les poulets croiſſent, il éleve le couvercle en ajoutant ſur le côté de la boîte des hauſſes proportionnées: il renchérit encore ſur tout cela, en diviſant ſes plus grandes *pouſſinieres* en deux par une cloiſon tranſverſale, afin de pouvoir ſéparer les poulets de différentes grandeurs; il les fait mettre auſſi ſur des roulettes pour la facilité du

transſport, car il faut abſolument les rentrer dans la chambre toutes les nuits, & même pendant le jour lorſque le temps eſt rude; & il faut que cette chambre ſoit échauffée en temps d'hiver; mais, au reſte, il eſt bon, dans les temps qui ne ſont ni froids ni pluvieux, d'expoſer les pouſſinieres au grand air & au ſoleil, avec la ſeule précaution de les garantir du vent; on peut même en tenir les portes ouvertes, les poulets apprendront bientôt à ſortir pour aller gratter le fumier ou becqueter l'herbe tendre, & à rentrer pour prendre leur repas ou s'échauffer ſous la *mere artificielle*; ſi l'on ne veut pas courir le riſque de les laiſſer ainſi vaguer en liberté, on ajoute au bout de la pouſſiniere une cage à poulets ordinaire qui, communiquant avec la premiere, leur fournira un plus grand eſpace pour s'ébattre, & une promenade cloſe où ils ſeront en ſûreté.

Mais plus on les tient en captivité, plus il faut être exact à leur fournir une nourriture qui leur convienne : outre le millet, les jaunes d'œufs, la ſoupe & la mie de pain, les jeunes poulets aiment auſſi la navette, le chenevis, & autres menus grains de ce genre; les pois, les féves, les lentilles, le ris, l'orge & l'avoine mondés, le turquis écraſé & le blé noir. Il convient, & c'eſt même une économie, de faire crever dans l'eau bouillante la plupart de ces graines avant de les leur donner; cette économie va à un cinquieme ſur le froment, à deux cinquiemes ſur l'orge, à une moitié ſur le turquis, à rien ſur l'avoine & le blé noir;

il y auroit de la perte à faire crever le ſeigle, mais c'eſt de toutes ces graines celle que les poulets aiment le moins. Enfin, on peut leur donner, à meſure qu'ils deviennent grands, de tout ce que nous mangeons nous-mêmes, excepté les amandes ameres *(p)* & les grains de café *(q)*; toute viande hachée, cuite ou crue leur eſt bonne, ſurtout les vers de terre; c'eſt le mets dont ces oiſeaux, qu'on croit ſi peu carnaſſiers, paroiſſent être le plus friands, & peut-être ne leur manque-t-il, comme à bien d'autres, qu'un bec crochu & des ſerres pour être de véritables oiſeaux de proie.

Cependant il faut avouer qu'ils ne diffèrent pas moins des oiſeaux de proie par la façon de digérer, & par la ſtructure de l'eſtomac, que par le bec & par les ongles; l'eſtomac de ceux-ci eſt membraneux, & leur digeſtion s'opere par le moyen d'un diſſolvant qui varie dans les différentes eſpèces, mais dont l'action eſt bien conſtatée *(r)*; au

---

(p) *Voyez* Ephémérides des curieux de la Nature, *Dec. 1, an. 8, obſer. 99.*

(q) Deux poulets ayant été nourris, l'un avec du café des iſles, rôti; l'autre avec du même café non rôti, devinrent tous deux étiques, & moururent, l'un le huitième jour, & l'autre le dixième, après avoir conſommé chacun trois onces de café: les pieds & les jambes étoient fort enflés, & la véſicule du fiel ſe trouva auſſi groſſe que celle d'une poule d'Inde. *Mémoires de l'Académie Royale des Sciences, année 1746, p. 101.*

(r) *Voyez* Mémoires de l'Académie Royale des Sciences, année 1752, pag. 266.

lieu que les gallinacés peuvent être regardés comme ayant trois estomacs : savoir, 1°. le jabot, qui est une espèce de poche membraneuse, où les grains sont d'abord macérés & commencent à se ramollir; 2°. la partie la plus évasée du canal intermédiaire entre le jabot & le gésier, & la plus voisine de celui-ci; elle est tapissée d'une quantité de petites glandes qui fournissent un suc dont les alimens peuvent aussi se pénétrer à leur passage; 3°. enfin, le gésier qui fournit un suc manifestement acide, puisque de l'eau dans laquelle on a broyé sa membrane interne, devient une bonne présure pour faire cailler les crêmes; c'est ce troisieme estomac qui acheve, par l'action puissante de ses muscles, la digestion qui n'avoit été que préparée dans les deux premiers. La force de ses muscles est plus grande qu'on ne le croiroit; en moins de quatre heures elle réduit en poudre impalpable une boule d'un verre assez épais pour porter un poids d'environ quatre livres : en quarante-huit heures elle divise longitudinalement, en deux espèces de gouttieres, plusieurs tubes de verre de quatre lignes de diamètre & d'une ligne d'épaisseur, dont au bout de ce temps toutes les parties aiguës & tranchantes se trouvent émoussées & le poli détruit, surtout celui de la partie convexe; elle est aussi capable d'aplatir des tubes de fer-blanc, & de broyer jusqu'à dix-sept noisettes dans l'espace de vingt-quatre heures, & cela par des compressions multipliées, par une alternative de frottement dont il est difficile de voir la

mècanique. M. de Reaumur ayant fait nombre de tentatives pour la découvrir, n'a apperçu qu'une ſeule fois des mouvemens un peu ſenſibles dans cette partie; il vit dans un chapon, dont il avoit mis le géſier à découvert, des portions de ce viſcere ſe contracter, s'applatir & ſe relever enſuite; il obſerva des eſpèces de cordons charnus qui ſe formoient à ſa ſurface, ou plutôt qui paroiſſoient s'y former, parce qu'il ſe faiſoit entre-deux des enfoncemens qui les ſéparoient, & tous ces mouvemens ſembloient ſe propager comme par ondes & très lentement.

Ce qui prouve que dans les gallinacés la digeſtion ſe fait principalement par l'action des muſcles du géſier, & non par celle d'un diſſolvant quelconque, c'eſt que ſi l'on fait avaler à l'un de ces oiſeaux un petit tube de plomb ouvert par les deux bouts, mais aſſez épais pour n'être point applati par l'effort du géſier, & dans lequel on aura introduit un grain d'orge, le tube de plomb aura perdu ſenſiblement de ſon poids dans l'eſpace de deux jours; & le grain d'orge qu'il renferme, fût-il cuit & même mondé, ſe retrouvera au bout de deux jours un peu renflé, mais auſſi peu altéré que ſi on l'eût laiſſé pendant le même temps dans tout autre endroit également humide; au lieu que ce même grain, & d'autres beaucoup plus durs, qui ne ſeroient pas garantis par un tube, ſeroient digérés en beaucoup moins de temps.

Une choſe qui peut aider encore à l'action

du géſier, c'eſt que les oiſeaux en tiennent la cavité remplie, autant qu'il eſt poſſible, & par-là mettent en jeu les quatre muſcles dont il eſt composé; à défaut de grains, ils le leſtent avec de l'herbe & même avec de petits cailloux, leſquels par leur dureté & leurs inégalités, ſont des inſtrumens propres à broyer les grains avec leſquels ils ſont continuellement froiſſés; je dis par leurs inégalités, car lorſqu'ils ſont polis, ils paſſent fort vîte, il n'y a que les raboteux qui reſtent; ils abondent d'autant plus dans le géſier qu'il s'y trouve moins d'alimens; & ils y ſéjournent beaucoup plus de temps qu'aucune autre matiere digeſtible ou non digeſtible.

Et l'on ne ſera point ſurpris que la membrane intérieure de cet eſtomac ſoit aſſez forte, pour réſiſter à la réaction de tant de corps durs ſur leſquels elle agit ſans relâche, ſi l'on fait attention que cette membrane eſt en effet fort épaiſſe & d'une ſubſtance analogue à celle de la corne; d'ailleurs, ne ſait-on pas que les morceaux de bois & les cuirs dont on ſe ſert pour frotter avec une poudre extrêmement dure, les corps auxquels on veut donner le poli, réſiſtent fort long-temps; on peut encore ſuppoſer que cette membrane dure ſe ſépare de la même maniere que la peau calleuſe des mains de ceux qui travaillent à des ouvrages de force.

Au reſte, quoique les petites pierres puiſſent contribuer à la digeſtion, il n'eſt pas bien avéré que les oiſeaux granivores ayent une intention bien décidée en les avalant.

Redi ayant renfermé deux chapons avec de l'eau & de ces petites pierres pour toute nourriture, ils burent beaucoup d'eau & moururent, l'un au bout de vingt jours, l'autre au bout de vingt-quatre, & tous deux ſans avoir avalé une ſeule pierre. M. Redi en trouva bien quelques-unes dans leur géſier; mais c'étoit de celles qu'ils avoient avalées précédemment (*ſ*):

Les organes ſervant à la reſpiration, conſiſtent en un poumon ſemblable à celui des animaux terreſtres, & dix cellules aëriennes, dont il y en a huit dans la poitrine, qui communiquent immédiatement avec le poumon, & deux plus grandes dans le bas-ventre qui communiquent avec les huit précédentes : lorſque dans l'inſpiration le thorax eſt dilaté, l'air entre par le larynx dans le poumon, paſſe du poumon dans les huit cellules aëriennes ſupérieures, qui attirent auſſi, en ſe dilatant, celui des deux cellules du bas-ventre, & celles-ci s'affaiſſent à proportion; lorſqu'au contraire le poumon & les cellules ſupérieures s'affaiſſant dans l'expiration, preſſent l'air contenu dans leur cavité, cet air ſort en partie par le larynx, & repaſſe en partie des huit cellules de la poitrine dans les deux cellules du bas-ventre, leſquelles ſe dilatent alors par une mécanique aſſez analogue à celle d'un ſoufflet à deux ames : mais ce n'eſt point ici le lieu de développer tous

(*ſ*) Redi, *des animaux vivans qui ſe trouvent dans les animaux vivans.*

les ressorts de cette mécanique; il suffira de remarquer que dans les oiseaux qui ne volent point, comme l'autruche, le casoar; & dans ceux qui volent pesamment, tels que les gallinacés, la quatrieme cellule de chaque côté est plus petite (*t*).

Toutes ces différences d'organisation en entraînent nécessairement beaucoup d'autres, sans parler des anches membraneuses observées dans quelques oiseaux. M. Duverney a fait voir sur un coq vivant, que la voix, dans ces oiseaux, ne se formoit pas vers le larynx, comme dans les quadrupèdes, mais au bas de la trachée-artere, vers la bifurcation (*u*), où M. Perrault a vu un larynx interne. Outre cela, M. Hérissant a observé dans les principales bronches du poumon, des membranes sémi-lunaires posées transversalement les unes au-dessus des autres, de façon qu'elles n'occupent que la moitié de la cavité de ces bronches, laissant à l'air un libre cours par l'autre demi-cavité; & il a jugé avec raison, que ces membranes devoient concourir à la formation de la voix des oiseaux, mais moins essentiellement encore que la membrane de l'os de la lunette, laquelle termine une cavité assez considérable, qui se trouve au-dessus de la partie supérieure & interne de la poitrine, & qui a

(*t*) Mémoires pour servir à l'Histoire des Animaux, partie II, pages 142 & 174.

(*u*) Anciens Mémoires de l'Académie Royale des Sciences, tom. XI, pag. 7.

aussi

aussi quelque communication avec les cellules aëriennes supérieures : cet Anatomiste dit s'être assuré, par des expériences réitérées, que lorsque cette membrane est percée, la voix se perd aussi; & que pour la faire entendre de nouveau, il faut boucher exactement l'ouverture de la membrane, & empêcher que l'air ne puisse sortir (*x*).

D'après de si grandes différences observées dans l'appareil des organes de la voix, ne paroîtra-t-il pas singulier que les oiseaux, avec leur langue cartilagineuse & leurs lèvres de cornes, ayent plus de facilité à imiter nos chants & même notre parole, que ceux d'entre les quadrupèdes qui ressemblent le plus à l'homme! tant il est difficile de juger de l'usage des parties par leur simple structure, & tant il est vrai que la modification de la voix & des sons dépend presqu'en entier de la sensibilité de l'ouïe!

Le tube intestinal est fort long dans les gallinacés & surpasse environ cinq fois la longueur de l'animal, prise de l'extrémité du bec jusqu'à l'anus : on y trouve deux *cœcum* d'environ six pouces, qui prennent naissance à l'endroit où le colon se joint à l'iléon; le *rectum* s'élargit à son extrémité & forme un réceptacle commun, qu'on a appellé *cloaque*, où se rendent séparément les excrémens solides & liquides, & d'où ils sortent à la fois sans être néanmoins entiérement mêlés : les

(*x*) Mémoire de l'Académie Royale des Sciences, année 1753, pag. 291.

parties caractéristiques des sexes s'y trouvent aussi; savoir, dans les poules la vulve ou l'orifice de l'*oviductus*; & dans les coqs les deux verges, c'est-à-dire, les mamelons des deux vaisseaux spermatiques; la vulve est placée, comme nous l'avons dit plus haut, au-dessus de l'anus, & par conséquent tout au rebours de ce qu'elle est dans les quadrupèdes.

On savoit dès le temps d'Aristote, que tout oiseau mâle avoit des testicules, & qu'ils étoient cachés dans l'intérieur du corps; on attribuoit même à cette situation la véhémence de l'appétit du mâle pour la femelle, qui a, disoit-on, moins d'ardeur, parce que l'ovaire est plus près du diaphragme & par conséquent plus à portée d'être rafraîchi par l'air de la respiration (*y*): au reste, les testicules ne sont pas tellement propres au mâle, que l'on n'en trouve aussi dans la femelle de quelques espèces d'oiseaux, comme dans la canepetiere & peut-être l'outarde (*z*). Quelquefois les mâles n'en ont qu'un, mais le plus souvent ils en ont deux; & il s'en faut beaucoup que la grosseur de ces espèces de glandes soit proportionnée à celle de l'oiseau. L'aigle les a comme des pois, & un poulet de quatre mois les a déjà comme

(*y*) Aristot. *de partibus Animalium*, lib. IV, cap. v.

(*z*) Histoire de l'Académie Royale des Sciences, année 1756, pag. 44.

des olives; en général leur grosseur varie, non seulement d'une espèce à l'autre, mais encore dans la même espèce, & n'est jamais plus remarquable que dans le temps des amours. Au reste, quelque peu considérable qu'en soit le volume, ils jouent un grand rôle dans l'économie animale, & cela se voit clairement par les changemens qui arrivent à la suite de leur extirpation. Cette opération se fait communément aux poulets qui ont trois ou quatre mois; celui qui la subit prend désormais plus de chair, & sa chair, qui devient plus succulente & plus délicate, donne aux Chymistes des produits différens que ceux qu'elle eût donnés avant la castration (*a*); il n'est presque plus sujet à la mue, de même que le cerf, qui est dans le même cas, ne quitte plus son bois; il n'a plus le même chant, sa voix devient enrouée & il ne la fait entendre que rarement; traité durement par les coqs, avec dédain par les poules, privé de tous les appétits qui ont rapport à la reproduction, il est non seulement exclus de la société de ses semblables, il est encore, pour ainsi dire, séparé de son espèce; c'est un être isolé, hors-d'œuvre, dont toutes les facul-

(*a*) L'extrait tiré de la chair du poulet dégraissé, est un peu moins du quatorzième du poids total; au lieu qu'il en fait un dixième dans le poulet, & un peu plus du septième dans le coq: de plus, l'extrait de la chair du coq est très sec, au lieu que celle du chapon est difficile à sécher. *Voyez Mémoires de l'Académie royale des Sciences, année 1730, pag. 231.*

tés se replient sur lui-même & n'ont pour but que sa conservation individuelle; manger, dormir & s'engraisser, voilà désormais ses principales fonctions & tout ce qu'on peut lui demander : cependant, avec un peu d'industrie, on peut tirer parti de sa foiblesse même, & de sa docilité qui en est la suite, en lui donnant des habitudes utiles; celle, par exemple, de conduire & d'élever les jeunes poulets; il ne faut pour cela que le tenir pendant quelques jours dans une prison obscure, ne l'en tirant qu'à des heures réglées pour lui donner à manger, & l'accoutumant peu-à-peu à la vue & à la compagnie de quelques poulets un peu forts, il prendra bientôt ces poulets en amitié, & les conduira avec autant d'affection & d'assiduité que le feroit leur mere; il en conduira même plus que la mere, parce qu'il en peut réchauffer sous ses ailes un plus grand nombre à la fois. La mere-poule, débarrassée de ce soin, se remettra plutôt à pondre (*b*), & de cette maniere les chapons, quoique voués à la stérilité, contribueront encore indirectement à la conservation & à la multiplication de leur espèce.

Un si grand changement dans les mœurs du chapon, produit par une cause si petite & si peu suffisante en apparence, est un fait d'autant plus remarquable, qu'il est confirmé par un très grand nombre d'expé-

(*b*) *Voyez* Pratique de faire éclore les œufs, &c. pag. 98.

riences que les hommes ont tentées ſur d'autres eſpèces, & qu'ils ont oſé étendre juſques ſur leurs ſemblables.

On a fait ſur les poulets un eſſai beaucoup moins cruel, & qui n'eſt peut-être pas moins intéreſſant pour la Phyſique; c'eſt après leur avoir emporté la crête [c], comme on fait ordinairement, d'y ſubſtituer un de leurs éperons naiſſans, qui ne ſont encore que de petits boutons; ces éperons, ainſi entés, prennent peu-à-peu racine dans les chairs, en tirent de la nourriture, & croiſſent ſouvent plus qu'ils n'euſſent fait dans le lieu de leur origine: on en a vu qui avoient deux pouces & demi de longueur, & plus de trois lignes & demie de diamètre à la baſe; quelquefois en croiſſant ils ſe recourbent comme les cornes de bélier, d'autres fois ils ſe renverſent comme celles des boucs [d].

C'eſt une eſpèce de greffe animale dont le ſuccès a dû paroître fort douteux la premiere fois qu'on l'a tentée, & dont il eſt ſurprenant qu'on n'ait tiré, depuis qu'elle a

(c) *Nota.* La raiſon qui ſemble avoir déterminé à couper la crête aux poulets qu'on fait devenir chapons, c'eſt qu'après cette opération, qui ne l'empêche pas de croître, elle ceſſe de ſe tenir droite, elle devient pendante comme celle des poules; & ſi on la laiſſoit, elle les incommoderoit en leur couvrant un œil.

(d) *Voyez* Anciens Mémoires de l'Académie royale des Sciences, tom. XI, pag. 48. -- Le Journal Economique, Mars 1761, pag. 120.

réussi, aucune connoissance pratique. En général, les expériences destructives sont plus cultivées, suivies plus vivement que celles qui tendent à la conservation, parce que l'homme aime mieux jouir, & consommer, que faire du bien & s'instruire.

Les poulets ne naissent point avec cette crête & ces membranes rougeâtres qui les distinguent des autres oiseaux, ce n'est qu'un mois après leur naissance que ces parties commencent à se développer; à deux mois les jeunes mâles chantent déjà comme les coqs, & se battent les uns contre les autres; ils sentent qu'ils doivent se haïr, quoique le fondement de leur haine n'existe pas encore : ce n'est guere qu'à cinq ou six mois qu'ils commencent à rechercher les poules, & que celles-ci commencent à pondre : dans les deux sexes, le terme de l'accroissement complet est à un an ou quinze mois; les jeunes poules pondent plus, à ce qu'on dit, mais les vieilles couvent mieux; ce temps nécessaire à leur accroissement indiqueroit que la durée de leur vie naturelle, ne devroit être que de sept ou huit ans, si dans les oiseaux cette durée suivoit la même proportion que dans les animaux quadrupèdes, mais nous avons vu qu'elle est beaucoup plus longue; un coq peut vivre jusqu'à vingt ans dans l'état de domesticité, & peut-être trente dans celui de liberté : malheureusement pour eux, nous n'avons nul intérêt de les laisser vivre longtemps; les poulets & les chapons, qui sont destinés à paroître sur nos tables, ne passent

jamais l'année, & la plupart ne vivent qu'une ſaiſon; les coqs & les poules, qu'on emploie à la multiplication de l'eſpèce, ſont épuiſés aſſez promptement, & nous ne donnons le temps à aucun de parcourir la période entiere de celui qui leur a été aſſigné par la Nature; en ſorte que ce n'eſt que par des haſards ſinguliers que l'on a vu des coqs mourir de vieilleſſe.

Les poules peuvent ſubſiſter par-tout avec la protection de l'homme; auſſi ſont-elles répandues dans tout le monde habité : les gens aiſés en élèvent en Iſlande, où elles pondent comme ailleurs [*e*], & les pays chauds en ſont pleins : mais la Perſe eſt le climat primitif des coqs, ſelon le docteur Thomas Hyde [*f*]; ces oiſeaux y ſont en abondance & en grande conſidération, ſurtout parmi certains Dervis qui les regardent comme des horloges vivantes, & l'on ſait qu'une horloge eſt l'ame de toute communauté de Dervis.

Dampier dit qu'il a vu & tué, dans les iſles de Poulocondor, des coqs ſauvages qui ne ſurpaſſoient pas nos corneilles en groſſeur, & dont le chant, aſſez ſemblable à celui des coqs de nos baſſe-cours, étoit ſeu-

---

(*e*) Horrebous, *Deſcription de l'Islande*, tom. I, pag. 199

(*f*) *Hiſtoria religionis veterum Perſarum*, &c. page 163. Remarquez cependant que l'art d'engraiſſer les chapons, a été porté d'Europe en Perſe par des marchands Arméniens. *Voyez* Tavernier, tom. II, pag. 24.

lement plus aigu [*g*]; il ajoute ailleurs qu'il y en a dans l'isle Timor & à Sanjago, l'une des isles du Cap vert [*h*]. Gemelli Careri rapporte qu'il en avoit apperçu dans les isles Philippines; & Merolla prétend qu'il y a des poules sauvages au royaume de Congo, qui sont plus belles & de meilleur goût que les poules domestiques, mais que les Nègres estiment peu ces sortes d'oiseaux.

De leur climat naturel, quel qu'il soit, ces oiseaux se sont répandus facilement dans le vieux continent, depuis la Chine jusqu'au Cap vert, & depuis l'Océan méridional jusqu'aux mers du Nord, ces migrations sont fort anciennes & remontent au-delà de toute tradition historique; mais leur établissement dans le nouveau monde, paroît être beaucoup plus récent. L'Historien des Incas [*i*] assure qu'il n'y en avoit point au Pérou avant la conquête, & même que les poules ont été plus de trente ans, sans pouvoir s'accoutumer à couver dans la vallée de Cusco. Coréal dit positivement que les poules ont été apportées au Bresil par les Espagnols, & que les Brasiliens les connoissoient si peu, qu'ils n'en mangeoient d'aucune sorte, & qu'ils regardoient leurs œufs comme une espèce de poison: les habitans de l'isle de Saint-

(*g*) Nouveau Voyage autour du monde, tome II, pag. 82.

(*h*) Dampier. *Suite du voyage de la nouvelle Hollande*, tom. V, pag. 61.

(*i*) Histoire des Incas, tom. II, pag. 239.

Domingue

Domingue n'en avoient point non plus, selon le témoignage du P. Charlevoix ; & Oviedo donne comme un fait avéré, qu'elles ont été transportées d'Europe en Amérique : il est vrai qu'Acosta avance tout le contraire ; il soutient que les poules existoient au Pérou avant l'arrivée des Espagnols ; il en donne pour preuves, qu'elles s'appellent dans la langue du pays *gualpa*, & leurs œufs *ponto* ; & de l'ancienneté du mot, il croit pouvoir conclure celle de la chose, comme s'il n'étoit pas fort simple de penser que des Sauvages voyant pour la premiere fois un oiseau étranger, auront songé d'abord à le nommer, soit d'après sa ressemblance avec quelque oiseau de leur pays, soit d'après quelqu'autre analogie : mais ce qui doit, ce semble, faire préférer absolument la premiere opinion, c'est qu'elle est conforme à la loi du climat ; cette loi, quoiqu'elle ne puisse avoir lieu en général à l'égard des oiseaux, surtout à l'égard de ceux qui ont l'aile forte, & à qui toutes les contrées sont ouvertes, est néanmoins suivie nécessairement par ceux qui, comme la poule, étant pesans & ennemis de l'eau, ne peuvent ni traverser les airs comme les oiseaux qui ont le vol élevé, ni passer les mers ou même les grands fleuves comme les quadrupèdes qui savent nager ; & sont par conséquent exclus pour jamais de tout pays séparé du leur par de grands amas d'eau, à moins que l'homme qui va par-tout ne s'avise de les transporter avec lui. Ainsi le coq est encore

un animal qui appartient en propre à l'ancien continent, & qu'il faut ajouter à la liste que j'ai donnée de tous les animaux qui n'existoient pas dans le nouveau Monde, lorsqu'on en a fait la découverte.

A mesure que les poules se sont éloignées de leur pays natal, qu'elles se sont accoutumées à un autre climat, à d'autres alimens, elles ont dû éprouver quelqu'altération dans leur forme, ou plutôt dans celles de leurs parties qui en étoient le plus susceptibles; & de-là sans doute ces variétés qui constituent les différentes races dont je vais parler: variétés qui se perpétuent constamment dans chaque climat, soit par l'action continuée des mêmes causes qui les ont produites d'abord, soit par l'attention que l'on a d'assortir les individus destinés à la propagation.

Il seroit bon de dresser pour le coq, comme je l'ai fait pour le chien, une espèce d'arbre généalogique de toutes ses races, dans lequel on verroit la souche primitive & ses différentes branches, qui représenteroient les divers ordres d'altérations & de changemens relatifs à ses différens états; mais il faudroit avoir pour cela des mémoires plus exacts, plus détaillés que ceux que l'on trouve dans la plupart des relations: ainsi je me contenterai de donner ici mon opinion sur la poule de notre climat, & de rechercher son origine, après avoir fait le dénombrement des races étrangeres qui ont été décrites par les Naturalistes, ou seulement indiquées par les Voyageurs.

1°. Le *coq commun* : le coq de notre climat [*]. *Voyez planche II de ce volume*).

2°. Le *coq huppé* [**] : il ne diffère du coq commun que par une touffe de plumes qui s'élève ſur ſa tête, & il a ordinairement la crête plus petite; vraiſemblablement parce que la nourriture, au lieu d'être portée toute à la crête, eſt en partie employée à l'accroiſſement des plumes. Quelques Voyageurs aſſurent que toutes les poules du Mexique ſont huppées : ces poules, comme toutes les autres de l'Amérique, y ont été tranſportées par les hommes, & viennent originairement de l'ancien continent. Au reſte, la race des poules huppées eſt celle que les curieux ont le plus cultivée ; &, comme il arrive à toutes les choſes qu'on regarde de très près, ils y ont remarqué un grand nombre de différences, ſurtout dans les couleurs du plumage, d'après leſquelles ils ont formé une multitude de races diverſes, qu'ils eſtiment d'autant plus, que leurs couleurs ſont plus belles ou plus rares ; telles que les dorées & les argentées ; la blanche à huppe noire, & la noire à huppe blanche ; les agates & les chamois ; les ardoiſées ou périnettes ; celles à écailles de poiſſon & les herminées ; la poule veuve, qui a de petites larmes blanches ſemées ſur un fond rembruni ; la poule couleur de feu ; la poule pierrée, dont le plumage fond blanc

* *Voyez les planches enluminées*, n°. 1.

** *Ibidem*, n°. 49.

est marqueté de noir ou de chamois, ou d'ardoise ou de doré, &c. Mais je doute fort que ces différences soient assez constantes & assez profondes pour constituer des espèces vraiment différentes, comme le prétendent quelques Curieux ; qui assurent que plusieurs des races ci-dessus ne propagent point ensemble.

3°. Le *coq sauvage de l'Asie* : c'est sans doute celui qui approche le plus de la souche originaire des coqs de ce climat ; car, n'ayant jamais été gêné par l'homme, ni dans le choix de sa nourriture, ni dans sa maniere de vivre, qu'est-ce qui auroit pu altérer en lui la pureté de la premiere empreinte ? Il n'est ni des plus grands, ni des plus petits de l'espèce, mais sa taille est moyenne entre les différentes races. Il se trouve, comme nous l'avons dit ci-devant, en plusieurs contrées de l'Asie, en Afrique & dans les isles du Cap-vert : nous n'en avons pas de description assez exacte pour pouvoir le comparer à notre coq. Je dois recommander ici aux Voyageurs qui se trouveront à portée de voir ces coqs & poules sauvages, de tâcher de savoir si elles font des nids, & comment elles les font. M. Lottinger, Médecin à Sarrebourg, qui a fait de nombreuses & très bonnes observations sur les oiseaux, m'a assuré que nos poules, lorsqu'elles sont en pleine liberté, font des nids, & qu'elles y mettent autant de soin que les perdrix.

4°. L'*Acoho* ou *coq de Madagascar* : les poules de cette espèce sont très petites, & cependant leurs œufs sont encore plus petits à

proportion, puiſqu'elles en peuvent couver juſqu'à trente à la fois (*k*).

5°. *Poule naine de Java*, de la groſſeur d'un pigeon (*l*) : il y a quelqu'apparence que la petite poule angloiſe pourroit bien être de la même race que cette poule de Java, dont parlent les Voyageurs ; car cette poule angloiſe eſt encore plus petite que notre poule même de France, n'étant en effet pas plus groſſe qu'un pigeon de moyenne groſſeur. On pourroit peut-être encore ajouter à cette race la petite poule du Pégu, que les Voyageurs diſent n'être pas plus groſſe qu'une tourterelle, & avoir les pieds rogneux, mais le plumage très beau.

6°. *Poule de l'iſthme de Darien*, plus petite que la poule commune : elle a un cercle de plumes autour des jambes, une queue fort épaiſſe qu'elle porte droite, & le bout des ailes noir ; elle chante avant le jour (*m*).

7°. *Poules de Camboge*, tranſportées de ce royaume aux Philippines par les Eſpagnols : elles ont les pieds ſi courts, que leurs ailes traînent à terre ; cette race reſſemble beaucoup à celle de la poule naine de France, ou peut-être à cette poule naine qu'on nourrit en Bretagne à cauſe de ſa fécondité, & qui marche toujours en ſautant : au reſte,

(*k*) Hiſtoire générale des Voyages, tom. VIII, pages 603 --- 606.

(*l*) Collection académique, partie étrangere, tom III, pag. 452.

(*m*) Hiſtoire générale des Voyages, tom. VIII, pag. 151.

ces poules sont de la grosseur des poules ordinaires, & ne sont naines que par les jambes qu'elles ont très courtes.

8°. Le *coq de Bantam* a beaucoup de rapport avec le coq pattu de France; il a de même les pieds couverts de plumes, mais seulement en dehors; celles des jambes sont très longues, & lui forment des espèces de bottes qui descendent beaucoup plus bas que le talon; il est courageux, & se bat hardiment contre des coqs beaucoup plus forts que lui; il a l'iris des yeux rouge. On m'a assuré que la plupart des races pattues n'ont point de huppe. Il y a une grosse race de poules pattues qui vient d'Angleterre, & une plus petite que l'on appelle le *coq nain d'Angleterre*, qui est bien doré & à crête double.

Il y en a encore une race naine, qui ne surpasse pas le pigeon commun en grosseur, & dont le plumage est tantôt blanc, tantôt blanc & doré. On comprend aussi dans les poules pattues la poule de Siam, qui est blanche & plus petite que nos poules communes.

9°. Les Hollandois parlent d'une autre espèce de coqs propre à l'isle de Java, où on ne les éleve guere que pour la joute; ils l'appellent *demi-poule d'Inde*. Selon Willulghby, il porte sa queue à-peu-près comme le dindon. C'est sans doute à cette race que l'on doit rapporter celle de ces poules singulieres de Java, dont parle Mandeslo [*n*], lesquelles

---

(*n*) Histoire générale des Voyages, tom. II, pag. 359.

tiennent de la poule ordinaire & de la poule d'Inde, & qui se battent entre elles à outrance comme les coqs. Le sieur Fournier m'a assuré que cette espèce a été vivante à Paris [*o*]; elle n'a, selon lui, ni crête ni cravate; la tête est unie comme celle du faisan; cette poule est très haute sur ses jambes; sa queue est longue & pointue, les plumes étant d'inégale longueur; & en général, la couleur des plumes est rembrunie comme celle des plumes du vautour.

10°. Le *coq d'Angleterre* ne surpasse pas le coq nain en grosseur, mais il est beaucoup plus haut monté que notre coq commun, & c'est la principale chose qui l'en distingue: on peut donc rapporter à cette race le *xolo*, espèce de coq des Philippines, qui a de très longues jambes [*p*]. Au reste, le coq d'Angleterre est supérieur à celui de France pour le combat: il a plutôt une aigrette qu'une huppe; son cou & son bec sont plus dégagés; & il a au-dessus des narines deux tubercules de chair, rouges comme sa crête.

11°. Le *coq de Turquie* n'est remarquable que par son beau plumage.

12°. Le *coq de Hambourg* (*q*), appellé aussi

(*o*) M. Fournier est un curieux qui a élevé pendant plusieurs années pour lui-même, pour S. A. S. M. le Comte de Clermont, & pour plusieurs Seigneurs, des poules & des pigeons de toutes espèces.

(*p*) Gemelli Careri, tom. V, pag. 272.

(*q*) Coq de Hambourg. Albin, tom. III, pag. 13, avec une figure.

culotte de velours, parce qu'il a les cuisses & le ventre d'un noir velouté : sa démarche est grave & majestueuse, son bec très pointu, l'iris de ses yeux jaune, & ses yeux même sont entourés d'un cercle de plumes brunes, d'où part une touffe de plumes noires qui couvrent les oreilles; il y a des plumes à-peu-près semblables derriere la crête & au-dessous des barbes, & des taches noires, rondes & larges sur la poitrine; les jambes & les pieds sont de couleur de plomb, excepté la plante des pieds qui est jaunâtre.

13°. Le *coq frisé* dont les plumes se renversent en dehors : on en trouve à Java, au Japon, & dans toute l'Asie méridionale : sans doute que ce coq appartient plus particuliérement aux pays chauds; car les poussins de cette race sont extrêmement sensibles au froid, & n'y résistent guere dans notre climat. Le sieur Fournier m'a assuré que leur plumage prend toutes sortes de couleurs, & qu'on en voit de blancs, de noirs, d'argentés, de dorés, d'ardoisés, &c.

14°. La *poule à duvet du Japon* [*] : [*Voyez planche II de ce Volume.*] ses plumes sont blanches, & les barbes des plumes sont détachées & ressemblent assez à du poil; ses pieds ont des plumes en dehors jusqu'à l'ongle du doigt extérieur : cette race se trouve au Japon, à la Chine, & dans quelques autres contrées de l'Asie. Pour la pro-

* *Voyez les planches enluminées*, n°. 98.

pager dans toute ſa pureté, il faut que le pere & la mere ſoient tous deux à duvet.

158. Le *coq nègre*, a la crête, les barbes, l'épiderme & le perioſte abſolument noirs; ſes plumes le ſont auſſi le plus ſouvent, mais quelquefois elles ſont blanches. On en trouve aux Philippines, à Java, à Delhi, à Sanjago, l'une des isles du Cap-vert. Becman prétend que la plupart des oiſeaux de cette derniere isle ont les os auſſi noirs que du jais, & la peau de la couleur de celle des nègres *(r)* : ſi ce fait eſt vrai, on ne peut guere attribuer cette teinture noire qu'aux alimens que les oiſeaux trouvent dans cette isle. On connoît les effets de la garance, des caille-lait, des graterons, &c.; & l'on ſait qu'en Angleterre on rend blanche la chair des veaux en les nourriſſant de farineux & autres alimens doux, mêlés avec une certaine terre ou craie que l'on trouve dans la province de Bedfort [*s*]. Il ſeroit donc curieux d'obſerver à Sanjago, parmi les différentes ſubſtances dont les oiſeaux s'y nourriſſent, quelle eſt celle qui teint leur perioſte en noir. Au reſte, cette poule nègre eſt connue en France, & pourroit s'y propager; mais comme la chair, lorſqu'elle eſt cuite, eſt noire & dégoûtante, il eſt probable qu'on ne cherchera pas à multiplier cette race : lorſqu'elle ſe mêle avec les autres, il en réſulte des métis de différentes couleurs, mais qui con-

---

(*r*) Dampier, tom. III, pag. 25.

(*s*) Journal Economique, Mai 1754.

servent ordinairement la crête & les cravates ou barbes noires, & qui ont même la membrane qui forme l'oreillon, teinte de bleu-noirâtre à l'extérieur.

16°. Le *coq sans croupion* ou *coq de Perse* de quelques Auteurs : la plupart des poulets & des coqs de Virginie n'ont point de croupion ; & cependant ils sont certainement de race angloise. Les habitans de cette colonie assurent que lorsqu'on y transporte de ces oiseaux, ils perdent bientôt leur croupion (*t*). Si cela est ainsi, il faudroit les appeller *coqs de Virginie*, & non de Perse, d'autant plus que les anciens ne les ont point connus, & que les Naturalistes n'ont commencé à en parler qu'après la découverte de l'Amérique. Nous avons dit que les chiens d'Europe à oreilles pendantes, perdent leur voix, & prennent des oreilles droites lorsqu'on les transporte dans le climat du tropique ; cette singuliere altération produite par l'influence du climat, n'est cependant pas aussi grande que la perte du croupion & de la queue dans l'espèce du coq : mais ce qui nous paroît être une bien plus grande singularité, c'est que dans le chien, comme dans le coq, qui de tous les animaux de deux ordres très différens, sont le plus domestiques, c'est-à-dire, le plus dénaturés par l'homme, il se trouve également une race de chiens sans queue, comme une race de coqs sans crou-

(*t*) Transactions philosophiques, n°. 206, année 1693, pag. 992.

pion. On me montra, il y a plusieurs années, un de ces chiens né sans queue ; je crus alors que ce n'étoit qu'un individu vicié, un monstre ; & c'est pour cela que je n'en fis aucune mention dans l'histoire du chien : ce n'est que depuis ce temps que j'ai revu ces chiens sans queue, & que je me suis assuré qu'ils forment une race constante & particuliere comme celle des coqs sans croupion. Cette race de coqs a le bec & les pieds bleus ; une crête simple ou double, & point de huppe ; le plumage est de toutes couleurs ; & le sieur Fournier m'a assuré que lorsqu'elle se mêle avec la race ordinaire, il en provient des métis qui n'ont qu'un demi-croupion, & six plumes à la queue au lieu de douze : cela peut être, mais j'ai de la peine à le croire.

17°. La *poule à cinq doigts* est, comme nous avons dit, une forte exception à la méthode dont les principaux caracteres se prennent du nombre des doigts : celle-ci en a cinq à chaque pied, trois en avant & deux en arriere ; & il y a même quelques individus dans cette race qui ont six doigts.

18°. Les *poules de Sansevarre* : ce sont celles qui donnent ces œufs qui se vendent en Perse trois ou quatre écus la pièce, & que les Persans s'amusent à choquer les uns contre les autres par maniere de jeu : dans le même pays, il y a des coqs beaucoup plus beaux & plus grands, & qui coûtent jusqu'à trois cents livres (*u*).

(*u*) Voyage de Tavernier, tom. II, pages 43 & 44.

19°. Le *coq de Caux* ou *de Padoue* : ſon attribut diſtinctif eſt la groſſeur ; il a ſouvent la crête double en forme de couronne, & une eſpèce de huppe qui eſt plus marquée dans les poules ; leur voix eſt beaucoup plus forte, plus grave & plus rauque, & leur poids va juſqu'à huit à dix livres : on peut rapporter à cette belle race les grands coqs de Rhodes, de Perſe (*x*), du Pégu (*y*), ces groſſes poules de Bahia qui ne commencent à ſe couvrir de plumes que lorſqu'elles ont atteint la moitié de leur groſſeur (*z*) ; on ſait que les pouſſins de Caux prennent leurs plumes plus tard que les pouſſins ordinaires.

Au reſte, il faut remarquer qu'un grand nombre d'oiſeaux dont parlent les voyageurs ſous le nom de coqs ou de poules, ſont de toute autre eſpèce : telles ſont les poules *patourdes* ou *palourdes* qui ſe trouvent au Grand-banc, & ſont très friandes de foie de morue [*a*] ; le coq ou la poule noire de Moſcovie, qui ſont coqs & poules de bruyere ; la poule rouge du Pérou, qui a beaucoup de rapport avec les faiſans ; cette groſſe poule à huppe, de la nouvelle Guinée, dont le plumage eſt bleu-céleſte, qui a le bec de pigeon, les pieds de poule commune, qui ni-

(*x*) Chardin, tom. II, pag. 24.

(*y*) Recueil des Voyages qui ont ſervi à l'établiſſement de la Compagnie des Indes ; tom. III, pag. 71.

(*z*) Nouveau Voyage de Dampier, tom. III, p. 68.

(*a*) Recueil des Voyages du Nord, tom. III, p. 15.

che ſur les arbres [*b*], & qui eſt probablement le faiſan de Banda ; la poule de Damiète, qui a le bec & les pieds rouges, une petite marque ſur la tête de la même couleur, & le plumage d'un bleu-violet, ce qui pourroit ſe rapporter à la grande poule d'eau; la poule du Delta, dont Thévenot vante les belles couleurs, mais qui diffère des gallinacés, non-ſeulement par la forme du bec & de la queue, mais encore par les habitudes naturelles, puiſqu'elle ſe plaît dans les marécages; la poule de Pharaon, que le même Thévenot dit ne le point céder à la gélinotte; les poules de Corée qui ont une queue de trois pieds de longueur, &c.

Dans ce grand nombre de races différentes que nous préſente l'eſpèce du coq, comment pourrons-nous démêler quelle en eſt la ſouche primitive ? Tant de circonſtances ont influé ſur ces variétés, tant de haſards ont concouru pour les produire ! les ſoins & même les caprices de l'homme les ont ſi fort multipliés, qu'il paroît bien difficile de remonter à leur premiere origine, & de reconnoître dans nos baſſe-cours la poule de la nature, ni même la poule de notre climat : les coqs ſauvages qui ſe trouvent dans les pays chauds de l'Aſie, pourront être regardés comme la tige primordiale de tous les coqs de ces contrées : mais comme il n'exiſte dans nos pays tempérés aucun oiſeau ſau-

---

(*b*) Hiſtoire générale des Voyages, tom. XI, p. 230.

vage qui ressemble parfaitement à nos poules domestiques, on ne sait à laquelle des races ou des variétés l'on doit donner la primauté : car en supposant que le faisan, le coq de bruyere ou la gélinotte, qui sont les seuls oiseaux sauvages de ce pays qu'on puisse rapprocher de nos poules par la comparaison, en soient les races primitives; & en supposant encore que ces oiseaux peuvent produire avec nos poules des métis féconds, ce qui n'est pas bien avéré, ils seront alors de la même espèce : mais les races se seront très anciennement séparées & toujours maintenues par elles-mêmes, sans chercher à se réunir avec les races domestiques dont elles diffèrent par des caracteres constans, tels que le défaut de crêtes, de membranes pendantes dans les deux sexes, & d'éperons dans les mâles; & par conséquent ces races sauvages ne sont représentées par aucune de nos races domestiques, qui, quoique très variées & très différentes entr'elles à beaucoup d'égards, ont toutes néanmoins ces crêtes, ces membranes & ces éperons qui manquent aux faisans, à la gélinotte & au coq de bruyere ; d'où l'on doit conclure qu'il faut regarder le faisan, le coq de bruyere & la gélinotte comme des espèces voisines, & néanmoins différentes de celle de la poule, jusqu'à ce qu'on se soit bien assuré par des expériences réitérées que ces oiseaux sauvages peuvent produire avec nos poules domestiques, non-seulement des mulets stériles, mais des métis féconds ; car, c'est à cet

effet qu'eſt attachée l'idée d'identité d'eſpèce : les races ſingulieres, telles que la poule naine, la poule friſée, la poule nègre, la poule ſans croupion, viennent toutes originairement des pays étrangers ; & quoiqu'elles ſe mêlent & produiſent avec nos poules communes, elles ne ſont ni de la même race ni du même climat : en ſéparant donc notre poule commune de toutes les eſpèces ſauvages qui peuvent ſe mêler avec elle, telles que la gélinotte, le coq de bruyere, le faiſan, &c ; en la ſéparant auſſi de toutes les poules étrangeres avec leſquelles elle ſe mêle & produit des individus féconds, nous diminuerons de beaucoup le nombre de ſes variétés, & nous n'y trouverons plus que des différences aſſez légeres ; les unes pour la grandeur du corps, les poules de Caux ſont preſque doubles, pour la groſſeur, de nos poules ordinaires ; les autres pour la hauteur des jambes, le coq d'Angleterre, quoique parfaitement reſſemblant à celui de France, a les jambes & les pieds bien plus longs ; d'autres pour la longueur des plumes, comme le coq huppé, qui ne diffère du coq commun que par la hauteur des plumes du ſommet de la tête ; d'autres par le nombre des doigts, telles que les poules & coqs à cinq doigts ; d'autres enfin par la beauté & la ſingularité des couleurs, comme la poule de Turquie & celle de Hambourg. Or, de ces ſix variétés auxquelles nous pouvons réduire la race de nos poules communes, trois appartiennent, comme l'on voit, à l'influence du climat de Hambourg, de la Turquie & de

l'Angleterre, & peut-être encore la quatrieme & la cinquieme; car la poule de Caux vient vraisemblablement d'Italie, puisqu'on l'appelle aussi *poule de Padoue*; & la poule à cinq doigts étoit connue en Italie dès le temps de Columelle. Ainsi il ne nous restera que le coq commun & le coq huppé, qu'on doive regarder comme les races naturelles de notre pays; mais dans ces deux races, les poules & les coqs sont également de toutes couleurs: le caractere constant de la huppe paroît indiquer une espèce perfectionnée, c'est-à-dire, plus soignée & mieux nourrie; & par conséquent la race commune du coq & de la poule sans huppe doit être la vraie tige de nos poules; & si l'on veut chercher dans cette race commune quelle est la couleur qu'on peut attribuer à la race primitive, il paroît que c'est la poule blanche; car en supposant les poules originairement blanches, elles auront varié du blanc au noir, & pris successivement toutes les couleurs intermédiaires. Un rapport très éloigné, & que personne n'a saisi, vient directement à l'appui de cette supposition, & semble indiquer que la poule blanche est en effet la premiere de son espèce, & que c'est d'elle que toutes les autres races sont issues: ce rapport consiste dans la ressemblance qui se trouve assez généralement entre la couleur des œufs & celle du plumage; les œufs du corbeau sont d'un vert-brun taché de noir; ceux de la cresserelle sont rouges; ceux du casoar sont d'un vert-noir; ceux de la corneille noire sont d'un brun plus obscur encore que ceux

du

du corbeau ; ceux du pic-varié ſont de même variés & tachetés ; la pie-grièche griſe a ſes œufs tachés de gris, & la pie-grièche rouge les a tachés de rouge ; le crapaud-volant les a marbrés de taches bleuâtres & brunes, ſur un fond nuageux blanchâtre ; l'œuf du moineau eſt cendré, tout couvert de taches brunes-marron, ſur un fond gris ; ceux du merle ſont d'un bleu-noirâtre ; ceux de la poule de bruyere ſont blanchâtres, marquetés de jaune ; ceux des peintades ſont marqués comme leurs plumes, de taches blanches & rondes, &c. en ſorte qu'il paroît y avoir un rapport aſſez conſtant entre la couleur du plumage des oiſeaux & la couleur de leurs œufs ; ſeulement on voit que les teintes en ſont beaucoup plus foibles ſur les œufs, & que le blanc domine dans pluſieurs, parce que dans le plumage de pluſieurs oiſeaux, il y a auſſi plus de blanc que de toute autre couleur, ſurtout dans les femelles dont les couleurs ſont toujours moins fortes que celles du mâle : or nos poules blanches, noires, griſes, fauves, & de couleurs mêlées, produiſent toutes des œufs parfaitement blancs : donc, ſi toutes ces poules étoient demeurées dans leur état de nature, elles ſeroient blanches, ou du moins auroient dans leur plumage beaucoup plus de blanc que de toute autre couleur ; les influences de la domeſticité qui ont changé la couleur de leurs plumes, n'ont pas aſſez pénétré pour altérer celle de leurs œufs : ce changement de la couleur des plumes n'eſt qu'un effet ſuperficiel & accidentel

qui ne se trouve que dans les pigeons, les poules, & les autres oiseaux de nos basse-cours; car tous ceux qui sont libres & dans l'état de nature, conservent leurs couleurs sans altération, & sans autres variétés que celles de l'âge, du sexe ou du climat, qui sont toujours plus brusques, moins nuancées, plus aisées à reconnoître, & beaucoup moins nombreuses que celles de la domesticité.

* LE DINDON (*a*).

Voyez planche III. de ce Volume.

Si le Coq ordinaire est l'oiseau le plus utile de la basse-cour ; le Dindon domestique est le plus remarquable, soit par la grandeur de sa taille, soit par la forme de sa tête, soit par certaines habitudes naturelles qui ne lui sont communes qu'avec un petit nombre d'autres espèces ; sa tête qui est fort petite à proportion du corps, manque de la parure ordinaire aux oiseaux ; car elle est presqu'entiérement dénuée de plumes, & seulement recouverte, ainsi qu'une partie du cou, d'une peau bleuâtre, chargée de mamelons

* *Voyez les planches enluminées*, n°. 97, le mâle.

(*a*) *Nota*. Comme cet oiseau n'est connu que depuis la découverte de l'Amérique, il n'a de nom ni en Grec ni en Latin. Les Espagnols lui donnerent le nom de *Pavon de las Indias*, c'est-à-dire, *Paon des Indes occidentales* ; & ce nom ne lui étoit pas mal appliqué d'abord, parce qu'il étend sa queue comme le paon, & qu'il n'y avoit point de paon en Amérique. Les Catalans l'ont nommé *Indiot*, *Gall d'Indi* ; les Italiens, *Gallo d'India* ; les Allemands, *Indianisch Hahn* ; les Polonois, *Indik* ; les Suédois, *Kalkon* ; les Anglois, *Turkey*. --- *Gallo pavus, sive gallus Indicus.* Frisch, planche enluminée CXXII.

rouges dans la partie antérieure du cou, & de mamelons blanchâtres sur la partie postérieure de la tête, avec quelques petits poils noirs, clair-semés entre les mamelons, & de petites plumes plus rares au haut du cou, & qui deviennent plus fréquentes dans la partie inférieure, chose qui n'avoit pas été remarquée par les Naturalistes : de la base du bec descend sur le cou jusqu'à environ le tiers de sa longueur, une espèce de barbillon charnu, rouge & flottant, qui paroît simple aux yeux, quoiqu'il soit en effet composé d'une double membrane, ainsi qu'il est facile de s'en assurer en le touchant ; sur la base du bec supérieure s'éleve une caroncule charnue, de forme conique, & sillonnée par des rides transversales assez profondes : cette caroncule n'a guere plus d'un pouce de hauteur dans son état de contraction ou de repos, c'est-à-dire, lorsque le dindon ne voyant autour de lui que les objets auxquels il est accoutumé, & n'éprouvant aucune agitation intérieure, se promene tranquillement en prenant sa pâture ; mais si quelque objet étranger se présente inopinément, surtout dans la saison des amours, cet oiseau qui n'a rien dans son port ordinaire que d'humble & de simple, se rengorge tout-à-coup avec fierté ; sa tête & son cou se gonflent ; la caroncule conique se déploie, s'allonge, & descend deux ou trois pouces plus bas que le bec, qu'elle recouvre entiérement ; toutes ces parties charnues se colorent d'un rouge plus vif ; en même temps les plumes du cou & du dos se hérissent, & la queue se releve en éven-

tail, tandis que les aîles s'abaissent en se déployant jusqu'à traîner par terre : dans cette attitude, tantôt il va piaffant autour de sa femelle, accompagnant son action d'un bruit sourd que produit l'air de la poitrine, s'échappant par le bec, & qui est suivi d'un long bourdonnement; tantôt il quitte sa femelle, comme pour menacer ceux qui viennent le troubler; dans ces deux cas, sa démarche est grave, & s'accélere seulement dans le moment où il fait entendre ce bruit sourd dont j'ai parlé : de temps en temps il interrompt cette manœuvre pour jeter un autre cri plus perçant, que tout le monde connoît, & qu'on peut lui faire répéter tant que l'on veut, soit en sifflant, soit en lui faisant entendre des sons aigus quelconques; il recommence ensuite à faire la roue qui, suivant qu'elle s'adresse à sa femelle ou aux objets qui lui font ombrage, exprime tantôt son amour & tantôt sa colere; & ces espèces d'accès seront beaucoup plus violens si on paroît devant lui avec un habit rouge; c'est alors qu'il s'irrite & devient furieux; il s'élance, il attaque à coups de bec, & fait tous ses efforts pour éloigner un objet dont la présence semble lui être insupportable.

Il est remarquable & très singulier que cette caroncule conique qui s'allonge & se relâche lorsque l'animal est agité d'une passion vive, se relâche de même après sa mort.

Il y a des dindons blancs, d'autres variés de noir & de blanc, d'autres de blanc & d'un

jaune roussâtre, & d'autres d'un gris uniforme, qui sont les plus rares de tous; mais le plus grand nombre a le plumage tirant sur le noir, avec un peu de blanc à l'extrémité des plumes; celles qui couvrent le dos & le dessus des aîles sont carrées par le bout; & parmi celles du croupion, & même de la poitrine, il y en a quelques-unes de couleurs changeantes & qui ont différens reflets, selon les différentes incidences de la lumiere; & plus ils vieillissent, plus leurs couleurs paroissent être changeantes & avoir des reflets différens. Bien des gens croyent que les dindons blancs sont les plus robustes; & c'est par cette raison que dans quelques provinces on les éleve de préférence: on en voit de nombreux troupeaux dans le Pertois en Champagne.

Les Naturalistes ont compté vingt-huit pennes ou grandes plumes à chaque aîle, & dix-huit à la queue: mais un caractere bien plus frappant, & qui empêchera à jamais de confondre cette espèce avec aucune autre espèce actuellement connue, c'est un bouquet de crins durs & noirs, long de cinq à six pouces, lequel, dans nos climats tempérés, sort de la partie inférieure du cou au dindon mâle adulte, dans la seconde année, quelquefois même dès la fin de la premiere; & avant que ce bouquet paroisse, l'endroit d'où il doit sortir est marqué par un tubercule charnu. M. Linnæus dit que ces crins ne commencent à paroître qu'à la troisieme année dans les dindons qu'on éleve en Suède: si ce fait est bien avéré, il s'ensuivroit que

cette espèce de production se feroit d'autant plus tard que la température du pays est plus rigoureuse ; & à la vérité, l'un des principaux effets du froid est de ralentir toute sorte de développemens. C'est cette touffe de crins qui a valu au dindon le titre de barbu, *pectore barbato* (*b*), expression impropre à tous égards, puisque ce n'est pas de la poitrine, mais de la partie inférieure du cou que ces crins prennent naissance ; & que d'ailleurs ce n'est pas assez d'avoir des crins ou des poils pour avoir une barbe, il faut encore qu'ils soient autour du menton, ou de ce qui en tient lieu, comme dans le vautour barbu d'Edwards, *planche CVI.*

On se feroit une fausse idée de la queue du coq d'Inde, si l'on s'imaginoit que toutes les plumes dont elle est formée fussent susceptibles de se relever en éventail : à proprement parler, le dindon à deux queues, l'une supérieure & l'autre inférieure ; la premiere est composée de dix-huit grandes plumes implantées autour du croupion, & que l'animal releve lorsqu'il piaffe ; la seconde ou l'inférieure consiste en d'autres plumes moins grandes, & reste toujours dans la situation horizontale. C'est encore un attribut propre au mâle d'avoir un éperon à chaque pied ; ces éperons sont plus ou moins longs, mais ils sont toujours beaucoup plus

(*b*) Linn. *Faun. Suecica, & Systema nat. edit. X.*

courts & plus mous que dans le coq ordinaire.

La poule d'Inde diffère du coq, non-seulement en ce qu'elle n'a pas d'éperons aux pieds, ni de bouquet de crins dans la partie inférieure du cou, en ce que la caroncule conique du bec supérieur est plus courte & incapable de s'alonger; que cette caroncule, le barbillon de dessous le bec, & la chair glanduleuse qui recouvre la tête, sont d'un rouge plus pâle; mais elle en diffère encore par les attributs propres au sexe le plus foible dans la plupart des espèces: elle est plus petite, elle a moins de caractere dans la physionomie, moins de ressort à l'intérieur, moins d'action au dehors: son cri n'est qu'un accent plaintif; elle n'a de mouvement que pour chercher sa nourriture ou pour fuir le danger; enfin la faculté de faire la roue lui a été refusée; ce n'est pas qu'elle n'ait la queue double comme le mâle, mais elle manque apparemment des muscles releveurs, propres à redresser les plus grandes plumes dont la queue supérieure est composée.

Dans le mâle, comme dans la femelle, les orifices des narines sont dans le bec supérieur; & ceux des oreilles sont en arriere des yeux, fort couverts, & comme ombragés par une multitude de petites plumes décomposées qui ont différentes directions.

On comprend bien que le meilleur mâle sera celui qui aura plus de force, plus de vivacité, plus d'énergie dans toute son action: on pourra lui donner cinq ou six poules d'Inde; s'il y a plusieurs mâles, ils se battront

tront, mais non pas avec l'acharnement des coqs ordinaires : ceux-ci ayant plus d'ardeur pour leurs femelles, font auſſi plus animés contre leurs rivaux, & la guerre qu'ils ſe font entr'eux eſt ordinairement un combat à outrance ; on en a vu même attaquer des coqs d'Inde deux fois plus gros qu'eux, & les mettre à mort ; les ſujets de guerre ne manquent pas entre les coqs des deux eſpèces, ſi, comme le dit Sperling, le coq d'Inde privé de ſes femelles, s'adreſſe aux poules ordinaires, & que les poules d'Inde dans l'abſence de leur mâle s'offrent au coq ordinaire, & le ſollicitent même aſſez vivement (*c*).

La guerre que les coqs d'Inde ſe font entr'eux eſt beaucoup moins violente ; le vaincu ne cède pas toujours le champ de bataille, quelquefois même il eſt préféré par les femelles : on a remarqué qu'un dindon blanc ayant été battu par un dindon noir, preſque tous les dindonneaux de la couvée furent blancs.

L'accouplement des dindons ſe fait à-peu-près de la même maniere que celui des coqs, mais il dure plus long-temps ; & c'eſt peut-être par cette raiſon qu'il faut moins de femelles au mâle, & qu'il s'uſe beaucoup plus vîte. J'ai dit plus haut, ſur la foi de Sperling, qu'il ſe mêloit quelquefois avec les poules ordinaires ; le même auteur prétend

(*c*) *Zoologia phyſica, pag.* 367.

que quand il eſt privé de ſes femelles il s'accouple auſſi, non-ſeulement avec la femelle du paon (ce qui peut être), mais encore avec les canes (ce qui me paroît moins vraiſemblable).

La poule d'Inde n'eſt pas auſſi féconde que la poule ordinaire : il faut lui donner de temps en temps du chenevis, de l'avoine, du ſarraſin, pour l'exciter à pondre ; & avec cela elle ne fait guere qu'une ſeule ponte par an, d'environ quinze œufs : lorſqu'elle en fait deux, ce qui eſt très rare, elle commence la premiere ſur la fin de l'hiver, & la ſeconde dans le mois d'août ; ces œufs ſont blancs, avec quelques petites taches d'un jaune-rougeâtre ; & du reſte, ils ſont organiſés à-peu-près comme ceux de la poule ordinaire : la poule d'Inde couve auſſi les œufs de toutes ſortes d'oiſeaux ; on juge qu'elle demande à couver, lorſqu'après avoir fait ſa ponte elle reſte dans le nid : pour que ce nid lui plaiſe, il faut qu'il ſoit en lieu ſec, à une bonne expoſition ſelon la ſaiſon, & point trop en vue ; car ſon inſtinct la porte ordinairement à ſe cacher avec grand ſoin lorſqu'elle couve.

Ce ſont les poules de l'année précédente, qui d'ordinaire ſont les meilleures couveuſes ; elles ſe dévouent à cette occupation avec tant d'ardeur & d'aſſiduité, qu'elles mourroient d'inanition ſur leurs œufs, ſi l'on n'avoit le ſoin de les lever une fois tous les jours pour leur donner à boire & à manger ; cette paſſion de couver eſt ſi forte & ſi durable, qu'elles ſont quelquefois deux

couvées de ſuite & ſans aucune interruption; mais dans ce cas, il faut les ſoutenir par une meilleure nourriture: le mâle a un inſtinct bien contraire; car s'il apperçoit ſa femelle couvant, il caſſe ſes œufs qu'il voit apparemment comme un obſtacle à ſes plaiſirs (*d*); & c'eſt peut-être la raiſon pourquoi la femelle ſe cache alors avec tant de ſoin.

Le temps venu où ces œufs doivent éclore, les dindonneaux percent avec leur bec la coquille de l'œuf qui les renferme; mais cette coquille eſt quelquefois ſi dure, ou les dindonneaux ſi foibles, qu'ils périroient ſi on ne les aidoit à la briſer, ce que néanmoins il ne faut faire qu'avec beaucoup de circonſpection, & en ſuivant autant qu'il eſt poſſible les procédés de la nature: ils périroient encore bientôt, pour peu que dans ces commencemens on les maniât avec rudeſſe, qu'on leur laiſsât endurer la faim, ou qu'on les exposât aux intempéries de l'air; le froid, la pluie, & même la roſée les morfond; le grand ſoleil les tue preſque ſubitement; quelquefois même ils ſont écraſés ſous les pieds de leur mere: voilà bien des dangers pour un animal ſi délicat; & c'eſt pour cette raiſon, & à cauſe de la moindre fécondité des poules d'Inde en Europe, que cette eſpèce eſt beaucoup moins nombreuſe que celle des poules ordinaires.

(*d*) Sperling, *loco citato*.

Dans les premiers temps il faut tenir les jeunes dindons dans un lieu chaud & ſec, où l'on aura étendu une litiere de fumier long bien battue ; & lorſque dans la ſuite on voudra les faire ſortir en plein air, ce ne ſera que par degrés & en choiſiſſant les plus beaux jours.

L'inſtinct des jeunes dindonneaux eſt d'aimer mieux à prendre leur nourriture dans la main que de toute autre maniere ; on juge qu'ils ont beſoin d'en prendre lorſqu'on les entend *piauler*, & cela leur arrive fréquemment : il faut leur donner à manger quatre ou cinq fois par jour ; leur premier aliment ſera du vin & de l'eau qu'on leur ſoufflera dans le bec ; on y mêlera enſuite un peu de mie de pain ; vers le quatrieme jour, on leur donnera les œufs gâtés de la couvée, cuits & hachés d'abord avec de la mie de pain, & enſuite avec des orties ; ces œufs gâtés, ſoit de dindes, ſoit de poules, ſeront pour eux une nourriture très ſalutaire *(e)* ; au bout de dix à douze jours on ſupprime les œufs, & on mêle les orties hachées avec du millet, ou avec la farine de turquis, d'orge, de froment ou de blé ſarraſin, ou bien, pour épargner le grain ſans faire tort aux dindonneaux, avec le lait caillé, la bardane, un peu de camomille puante, de graine d'ortie & du ſon : dans la ſuite on pourra ſe contenter de leur donner toute ſorte de fruits

---

(e) *Voyez* Journal Economique, Août 1757, pages 69 & 73.

pourris, coupés par morceaux (*f*); & ſurtout des fruits de ronces ou de mûriers blancs, &c. Lorſqu'on leur verra un air languiſſant, on leur mettra le bec dans du vin pour leur en faire boire un peu, & on leur fera avaler auſſi un grain de poivre; quelquefois ils paroiſſent engourdis & ſans mouvement, lorſqu'ils ont été ſurpris par une pluie froide; & ils mourroient certainement ſi on n'avoit le ſoin de les envelopper de linges chauds, & de leur ſouffler à pluſieurs repriſes un air chaud par le bec: il ne faut pas manquer de les viſiter de temps en temps, & de leur percer les petites veſſies qui leur viennent ſous la langue & autour du croupion, & de leur donner de l'eau de rouille; on conſeille même de leur laver la tête avec cette eau, pour prévenir certaines maladies auxquelles ils ſont ſujets (*g*); mais dans ce cas il faut donc les eſſuyer & les ſécher bien exactement; car on ſait combien toute humidité eſt contraire aux dindons du premier âge.

La mere les mene avec la même ſollicitude que la poule mene ſes pouſſins; elle les réchauffe ſous ſes aîles avec la même affection, elle les défend avec le même courage; il ſemble que ſa tendreſſe pour ſes petits rende ſa vue plus perçante; elle découvre l'oiſeau de proie d'une diſtance prodigieuſe, &

(*f*) Journal Economique, *loco citato.*

(*g*) La Figere & les Ourles, ſelon la *Maiſon ruſtique, tom. I, pag. 117.*

lorsqu'il est encore invisible à tous les autres yeux ; dès qu'elle l'a apperçu, elle jette un cri d'effroi qui répand la consternation dans toute la couvée ; chaque dindonneau se réfugie dans les buissons, ou se tapit dans l'herbe, & la mere les y retient en répétant le même cri d'effroi autant de temps que l'ennemi est à portée : mais le voit-elle prendre son vol d'un autre côté, elle les en avertit aussi-tôt par un autre cri bien différent du premier, & qui est pour tous le signal de sortir du lieu où ils se sont cachés, & de se rassembler autour d'elle.

Lorsque les jeunes dindons viennent d'éclore, ils ont la tête garnie d'une espèce de duvet, & n'ont encore ni chair glanduleuse ni barbillons ; ce n'est qu'à six semaines ou deux mois que ces parties se développent, &, comme on le dit vulgairement, que les dindons commencent à pousser le rouge : le temps de ce développement est un temps critique pour eux, comme celui de la dentition pour les enfans, & c'est alors surtout qu'il faut mêler du vin à leur nourriture pour les fortifier ; quelque temps avant de pousser le rouge, ils commencent déjà à se percher.

Il est rare que l'on soumette les dindonneaux à la castration comme les poulets ; ils engraissent fort bien sans cela, & leur chair n'en est pas moins bonne ; nouvelle preuve qu'ils sont d'un tempérament moins chaud que les coqs ordinaires.

Lorsqu'ils sont devenus forts, ils quittent leur mere, ou plutôt ils en sont abandonnés, parce qu'elle cherche à faire une seconde

ponte ou une ſeconde couvée ; plus les dindonneaux étoient foibles & délicats dans le premier âge, plus ils deviennent avec le temps robuſtes & capables de ſoutenir toutes les injures du temps : ils aiment à ſe percher en plein air, & paſſent ainſi les nuits les plus froides de l'hiver, tantôt ſe ſoutenant ſur un ſeul pied, & retirant l'autre dans les plumes de leur ventre comme pour le réchauffer ; tantôt, au contraire, s'accroupiſſant ſur leur bâton, & s'y tenant en équilibre : ils ſe mettent la tête ſous l'aile pour dormir, & pendant leur ſommeil ils ont le mouvement de la reſpiration ſenſible & très marqué.

La meilleure façon de conduire les dindons devenus forts, c'eſt de les mener paître par la campagne, dans les lieux où abondent les orties & autres plantes de leur goût, dans les vergers lorſque les fruits commencent à tomber, &c. Mais il faut éviter ſoigneuſement les pâturages où croiſſent les plantes qui leur ſont contraires, telles que la grande digitale à fleurs rouges ; cette plante eſt un véritable poiſon pour les dindons ; ceux qui en ont mangé éprouvent une ſorte d'ivreſſe, des vertiges, des convulſions ; & lorſque la doſe a été un peu forte, ils finiſſent par mourir éthiques : on ne peut donc apporter trop de ſoin à détruire cette plante nuiſible dans les lieux où l'on éleve des dindons (*h*).

(*h*) *Voyez* Hiſtoire de l'Académie Royale des Sciences de Paris, année 1748, pag. 84.

On doit aussi avoir attention, surtout dans les commencemens, de ne les faire sortir le matin qu'après que le soleil a commencé de sécher la rosée, de les faire rentrer avant la chûte du serein, & de les mettre à l'abri pendant la plus grande chaleur des jours d'été: tous les soirs, lorsqu'ils reviennent, on leur donne la pâtée, du grain, ou quelque autre nourriture, excepté seulement au temps des moissons où ils trouvent suffisamment à manger par la campagne: comme ils sont fort craintifs, ils se laissent aisément conduire, il ne faut que l'ombre d'une baguette pour en mener des troupeaux même très considérables, & souvent ils prendront la fuite devant un animal beaucoup plus petit & plus foible qu'eux: cependant il est des occasions où ils montrent du courage, surtout lorsqu'il s'agit de se défendre contre les fouines & autres ennemis de la volaille; on en a vu même quelquefois entourer en troupe un lièvre au gîte, & chercher à le tuer à coups de bec (*i*).

Ils ont différens tons, différentes inflexions de voix, selon l'âge, le sexe, & suivant les passions qu'ils veulent exprimer: leur démarche est lente & leur vol pesant; ils boivent, mangent, avalent de petits cailloux, & digèrent à-peu-près, comme les coqs; & comme eux, ils ont double estomac, c'est-à-dire, un jabot & un gésier: mais comme ils

---

(*i*) Ornithologie de Salerne, pag. 132.

ſont plus gros, les muſcles de leur géſier ont auſſi plus de force.

La longueur du tube inteſtinal eſt à-peu-près quadruple de la longueur de l'animal, priſe depuis la pointe du bec juſqu'à l'extrémité du croupion; ils ont deux *cæcum*, dirigés l'un & l'autre d'arriere en avant, & qui, pris enſemble, font plus du quart de tout le conduit inteſtinal: ils prennent naiſſance aſſez près de l'extrémité de ce conduit, & les excrémens contenus dans leur cavité ne diffèrent guere de ceux que renferme la cavité du *colon* & du *rectum*: ces excrémens ne ſéjournent point dans la cloaque commune, comme l'urine & ce ſédiment blanc qui ſe trouve plus ou moins abondamment partout où paſſe l'urine; & ils ont aſſez de conſiſtance pour ſe mouler en ſortant par l'*anus*.

Les parties de la génération ſe préſentent dans les dindons à-peu-près comme dans les autres gallinacés; mais à l'égard de l'uſage qu'ils en font, ils paroiſſent avoir beaucoup moins de puiſſance réelle, les mâles étant moins ardens pour leurs femelles, moins prompts dans l'acte de la fécondation, & leurs approches étant beaucoup plus rares; & d'autre côté, les femelles pondent plus tard & bien plus rarement, du moins dans nos climats.

Comme les yeux des oiſeaux ſont, dans quelques parties, organiſés différemment de ceux de l'homme & des animaux quadrupèdes, je crois devoir indiquer ici ces principales différences. Outre les deux paupieres

supérieure & inférieure, les dindons, ainsi que la plupart des autres oiseaux, en ont encore une troisieme nommée paupiere interne, *membrana nictitans*, qui se retire & se plisse en forme de croissant dans le grand coin de l'œil, & dont les cillemens fréquens & rapides s'exécutent par une mécanique musculaire curieuse : la paupiere supérieure est presqu'entiérement immobile ; mais l'inférieure est capable de fermer l'œil en s'élevant vers la supérieure, ce qui n'arrive guere que lorsque l'animal dort ou lorsqu'il ne vit plus : ces deux paupieres ont chacune un point lacrymal, & n'ont pas de rebords cartilagineux ; la cornée transparente est environnée d'un cercle osseux, composé de quinze pièces plus ou moins, posées l'une sur l'autre en recouvrement, comme les tuiles ou les ardoises d'un couvert ; le cristallin est plus dur que celui de l'homme, mais moins dur que celui des quadrupèdes & des poissons (*k*), & sa plus grande courbure est en arriere (*l*) ; enfin il sort du nerf optique, entre la rétine & la choroïde, une membrane noire de figure rhomboïde & composée de fibres parallèles, laquelle traverse l'humeur vitrée, & va s'attacher quelquefois immédiatement par son angle antérieur, quelquefois par un filet qui part de cet angle, à la capsule du cristallin ; c'est à cette membrane subtile &

(*k*) Mémoires de l'Académie Royale des Sciences, année 1726, pag. 83.

(*l*) *Ibidem*, année 1730, pag. 10.

transparente que Mrs. les Anatomistes de l'Académie des Sciences ont donné le nom de *bourse*, quoiqu'elle n'en ait guere la figure dans le dindon, non plus que dans la poule, l'oie, le canard, le pigeon, &c. Son usage est, selon M. Petit, d'absorber les rayons de lumiere qui partent des objets qui sont à côté de la tête & qui entrent directement dans les yeux (*m*) : mais, quoi qu'il en soit de cette idée, il est certain que l'organe de la vue est plus composé dans les oiseaux que dans les quadrupèdes ; & comme nous avons prouvé ailleurs que les oiseaux l'emportoient par ce sens sur les autres animaux (*n*), & que nous avons même eu occasion de remarquer plus haut combien la poule d'Inde avoit la vue perçante, on ne peut guere se refuser à cette conjecture si naturelle, que la supériorité de l'organe de la vue dans les oiseaux, est dûe à la différence de la structure de leurs yeux, & à l'artifice particulier de leur organisation ; conjecture très vraisemblable, mais de laquelle néanmoins la valeur précise ne pourra être déterminée que par l'étude approfondie de l'anatomie comparée & de la mécanique animale.

Si l'on compare les témoignages des voyageurs, on ne peut s'empêcher de reconnoître

---

(*m*) Mémoires de l'Académie Royale des Sciences, année 1735, pag. 123.

(*n*) Voyez *Discours sur la Nature des oiseaux*, tom. I, page 6.

que les dindons ſont originaires d'Amérique & des iſles adjacentes ; & qu'avant la découverte de ce nouveau continent ils n'exiſtoient point dans l'ancien.

Le P. du Tertre remarque qu'ils ſont dans les Antilles comme dans leur pays naturel, & que pourvu qu'on en ait un peu de ſoin, ils couvent trois à quatre fois l'année (*o*) : or, c'eſt une règle générale pour tous les animaux, qu'ils multiplient plus dans le climat qui leur eſt propre que par-tout ailleurs ; ils y deviennent auſſi plus grands & plus forts, & c'eſt préciſément ce que l'on obſerve dans les dindons d'Amérique. On en trouve une multitude prodigieuſe chez les Ilinois, diſent les Miſſionnaires Jéſuites ; ils y vont par troupes de cent, quelquefois même de deux cents ; ils ſont beaucoup plus gros que ceux que l'on voit en France, & peſent juſqu'à trente-ſix livres (*p*) ; Joſſelin dit juſqu'à ſoixante livres (*q*) : ils ne ſe trouvent pas en moindre quantité dans le Canada, (où, ſelon le P. Theodat, Récollet, les Sauvages les appelloient *Ondettoutaques*) dans le Mexique, dans la Nouvelle Angleterre, dans cette vaſte contrée qu'arroſe le Miſſiſſipi, & chez les Braſiliens où ils ſont connus ſous le nom de *Arignan-ouſſou* (*r*). Le doc-

(*o*) Hiſtoire générale des Antilles, tom. II, p. 266.

(*p*) Lettres Edifiantes, XXIIIe. Rec. pag. 237.

(*q*) Raretés de la Nouvelle Angleterre.

(*r*) Voyage au Breſil, recueilli par de Lery, p. 171.

teur Hans Sloane en a vu à la Jamaïque : il eſt à remarquer que dans preſque tous ces pays les dindons ſont dans l'état de ſauvages, & qu'ils y fourmillent par-tout, à quelque diſtance néanmoins des habitations, comme s'ils ne cédoient le terrein que pied à pied aux colons Européens.

Mais ſi la plupart des voyageurs & témoins oculaires s'accordent à regarder cet oiſeau comme naturel, appartenant en propre au continent de l'Amérique, ſurtout de l'Amérique ſeptentrionale, ils ne s'accordent pas moins à dépoſer qu'il ne s'en trouve point ou que très peu dans toute l'Aſie.

Gemelli Careri nous apprend que non-ſeulement il n'y en a point aux Philippines, mais que ceux même que les Eſpagnols y avoient apportés de la Nouvelle Eſpagne n'avoient pu y proſpérer (*s*).

Le P. du Halde aſſure qu'on ne trouve à la Chine que ceux qui y ont été tranſportés d'ailleurs : il eſt vrai que dans le même endroit ce Jéſuite ſuppoſe qu'ils ſont fort communs dans les Indes orientales; mais il paroît que ce n'eſt en effet qu'une ſuppoſition fondée ſur des ouï-dire, au lieu qu'il étoit témoin oculaire de ce qu'il dit de la Chine (*t*).

Le P. de Bourzes, autre Jéſuite, raconte

(*s*) Voyages, tom. V, pag. 271 & 272.

(*t*) Hiſtoire générale des Voyages, tom. VI, p. 487.

qu'il n'y en a point dans le royaume de Maduré, situé en la presqu'isle en-deçà du Gange ; d'où il conclut avec raison que ce sont apparemment les Indes occidentales qui ont donné leur nom à cet oiseau (*u*).

Dampier n'en a point vu non plus à Mindanao (*x*) ; Chardin (*y*) & Tavernier qui ont parcouru l'Asie (*z*), disent positivement qu'il n'y a point de dindons dans tout ce vaste pays : selon le dernier de ces voyageurs, ce sont les Arméniens qui les ont portés en Perse, où ils ont mal réussi, comme ce sont les Hollandois qui les ont portés à Batavia, où ils ont beaucoup mieux prospéré.

Enfin Bosman & quelques autres voyageurs nous disent que si l'on voit des dindons au pays de Congo, à la Côte-d'or, au Sénégal, & autres lieux de l'Afrique, ce n'est que dans les comptoirs & chez les étrangers, les naturels du pays en faisant peu d'usage : selon les mêmes voyageurs, il est visible que ces dindons sont provenus de ceux que les Portugais & autres Européens avoient apportés dans les commencemens avec la volaille ordinaire (*a*).

Je ne dissimulerai pas que Aldrovande,

(*u*) Lettre du 21 Septembre 1713, parmi les Lettres Edifiantes.

(*x*) Nouveau Voyage, tom. I, pag. 406.

(*y*) Voyages de Chardin, tom. II, pag. 29.

(*z*) Voyages de Tavernier, tom. II, pag. 22.

(*a*) Voyages de Bosman, pag. 242.

Geſner, Belon & Ray ont prétendu que les dindons étoient originaires d'Afrique ou des Indes orientales ; & quoique leur ſentiment ſoit peu ſuivi aujourd'hui, je crois devoir à de ſi grands noms de ne point le rejeter ſans quelque diſcuſſion.

Aldrovande a voulu prouver fort au long que les dindons étoient les véritables méléagrides des anciens, autrement les poules d'Afrique ou de Numidie, dont le plumage eſt couvert de taches rondes en forme de gouttes (*gallinæ Numidicæ guttatæ*) ; mais il eſt évident, & tout le monde convient aujourd'hui que ces poules Africaines ne ſont autre choſe que nos peintades, qui en effet nous viennent d'Afrique, & ſont très différentes des dindons; ainſi il ſeroit inutile de diſcuter plus en détail cette opinion d'Aldrovande qui porte avec elle ſa réfutation, & que néanmoins M. Linnæus ſemble avoir voulu perpétuer ou renouvellier en appliquant au dindon le nom de *meleagris*.

Ray, qui fait venir les dindons d'Afrique ou des Indes orientales, ſemble s'être laiſſé tromper par les noms : celui d'oiſeau de Numidie qu'il adopte, ſuppoſe une origine Africaine, & ceux de *Turkey* & d'oiſeau de Calécut, une origine Aſiatique ; mais un nom n'eſt pas toujours une preuve, ſurtout un nom populaire appliqué par des gens peu inſtruits, & même un nom ſcientifique appliqué par des Savans qui ne ſont pas toujours exempts de préjugés : d'ailleurs Ray lui-même avoue d'après Hans Sloane, que ces oiſeaux ſe plaiſent beaucoup dans les

pays chauds de l'Amérique, & qu'ils y multiplient prodigieusement (b).

A l'égard de Gesner, il dit, à la vérité, que la plupart des anciens, & entr'autres Aristote & Pline, n'ont pas connu les dindons; mais il prétend que Elien les a eu en vue dans le passage suivant : *In Indiâ gallinacei nascuntur maximi; non rubram habent cristam, ut nostri, sed ita variam & floridam veluti coronam floribus contextam; caudæ pennas non inflexas habent, neque revolutas in orbem, sed latas; quas cùm non erigunt, ut pavones trahunt: eorum pennæ smaragdi colorem ferunt.* « Les Indes produisent de très » gros coqs dont la crête n'est point rouge, » comme celle des nôtres, mais de couleurs » variées, comme seroit une couleur de » fleurs; leur queue n'a pas non plus de plu- » mes recourbées en arc; lorsqu'ils ne la re- » lèvent pas, ils la portent comme des paons » (c'est-à-dire, horizontalement), leurs » pennes sont de la couleur de l'émeraude »: mais je ne vois pas que ce passage soit applicable aux dindons: 1°. La grosseur de ces coqs ne prouve point que ce soit des dindons; car on sait qu'il y a en effet dans l'Asie, & notamment en Perse & au Pégu, de véritables coqs qui sont très gros.

2°. Cette crête, de couleurs variées, suffiroit seule pour exclure les dindons qui n'eurent jamais de crête; car il s'agit ici, non d'une aigrette de plumes, mais d'une crête

(b) *Synopsis avium, appendix, pag. 182.*

véritable, analogue à celle du coq, quoique de couleur différente.

3°. Le port de la queue, semblable à celui du paon, ne prouve rien non plus, parce qu'Elien dit positivement que l'oiseau dont il s'agit, porte sa queue comme le paon, *lorsqu'il ne la relève point;* & s'il l'eût relevée comme le paon en faisant la roue, Elien n'auroit pu oublier de faire mention d'un caractere aussi singulier, & d'un trait de ressemblance si marqué avec le paon, auquel il le comparoit dans ce moment même.

4°. Enfin les pennes couleur d'émeraude, ne sont rien moins que suffisantes pour déterminer ici l'espèce des dindons, bien que quelques-unes de leurs plumes ayent des reflets smaragdins; car on sait que le plumage de plusieurs autres oiseaux a la même couleur & les mêmes reflets.

Belon ne me paroît pas mieux fondé que Gesner, à retrouver les dindons dans les ouvrages des Anciens : Columelle avoit dit dans son livre de RE RUSTICA (*c*); *Africana est meleagridi similis, nisi quod rutilam galeam & cristam capite gerit, quæ utraque in meleagride cerulea.* « La poule d'Afrique ressemble » à la méléagride, excepté qu'elle a la crête » & le casque rouge, *rutila*, au lieu que ces » mêmes parties sont bleues dans la méléa- » gride ». Belon a pris cette *poule africaine* pour la peintade, & la méléagride pour le dindon; mais il est évident par le passage

(*c*) Lib. VIII, cap. II.

même, que Columelle parle ici de deux variétés de la même espèce, puisque les deux oiseaux dont il s'agit se ressemblent de tout point, excepté par la couleur, laquelle est en effet sujette à varier dans la même espèce, & notamment dans celle de la peintade, où les mâles ont les appendices membraneuses qui leur pendent aux deux côtés des joues, de couleur bleue, tandis que les femelles ont ces mêmes appendices de couleur rouge : d'ailleurs, comment supposer que Columelle ayant à désigner deux espèces aussi différentes que celles de la peintade & du dindon, se fût contenté de les distinguer par une variété aussi superficielle que celle de la couleur d'une petite partie, au lieu d'employer des caracteres tranchés qui lui sautoient aux yeux!

C'est donc mal-à-propos que Belon a cru pouvoir s'appuyer de l'autorité de Columelle, pour donner aux dindons une origine africaine; & ce n'est pas avec plus de succès qu'il a cherché à se prévaloir du passage suivant de Ptolomée, pour leur donner une origine asiatique : *Triglyphon Regia in quâ gallinacei barbati esse dicuntur* (*d*). Cette Triglyphe est en effet située dans la presqu'isle au-delà du Gange; mais on n'a aucune raison de croire que ces coqs barbus soient des dindons : car, 1°. il n'y a pas jusqu'à l'existence de ces coqs qui ne soit incertaine, puisqu'elle n'est alléguée que sur la foi d'un *on dit* (*di-*

(*d*) *Geographia, lib. VIII, cap. 11, Tabula XI, Asiæ,*

cuntur); 2°. on ne peut donner aux dindons le mot de coqs barbus, comme je l'ai dit plus haut; ce nom de barbe appliqué à un oiseau ne pouvant signifier qu'une touffe de plumes ou de poils placés sous le bec, & non ce bouquet de crins durs que les dindons ont au bas du cou; 3°. Ptolomée étoit Astronome & Géographe, mais point du tout Naturaliste; & il est visible qu'il cherchoit à jeter quelqu'intérêt dans ses Tables géographiques, en y mêlant sans beaucoup de critique les singularités de chaque pays: dans la même page où il fait mention de ces coqs barbus, il parle de trois isles des Satyres, dont les habitans avoient des queues, & de certaines isles Manioles au nombre de dix, situées à-peu-près dans le même climat, où l'aimant abonde au point que l'on n'ose y employer le fer, dans la construction des navires, de peur qu'ils ne soient attirés & retenus par la force magnétique; mais ces queues humaines, quoiqu'attestées par des Voyageurs & par les Missionnaires Jésuites, selon Gemelli Careri (*e*), sont au moins fort douteuses; ces montagnes d'aimant ou plutôt leurs effets sur la ferrure des vaisseaux ne le sont pas moins, & l'on ne peut guere compter sur des faits mêlés avec de pareilles incertitudes; 4°. enfin Ptolomée, à l'endroit cité, parle positivement des coqs ordinaires (*galli gallinacei*), qui ne peuvent être confondus avec les coqs d'Inde, ni

(*e*) Voyage, tom. V, pag. 68.

pour la forme extérieure, ni pour le plumage, ni pour le chant, ni pour les habitudes naturelles, ni pour la couleur des œufs, ni pour le temps de l'incubation, &c. Il est vrai que Scaliger, tout en avouant que la méléagride d'Athénée ou plutôt de Clytus cité par Athénée, étoit un oiseau d'Etolie, aimant les lieux aquatiques, peu attaché à sa couvée, & dont la chair sentoit le marécage, tous caracteres qui ne conviennent point au dindon, qui ne se trouve point en Etolie, fuit les lieux aquatiques, a le plus grand attachement pour ses petits, & la chair de bon goût, il n'en prétend pas moins que la méléagride est un dindon (*f*); mais les Anatomistes de l'Académie des Sciences, qui, d'abord étoient du même avis lorsqu'ils firent la description du coq Indien, ayant examiné les choses de plus près, ont reconnu & prouvé ailleurs que la peintade étoit la vraie méléagride des Anciens; en sorte qu'il doit demeurer pour constant, qu'Athénée ou Clytus, Elien, Columelle & Ptolomée, n'ont pas plus parlé des dindons, qu'Aristote & Pline, & que ces oiseaux ont été inconnus aux Anciens.

Nous ne voyons pas même qu'il en soit fait mention dans aucun Ouvrage moderne, écrit avant la découverte de l'Amérique : une tradition populaire fixe dans le seizieme siècle, sous François I, l'époque de leur premiere apparition en France ; car c'est

---

(*f*) *In Cardanum exercit.* 238.

dans ce temps que vivoit l'amiral Chabot : Les Auteurs de la *Zoologie Britannique* avancent, comme un fait notoire, qu'ils ont été apportés en Angleterre sous le règne de Henri VIII, contemporain de François I (*g*), ce qui s'accorde très bien avec notre sentiment; car l'Amérique ayant été découverte par Christophe Colomb, sur la fin du quinzieme siècle, & les rois François I & Henri VIII étant montés sur le trône au commencement du seizieme siècle, il est tout naturel que ces oiseaux apportés d'Amérique, ayent été introduits comme nouveautés, soit en France, soit en Angleterre, sous le règne de ces Princes; & cela est confirmé par le témoignage précis de J. Sperling, qui écrivoit avant 1660, & qui assure expressément qu'ils avoient été transportés des Nouvelles Indes en Europe, plus d'un siècle auparavant (*h*).

Tout concourt donc à prouver que l'Amérique est le pays natal des dindons; & comme ces sortes d'oiseaux sont pesans, qu'ils n'ont pas le vol élevé & qu'ils ne nagent point, ils n'ont pu en aucune maniere traverser l'espace qui sépare les deux continens, pour aborder en Afrique, en Europe ou en Asie : ils se trouvent donc dans le cas des quadrupèdes, qui n'ayant pu sans le secours de l'homme passer d'un continent à l'autre, appartiennent exclusivement à l'un des deux;

(*g*) Britisch. Zoology, pag. 87.

(*h*) *Zoologia physica*, pag. 366.

& cette considération donne une nouvelle force au témoignage de tant de Voyageurs, qui assurent n'avoir jamais vu de dindons sauvages, soit en Asie, soit en Afrique, & n'y en avoir vu de domestiques que ceux qui y avoient été apportés d'ailleurs.

Cette détermination du pays naturel des dindons, influe beaucoup sur la solution d'une autre question, qui, au premier coup-d'œil, ne semble pas y avoir du rapport: J. Sperling, dans sa *Zoologia Physica*, *pag. 369*, prétend que le dindon est un monstre (il auroit dû dire un mulet), provenant du mêlange de deux espèces, celle du paon & du coq ordinaire; mais s'il est bien prouvé, comme je le crois, que les dindons soient d'origine américaine, il n'est pas possible qu'ils ayent été produits par le mêlange de deux espèces asiatiques, telles que le coq & le paon; & ce qui achève de démontrer qu'en effet cela n'est pas, c'est que dans toute l'Asie on ne trouve point de dindons sauvages, tandis qu'ils fourmillent en Amérique. Mais, dira-t-on, que signifie donc ce nom de *gallo-pavus* (coq-paon), si anciennement appliqué au dindon! rien de plus simple; le dindon étoit un oiseau étranger, qui n'avoit point de nom dans nos langues Européennes; & comme on lui a trouvé des rapportts assez marqués avec le coq & le paon, on a voulu indiquer ces rapports par le nom composé de *gallo-pavus*; d'après lequel Sperling & quelques autres auront cru que le dindon étoit réellement le produit du mêlange de l'espèce du paon avec celle du

coq, tandis qu'il n'y avoit que les noms de mêlés; tant il eſt dangereux de conclure du mot à la choſe! tant il eſt important de ne point appliquer aux animaux de ces noms composés qui ſont preſque toujours ſuſceptibles d'équivoque!

M. Edwards parle d'un autre mulet qu'il dit être le mêlange de l'eſpèce du dindon avec celle du faiſan; l'individu ſur lequel il a fait ſa deſcription *(i)*, avoit été tué d'un coup de fuſil, dans les bois voiſins de Hanford, dans la province de Dorſet, où il fut apperçu au mois d'octobre 1759, avec deux ou trois autres oiſeaux de la même eſpèce: il étoit en effet d'une groſſeur moyenne entre le faiſan & le dindon, ayant trente-deux pouces de vol; une petite aigrette de plumes noires aſſez longues, s'élevoit ſur la baſe du bec ſupérieur; la tête n'étoit point nue comme celle du dindon, mais couverte de petites plumes fort courtes; les yeux étoient entourés d'un cercle de peau rouge, mais moins large que dans le faiſan: on ne dit point ſi cet oiſeau relevoit les grandes plumes de la queue pour faire la roue; il paroît ſeulement par la figure, qu'il la portoit ordinairement comme la porte le dindon lorſqu'il eſt tranquille: au reſte, il eſt à remarquer qu'il n'avoit la queue compoſée que de ſeize plumes, comme celle du coq de bruyere; tandis que celle des dindons & des faiſans en a dix-huit: d'ailleurs chaque plume

---

(i) *Glanures*, planche CCCXXXVII.

du corps étoit double sur une même racine ; l'une ferme & plus grande, l'autre petite & duvetée, caractere qui ne convient ni au faisan ni au dindon, mais bien au coq de bruyere & au coq commun : si cependant l'oiseau dont il s'agit, tiroit son origine du mêlange du faisan avec le dindon, il semble qu'on auroit dû retrouver en lui comme dans les autres mulets, premiérement, les caracteres communs aux deux espèces primitives ; en second lieu, des qualités moyennes entre leurs qualités opposées, ce qui n'a point lieu ici, puisque le prétendu mulet de M. Edwards avoit des caracteres qui manquoient absolument aux deux espèces primitives (les plumes doubles), & qu'il manquoit d'autres caracteres qui se trouvoient dans ces deux espèces (les dix-huit plumes de la queue); & si l'on vouloit absolument une espèce métive, il y auroit plus de fondement à croire qu'elle dérive du mêlange du coq de bruyere & du dindon, qui, comme je l'ai remarqué, n'a que seize pennes à la queue, & qui a les plumes doubles comme notre prétendu mulet.

Les dindons sauvages ne diffèrent des domestiques, qu'en ce qu'ils sont beaucoup plus gros & plus noirs : du reste ils ont les mêmes mœurs, les mêmes habitudes naturelles, la même stupidité; ils se perchent dans les bois sur les branches sèches ; & lorsqu'on en fait tomber quelqu'un d'un coup d'arme à feu, les autres restent toujours perchés, & pas un seul ne s'envole. Selon Fernandès, leur chair, quoique bonne,

eſt plus dure & moins agréable que celle des dindons domeſtiques; mais ils ſont deux fois plus gros : *hucxolotl* eſt le nom Mexicain du mâle, & *cihuatotolin* le nom de la femelle (*k*). Albin nous apprend qu'un grand nombre de Seigneurs Anglois ſe plaiſent à élever des dindons ſauvages; & que ces oiſeaux réuſſiſſent aſſez bien par-tout où il y a de petits bois, des parcs ou autres enclos (*l*).

Le dindon huppé n'eſt qu'une variété du dindon commun, ſemblable à celle du coq huppé dans l'eſpèce du coq ordinaire; la huppe eſt quelquefois noire & d'autres fois blanche, telle que celle du dindon décrit par Albin (*m*) : il étoit de la groſſeur des dindons ordinaires; il avoit les pieds couleur de chair; la partie ſupérieure du corps, d'un brun foncé; la poitrine, le ventre, les cuiſſes & la queue blanches, ainſi que les plumes qui formoient ſon aigrette; du reſte il reſſembloit exactement à nos dindons communs, & par la chair ſpongieuſe & glanduleuſe qui recouvroit la tête & la partie ſupérieure du cou, & par le bouquet de crins durs naiſſant (en apparence) de la poitrine, & par les éperons courts qu'il avoit à chaque pied, & par ſon antipathie ſinguliere pour le rouge, &c.

(*k*) Fr. Fernandès, *Hiſtoria avium novæ Hiſpaniæ*, *pag.* 27.

(*l*) Albin, liv. II, n°. XXXIII.

(*m*) *Ibidem.*

* LA PEINTADE (*a*).

Voyez planche III de ce Volume.

Il ne faut pas confondre la Peintade avec le *Pintado*, comme a fait M. Ray, du moins avec le *Pintado* dont parle Dampier (*b*), lequel est un oiseau de mer, de la grosseur d'un canard, ayant les ailes fort longues, & qui rase la surface de l'eau en volant ; tous caracteres fort étrangers à la peintade, qui est un oiseau terrestre, à ailes courtes, & dont le vol est fort pesant.

---

* *Voyez les planches enluminées*, n°. 108.

(*a*) La Peintade, en Grec & en Latin *Meleagris* ; en Italien, *Gallina di Numidia* ; en Allemand, *Perl-huhn* ; en Anglois, *Pintado* ou *Guinea-hea* ; à Congo, *Quetelé*. --- *Meleagris, vel gallus numidicus, aut mauritanus silvestris.* Gesner, *Avi*, *pag.* 480. --- Poule de la Guinée. Belon, *Hist. des Ois.* pag. 246. --- Peintade. Mémoires pour servir à l'Histoire des Animaux partie II, pag. 79, planche XLVII, avec une bonne figure. --- *Gallina Africana.* Frisch, planche CXXVI, avec une figure coloriée. --- La Peintade. Brisson, tom. I, pag. 176, avec une bonne figure, planche VIII.

(*b*) Voyez son *Voyage aux Terres Australes, tom. IV de son Nouveau Voyage autour du Monde, pag. 23, édition de Rouen.*



1. le Dindon 2. la Peintade

Celle-ci a été connue & très bien désignée par les Anciens. Ariſtote n'en parle qu'une ſeule fois dans tous ſes Ouvrages ſur les animaux; il la nomme *méléagride*, & dit que ſes œufs ſont marquetés de petites taches (*c*).

Varron en fait mention ſous le nom de poule d'Afrique : c'eſt, ſelon lui, un oiſeau de grande taille, à plumage varié, dont le dos eſt rond, & qui étoit fort rare à Rome (*d*).

Pline dit les mêmes choſes que Varron, & ſemble n'avoir fait que le copier (*e*); à moins qu'on ne veuille attribuer la reſſemblance des deſcriptions à l'identité de l'objet décrit : il répète auſſi ce qu'Ariſtote avoit dit de la couleur des œufs (*f*); & il ajoute que les peintades de Numidie étoient les plus eſtimées (*g*), d'où on a donné à l'eſpèce, le nom de poule Numidique par excellence.

Columelle en reconnoiſſoit de deux ſortes qui ſe reſſembloient en tout point, excepté que l'une avoit les barbillons bleus, & que

---

(*c*) Voyez *Hiſtoria Animalium*, *lib. VI*, *cap.* II.

(*d*) *Grandes, variæ, gibberæ, quas meleagrides appellant Græci.* Varro, *de Re ruſticâ*, *lib. III*, *cap.* IX.

(*e*) *Africæ gallinarum genus, gibberum, variis ſparſum plumis. Hiſt. nat. lib. X*, *cap. xxvj.*

(*f*) *Ibidem*, *cap.* LII.

(g) *Ibidem*, *cap.* XLVIII, *quam plerique Numidicam dicunt.* Columelle.

l'autre les avoit rouges; & cette différence avoit paru assez considérable aux Anciens pour constituer deux espèces ou races désignées par deux noms distincts : ils appelloient *méléagride*, la poule aux barbillons rouges, & *poule africaine*, celle aux barbillons bleus (*h*), n'ayant pas observé ces oiseaux d'assez près pour s'appercevoir que la premiere étoit la femelle, & la seconde le mâle d'une seule & même espèce, comme l'ont remarqué Mrs. de l'Académie (*i*).

Quoi qu'il en soit, il paroît que la peintade, élevée autrefois à Rome avec tant de soin, s'étoit perdue en Europe, puisqu'on n'en retrouve plus aucune trace chez les Ecrivains du moyen âge, & qu'on n'a recommencé à en parler que depuis que les Européens ont fréquenté les côtes occidentales de l'Afrique, en allant aux Indes par le cap de Bonne-espérance (*k*); non seulement ils l'ont répandue en Europe, mais ils l'ont encore transportée en Amérique : & cet oiseau ayant éprouvé diverses altéra-

---

(*h*) *Africana gallina est meleagridi similis, nisi quod rutilam paleam & cristam capite gerit, quæ utraque sunt in meleagride cærulea.* Voyez Columelle, *de Re rusticâ*, *lib. XIII*, *cap. II.*

(*i*) *Voyez* Mémoires pour servir à l'Histoire naturelle des animaux, dressés par M. Perrault, deuxieme partie, pag. 82.

(*k*) » Tout ainsi comme la Guinée est un pays dont les Marchands ont commencé à apporter plusieurs marchandises qui étoient auparavant inconnues à nos François; aussi, sans leurs Navigations, les poules de

tions dans ſes qualités extérieures par les influences des divers climats, il ne faut pas s'étonner ſi les Modernes, ſoit Naturaliſtes, ſoit Voyageurs, en ont encore plus multiplié les races que les Anciens.

Friſch diſtingue, comme Columelle, la peintade à barbillons rouges de celle à barbillons bleus *(l)*; mais il reconnoît entr'elles pluſieurs autres différences : ſelon lui, cette derniere qui ne ſe trouve guere qu'en Italie, n'eſt point bonne à manger; elle eſt plus petite, elle ſe tient volontiers dans les endroits marécageux, & prend peu de ſoin de ſes petits : ces deux derniers traits ſe retrouvent dans la méléagride de Clytus de Milet; « on les tient, dit-il, » dans un lieu aquatique, & elles montrent » ſi peu d'attachement pour leurs petits, » que les Prêtres commis à leur garde, » ſont obligés de prendre ſoin de la cou» vée »; mais il ajoute que leur groſſeur eſt celle d'une poule de belle race *(m)*; il paroît auſſi par un paſſage de Pline, que

---

ce pays-là étoient inconnues, n'eût été qu'ils leur ont fait paſſer la mer, qui maintenant ſont jà ſi fréquentes ès maiſons des grands Seigneurs en nos contrées, qu'elles nous en ſont communes ». Voyez Belon, *Hiſt. nat. des Oiſ. pag. 246.*

(*l*) Voyez le Diſcours relatif à la planche CXXVI de Friſch.

(*m*) *Locus ubi aluntur, paluſtris eſt; pullos ſuos nullo amoris affectu hæc ales proſequitur, & teneros adhuc negligit, quare à Sacerdotibus curam eorum geri oportet,* Voyez Athénée, lib. XIV, cap. XXVI.

ce Naturaliste regardoit la méléagride comme un oiseau aquatique (*n*); celle à barbillons rouges est au contraire, selon M. Frisch, plus grosse qu'un faisan, se plaît dans les lieux secs, élève soigneusemeut ses petits, &c.

Dampier assure que dans l'isle de May, l'une de celles du Cap-vert, il y a des peintades dont la chair est extraordinairement blanche; d'autres dont la chair est noire, & que toutes l'ont tendre & délicate (*o*); le P. Labat en dit autant (*p*): cette différence, si elle est vraie, me paroît d'autant plus considérable qu'elle ne pourroit être attribuée au changement de climat, puisque dans cette isle qui avoisine l'Afrique, les peintades sont comme dans leur pays natal; à moins qu'on ne veuille dire que les mêmes causes particulieres qui teignent en noir la peau & le périoste de la plupart des oiseaux des isles de San-Jago, voisines de l'isle de May, noircissent aussi dans cette derniere la chair des peintades.

Le P. Charlevoix prétend qu'il y en a une espèce à Saint-Domingue, plus petite que l'espèce ordinaire (*q*); mais ce sont

---

(*n*) *Menestas Africæ locum sicyonem appellat & Crathim amnem in Oceanum effluentem, lacu in quo aves quas Meleagridas & Penelopas vocat, vivere. Hist. naturalis, lib. XXXVII, cap. 11.*

(*o*) Voyez *Nouveau Voyage autour du Monde, tom. IV, pag. 23.*

(*p*) *Idem, tom. II, pag. 326.*

(*q*) *Voyez* Histoire de l'Isle Espagnole de Saint-Domingue, pages 28 & 29.

apparemment ces peintades marronnes, provenant de celles qui y furent transportées par les Castillans, peu après la conquête de l'Isle; cette race étant devenue sauvage, & s'étant comme naturalisée dans le pays, aura éprouvé l'influence naturelle de ce climat laquelle tend à affoiblir, amoindrir, détériorer les espèces, comme je l'ai fait voir ailleurs (*r*); & ce qui est digne de remarque, c'est que cette race originaire de Guinée, & qui, transportée en Amérique, y avoit subi l'état de domesticité, n'a pu dans la suite être ramenée à cet état, & que les colons de Saint-Domingue ont été obligés d'en faire venir de moins farouches d'Afrique, pour les élever & les multiplier dans les basse-cours (*s*); est-ce pour avoir vécu dans un pays plus désert, plus agreste, & dont les habitans étoient sauvages, que ces peintades marronnes sont devenues plus sauvages elles-mêmes? ou ne seroit-ce pas aussi pour avoir été effarouchées par les Chasseurs Européens, & surtout par les François qui en ont détruit un grand nombre, selon le P. Margat Jésuite (*t*)?

Marcgrave en a vu de huppées qui venoient de Sierra-Liona, & qui avoient autour du cou une espèce de collier membra-

---

(*r*) Voyez la nouvelle édition de cet ouvrage, tome VII.

(*s*) Voyez *Lettres Edifiantes*, XXme. Recueil, *loco citato.*

(*t*) *Ibidem.*

neux, d'un cendré bleuâtre (*u*); & c'est encore ici une de ces variétés que j'appelle primitives, & qui méritent d'autant plus d'attention, qu'elles sont antérieures à tout changement de climat.

Le Jésuite Margat, qui n'admet point de différence spécifique entre la poule africaine & la méléagride des Anciens, dit qu'il y en a de deux couleurs à Saint-Domingue, les unes ayant des taches noires & blanches disposées par compartimens en forme de rhomboïdes, & les autres étant d'un gris plus cendré; il ajoute qu'elles ont toutes du blanc sous le ventre, au-dessous & aux extrémités des ailes (*x*).

Enfin M. Brisson regarde comme une variété constante la blancheur du plumage de la poitrine, observée sur les peintades de la Jamaïque, & en a fait une race distincte, caractérisée par cet attribut (*y*), qui, comme nous venons de le voir, n'appartient pas moins aux peintades de Saint-Domingue qu'à celles de la Jamaïque.

Mais indépendamment des dissemblances qui ont paru suffisantes pour admettre plu-

---

(*u*) *Earum collum circum ligatum seu circum-volutum quasi linteamine membranaceo coloris cinerei cærulescentis : caput tegit crista obrotunda, multiplex, constans, pennis eleganter nigris.* Marcgrave, *Hist. naturalis Brasiliensis, pag. 192.*

(*x*) Lettres édifiantes, *au lieu cité.*

(*y*) *Voyez* l'Ornithologie de M. Brisson, tom. I, p. 180. *Meleagris pectore albo.*

ſieurs races de peintades, j'en trouve beaucoup d'autres, en comparant les deſcriptions & les figures publiées par différens Auteurs, leſquelles indiquent aſſez peu de fermeté, ſoit dans le moule intérieur de cet oiſeau, ſoit dans l'empreinte de ſa forme extérieure, & une très grande diſpoſition à recevoir les influences du dehors.

La peintade de Friſch & de quelques autres (z), a le caſque & les pieds blanchâtres, le front, le tour des yeux, les côtés de la tête & du cou, dans ſa partie ſupérieure, blancs, marquetés de gris-cendré; celle de Friſch a de plus, ſous la gorge, une tache rouge en forme de croiſſant, plus bas un collier noir fort large, les ſoies ou filets de l'*occiput* en petit nombre, & pas une ſeule penne blanche aux ailes; ce qui fait autant de variétés par leſquelles les peintades de ces Auteurs diffèrent de la nôtre.

Celle de Marcgrave avoit de plus le bec jaune (*a*); celle de M. Briſſon l'avoit rouge à la baſe, & de couleur de corne vers le

(z) » Le mâle & la femelle, dit Belon, ont même madrures en plumes, & blancheur autour des yeux, & rougeur par-deſſous «. Voyez *Hiſt. nat. des Oiſeaux*, *pag. 247.* -- *Ad latera capitis albo*, dit Marcgrave, *Hiſtoria nat. Braſil. pag. 192.* --- » La tête eſt revêtue, dit le Jéſuite Margat, d'une peau ſpongieuſe, rude & ridée, dont la couleur eſt d'un blanc-bleuâtre. *Voyez Lettres édifiantes*, *Recueil XX*, *pag. 362 & ſuiv.*

(*a*) *Roſtrum flavum.* Voyez *Hiſtoria nat. Braſil. pag.* 192.

bout (*b*). MM. de l'Académie ont trouvé à quelques-unes une petite huppe à la base du bec, composée de douze ou quinze soies ou filets roides, longs de quatre lignes (*c*), laquelle ne se retrouve que dans celles de Sierra-Liona, dont j'ai parlé plus haut.

Le Docteur Cai dit que la femelle a la tête toute noire, & que c'est la seule différence qui la distingue du mâle (*d*).

Aldrovande prétend au contraire que la tête de la femelle a les mêmes couleurs que celles du mâle; mais que son casque est seulement moins élevé & plus obtus (*e*).

Roberts assure qu'elle n'a pas même de casque (*f*).

Dampier & Labat, qu'on ne lui voit point ces barbillons rouges & ces caroncules de même couleur qui, dans le mâle bordent l'ouverture des narines (*g*).

M. Barrère dit que tout cela est plus pâle que dans le mâle (*h*), & que les soies de

---

(*b*) Voyez *Ornithol. tom. I, pag. 180.*

(*c*) Voyez *Mémoires sur les Animaux, part. II, p. 82.*

(*d*) *Caius apud Gesnerum, de Avibus, pag. 481.*

(*e*) Voyez *Ornith. Aldrov. tom. II, pag. 336.*

(*f*) Voyages de Roberts au Cap-vert & aux Isles, &c. pag. 402.

(*g*) Nouveau Voyage de Dampier, tom. VI, page 402. *Nota.* Il est probable que la crête courte & d'un rouge très vif dont parle le P. Charlevoix, n'est autre chose que ces caroncules. Voyez son *Histoire de l'isle Espagnole, tom. I, pag. 28, &c.*

(*h*) Barrere, *Ornithologiæ specimen, class. IV, gen. III, species 6.*

l'*occiput* sont plus rares, & telles apparemment qu'elles paroissent dans la *planche* CXXVI de Frisch.

Enfin, MM. de l'Académie ont trouvé dans quelques individus, ces soies ou filets de l'*occiput* élevés d'un pouce, en sorte qu'ils formoient comme une petite huppe derriere la tête (*i*).

Il seroit difficile de démêler parmi toutes ces variétés celles qui sont assez profondes, & pour ainsi dire assez fixes, pour constituer des races distinctes; & comme on ne peut douter qu'elles ne soient toutes fort récentes, il seroit peut-être plus raisonnable de les regarder comme des effets qui s'opèrent encore journellement par la domesticité, par le changement de climat, par la nature des alimens, &c. & de ne les employer dans la description, que pour assigner les limites des variations auxquelles sont sujettes certaines qualités de la peintade; & pour remonter autant qu'il est possible aux causes qui les ont produites jusqu'à ce que ces variétés ayant subi l'épreuve du temps, & ayant pris la consistance dont elles sont susceptibles, puissent servir de caracteres à des races réellement distinctes.

La peintade a un trait marqué de ressemblance avec le dindon, c'est de n'avoir point de plumes à la tête ni à la partie supérieure du cou; & cela a donné lieu à plusieurs Ornithologistes, tels que Belon (*k*), Gesner

(*i*) Voyez Mémoires sur les Animaux, part. II, p. 80.
(*k*) Voyez Histoire naturelle des Oiseaux, pag. 248.

(*l*), Aldrovande (*m*) & Klein [*n*], de prendre le dindon pour la méléagride des Anciens ; mais outre les différences nombreuſes & tranchées qui ſe trouvent, ſoit entre ces deux eſpèces, ſoit entre ce que l'on voit dans le dindon & ce que les Anciens ont dit de la méléagride (*o*) ; il ſuffit pour mettre en évidence la fauſſeté de cette conjecture, de ſe rappeler les preuves par leſquelles j'ai établi à l'article du dindon, que cet oiſeau eſt propre & particulier à l'Amérique, qu'il vole peſamment, ne nage point du tout, & que par conſéquent il n'a pu franchir la vaſte étendue de mers qui ſépare l'Amérique de notre continent ; d'où il ſuit qu'avant la découverte de l'Amérique, il étoit entiérement inconnu dans notre conti-

---

(*l*) Voyez *de Avibus*, pag. 480 & ſuiv.

(*m*) Voyez *Ornithologiæ*, lib. XIII, pag. 36.

(*n*) *Prodromus Hiſtoriæ avium, pag. 112.*

(*o*) La Méléagride étoit de la groſſeur d'une poule de bonne race, avoit ſur la tête un tubercule calleux, le plumage marqueté de taches blanches ſemblables à des lentilles, mais plus grandes ; deux barbillons adhérens au bec ſupérieur ; la queue pendante ; le dos rond, des membranes entre les doigts ; point d'éperons aux pieds, aimoit les marécages, n'avoit point d'attachement pour ſes petits, tous caracteres qu'on chercheroit vainement dans le dindon, lequel en a d'ailleurs deux très frappans qui ne ſe retrouvent point dans la deſcription de la Méléagride, ce bouquet de crins durs qui lui ſort au bas du cou, & ſa maniere d'étaler ſa queue & de faire la roue autour de ſa femelle.

nent, & que les Anciens n'ont pu en parler ſous le nom de méléagride.

Il paroît que c'eſt auſſi par erreur que le nom de *Knor-hahn* s'eſt gliſſé dans la liſte des noms de la peintade donnée par M. Briſſon (*p*), citant Kolbe (*q*); je ne nie pas que la figure par laquelle le *Knor-hahn* a été déſigné dans le voyage de Kolbe, n'ait été faite d'après celle de la poule africaine de Marcgrave, comme le dit M. Briſſon; mais il avouera auſſi qu'il eſt difficile de reconnoître dans un oiſeau propre au cap de Bonne-eſpérance, la peintade qui eſt répandue dans toute l'Afrique, mais moins au Cap que par-tout ailleurs; & qu'il eſt encore plus difficile d'adapter à celle-ci, ce bec court & noir, cette couronne de plumes, ce rouge mêlé dans les couleurs des ailes & du corps, & cette ponte de deux œufs ſeulement que Kolbe attribue à ſon *knor-haan.*

Le plumage de la peintade, ſans avoir des

(*p*) *Ornithologie, tom. I, pag. 177.*

(*q*) Deſcription du cap de Bonne-eſpérance, tome III, page 169. » Un oiſeau qui appartient proprement au Cap, dit ce Voyageur, eſt le *knor-hahn* ou le *Coq-knor*, c'eſt la ſentinelle des autres oiſeaux; il les avertit lorſqu'il voit approcher un homme, par un cri qui reſſemble au ſon du mot *crac*, & qu'il répète fort haut: ſa grandeur eſt celle d'une poule; il a le bec court & noir comme les plumes de ſa couronne; le plumage des ailes & du corps mêlé de rouge, de blanc & de cendré; les jambes jaunes, les ailes petites: il fréquente les lieux ſolitaires & fait ſon nid dans les buiſſons; ſa ponte eſt de deux œufs: on eſtime peu ſa chair, quoiqu'elle ſoit bonne «.

couleurs riches & éclatantes, est cependant très distingué : c'est un fond gris-bleuâtre plus ou moins foncé, sur lequel sont semées assez régulierement des taches blanches plus ou moins rondes, représentant assez bien des perles; d'où quelques Modernes ont donné à cet oiseau le nom de *poules perlées* (r); & les Anciens ceux de *varia* & de *guttata* (s): tel étoit du moins le plumage de la peintade dans son climat natal; mais depuis qu'elle a été transporteé dans d'autres régions, elle a pris plus de blanc, témoin les peintades à poitrine blanche de la Jamaïque & de Saint-Domingue; & ces peintades parfaitement blanches dont parle M. Edwards (t); en sorte que la blancheur de la poitrine dont M. Brisson a fait le caractere d'une variété, n'est qu'une altération commencée de la couleur naturelle, ou plutôt n'est que le passage de cette couleur à la blancheur parfaite.

Les plumes de la partie moyenne du cou sont fort courtes, à l'endroit qui joint sa partie supérieure, ou il n'y en a point du tout; puis elles vont toujours croissant de longueur

---

(r) Voyez Frisch, planche CXXVI. --- Klein, *historiæ animalium prodromus*, pag. 3.

(s) Martial, *Epigramm.*

(t) » Depuis que les peintades se sont multipliées [en Angleterre], leur couleur s'est altérée; il s'y est mêlé du blanc dans plusieurs; d'autres sont d'un gris de perle clair, en conservant leurs mouchetures; d'autres sont parfaitement blanches. Voyez *Glanures* d'Edwards, troisième partie, pag. 269.

jusqu'à la poitrine où elles ont près de trois pouces.

Ces plumes sont duvetées depuis leur racine jusqu'à environ la moitié de leur longueur; & cette partie duvetée est recouverte par l'extrémité des plumes du rang précédent, laquelle est composée de barbes fermes & accrochées les unes aux autres (*u*).

La peintade a les ailes courtes & la queue pendante, comme la perdrix; ce qui, joint à la disposition de ses plumes, la fait paroître bossue (*Genus gibberum.* Pline); mais cette bosse n'est qu'une fausse apparence, & il n'en reste plus aucun vestige lorsque l'oiseau est plumé (*x*).

Sa grosseur est à-peu-près celle de la poule commune; mais elle a la forme de la perdrix, d'où lui est venu le nom de perdrix de Terre-neuve (*y*); seulement elle a les pieds plus élevés, & le cou plus long & plus menu dans le haut.

Les barbillons qui prennent naissance du bec supérieur, n'ont point de forme constante, étant ovales dans les unes, & carrés ou triangulaires dans les autres : ils sont rouges dans la femelle & bleuâtres dans le mâle; & c'est, selon MM. de l'Académie (*z*) & M.

(*u*) *Voyez* Mémoires pour servir à l'Histoire des Animaux, part. II, pag 81.

(*x*) *Voyez* Lettres édifiantes, Recueil XX, *loco citato.*

(*y*) Voyez Belon, *Histoire naturelle des Oiseaux*, *pag.* 247.

(*z*) *Voyez* Mémoires pour servir à l'Histoire des Animaux, part. II, pag. 83.

Briſſon (*a*), la ſeule choſe qui diſtingue les deux ſexes; mais d'autres Auteurs ont aſſigné, comme nous l'avons vu ci-deſſus, d'autres différences tirées des couleurs du plumage (*b*), des barbillons (*c*), du tubercule calleux de la tête (*d*), des caroncules, des narines (*e*), de la groſſeur du corps (*f*), des ſoies ou filets de l'*occiput* (*g*), &c; ſoit que ces variétés dépendent en effet de la différence du ſexe; ſoit que par un vice de logique trop commun, on les ait regardées comme propres au ſexe de l'individu où elles ſe trouvoient accidentellement, & par des cauſes toutes différentes.

En arriere des barbillons, on voit ſur les côtés de la tête, la très petite ouverture des oreilles, qui dans la plupart des oiſeaux, eſt ombragée par des plumes, & ſe trouve ici à découvert; mais ce qui eſt propre à la peintade, c'eſt ce tubercule calleux, cette eſpèce de caſque qui s'éleve ſur ſa tête, & que Belon compare aſſez mal-à-propos au tubercule, ou plutôt à la corne de la giraffe (*h*); il eſt ſemblable par ſa forme à

(*a*) Ornithologie, tom. I, pag. 179.

(*b*) Caius *apud Geſnerum, de Avibus, pag. 481.*

(*c*) Columelle, Friſch, Dampier, &c.

(*d*) Aldrovande, Roberts, Barrere, Dalechamp, &c.

(*e*) Barrere, Labat, Dampier, &c.

(*f*) Friſch.

(*g*) Friſch, Barrere, &c.

(*h*) Belon, *Nature des Oiſeaux, pag. 247.*

la contre-épreuve du bonnet ducal du Doge de Venise, ou, si l'on veut, à ce bonnet mis sens-devant-derriere (*i*); sa couleur varie dans les différens sujets du blanc au rougeâtre, en passant par le jaune & le brun (*k*); sa substance intérieure est comme celle d'une chair endurcie & calleuse; ce noyau est recouvert d'une peau sèche & ridée qui s'étend sur l'*occiput* & sur les côtés de la tête, mais qui est échancrée à l'endroit des yeux (*l*). Les Physiciens à causes finales, n'ont pas manqué de dire que cette callosité étoit un casque véritable, une arme défensive donnée aux peintades, pour les munir contre leurs atteintes réciproques, attendu que ce sont des oiseaux querelleurs, qui ont le bec très fort & le crâne très foible (*m*).

Les yeux sont grands & couverts, la paupiere supérieure a de longs poils noirs relevés en haut, & le cristallin est plus convexe en dedans qu'en dehors (*n*).

M. Perrault assure que le bec est semblable

(*i*) C'est à cause de ce tubercule que M. Linnæus a nommé la peintade tantôt *gallus vertice corneo*, Syst. nat. edit. VI, tantôt *phasianus vertice calloso*, edit. X.

(*k*) Il est blanchâtre dans la planche CXXVI de Frisch; couleur de cire, suivant Belon, pag. 247; brun, selon Marcgrave; fauve-brun, selon M. Perrault; rougeâtre dans notre planche.

(*l*) Mémoires sur les Animaux, partie II, pag. 82.

(*m*) Voyez *Miss. Aldrovand. Ornithologia*, *tom. II*, *pag. 37*.

(*n*) Mémoires sur les Animaux, part. II, pag. 87.

à celui de la poule ; le Jésuite Margat le fait trois fois plus gros, très dur & très pointu ; les ongles sont aussi plus aigus, selon le P. Labat ; mais tous s'accordent, Anciens & Modernes, à dire que les pieds n'ont point d'éperons.

Une différence considérable qui se trouve entre la poule commune & la peintade, c'est que le tube intestinal est beaucoup plus court à proportion dans cette derniere, n'ayant que trois pieds, selon MM. de l'Académie, sans compter les *cæcum* qui ont chacun six pouces, vont en s'élargissant depuis leur origine, & reçoivent des vaisseaux du mésentère comme les autres intestins : le plus gros de tous est le *duodenum*, qui a plus de huit lignes de diamètre ; le gésier est comme celui de la poule ; on y trouve aussi beaucoup de petits graviers, quelquefois même rien autre chose, apparemment lorsque l'animal étant mort de langueur, a passé les derniers temps de sa vie sans manger ; la membrane interne du gésier est très ridée, peu adhérente à la tunique nerveuse, & d'une substance analogue à celle de la corne.

Le jabot lorsqu'il est soufflé, est de la grosseur d'une balle de paume ; le canal intermédiaire entre le jabot & le gésier, est d'une substance plus dure & plus blanche que la partie du conduit intestinal qui précède le jabot, & ne présente pas à beaucoup près un si grand nombre de vaisseaux apparens.

L'œsophage descend le long du cou, à

droite de la trachée-artère (*o*); ſans doute parce que le cou qui, comme je l'ai dit, eſt fort long, ſe pliant plus ſouvent en avant que ſur les côtés, l'œſophage preſſé par la trachée-artère dont les anneaux ſont entiérement oſſeux ici, comme dans la plupart des oiſeaux, a été pouſſé du côté où il y avoit le moins de réſiſtance.

Ces oiſeaux ſont ſujets à avoir dans le foie, & même dans la rate, des concrétions ſquirreuſes; on en a vu qui n'avoient point de véſicule du fiel; mais dans ce cas le rameau hépatique étoit fort gros; on en a vu d'autres qui n'avoient qu'un ſeul teſticule (*p*) : en général il paroît que les parties internes neſont pas moins ſuſceptibles de variétés que les parties extérieures & ſuperficielles.

Le cœur eſt plus pointu qu'il ne l'eſt communément dans les oiſeaux (*q*): les poumons ſont à l'ordinaire; mais on a remarqué dans quelques ſujets, qu'en ſoufflant dans la trachée-artère pour mettre en mouvement les poumons & les cellules à air; on a remarqué, dis-je, que le péricarde qui paroiſſoit plus lâche qu'à l'ordinaire, ſe gonfloit comme les poumons (*r*).

J'ajouterai encore une obſervation ana-

(*o*) *Voyez* les Mémoires pour ſervir à l'Hiſtoire naturelle des Animaux, part. II, pag. 84, &c.

(*p*) Voyez *Idem, ibidem, pag. 84.*

(*q*) *Ibidem, pag. 86.*

(*r*) Hiſtoire de l'Académie des Sciences, tome I, page 153.

tomique, qui peut avoir quelque rapport avec l'habitude de crier, & à la force de la voix de la peintade; c'est que la trachée-artère reçoit dans la cavité du thorax, deux petits cordons musculeux, longs d'un pouce, larges de deux tiers de ligne, lesquels s'y implantent de chaque côté (*s*).

La peintade est en effet un oiseau très criard, & ce n'est pas sans raison que Browne l'a appelée *gallus clamosus* (*t*); son cri est aigre & perçant, & à la longue il devient tellement incommode, que quoique la chair de la peintade soit un excellent manger & bien supérieur à la volaille ordinaire, la plupart des colons d'Amérique ont renoncé à en élever (*u*); les Grecs avoient un mot particulier pour exprimer ce cri (*x*); Elien dit que la méléagride prononce à-peu-prés son nom (*y*); le Docteur Cai, que son cri approche de celui de la perdrix, sans être néanmoins aussi éclatant (*z*); Belon *qu'il est quasi comme celui des petits poussins nouvellement éclos*; mais il assure positivement qu'il est dissemblable à celui des poules communes (*a*);

(*s*) Mémoires pour servir à l'Histoire des Animaux, *loco citato*.

(*t*) *Natural histori of Jamaïc. pag.* 470.

(*u*) Lettres édifiantes, Recueil XX, *loco citato*.

(*x*) Καγχαζειν, selon Pollux. *Voyez* Gesner, *de Avibus*, *pag.* 479.

(*y*) *De Naturâ Animalium*, lib. IV, cap. XLII.

(*z*) Voyez Gesner, *de Avibus*, *pag.* 481.

(*a*) Histoire des Oiseaux, pag. 248.

& je ne sais pourquoi Aldrovande (*b*) & M. Salerne (*c*) lui font dire le contraire.

C'est un oiseau vif, inquiet & turbulent, qui n'aime point à se tenir en place, & qui sait se rendre maître dans la basse-cour; il se fait craindre des dindons même, & quoique beaucoup plus petit, il leur en impose par sa pétulance; » la peintade, dit le P. » Margat, a plutôt fait dix tours & donné » vingt coups de bec, que ces gros oiseaux » n'ont pensé à se mettre en défense « : ces poules de Numidie semblent avoir la même façon de combattre, que l'Historien Salluste attribue aux cavaliers Numides : » leur » charge, dit-il, est brusque & irréguliere; » trouvent-ils de la résistance, ils tournent le » dos, & un instant après ils sont sur l'en- » nemi (*d*); « on pourroit à cet exemple en joindre beaucoup d'autres qui attestent l'influence du climat sur le naturel des animaux, ainsi que sur le génie national des habitans : l'éléphant joint à beaucoup de force & d'industrie une disposition à l'esclavage; le chameau est laborieux, patient & sobre; le dogue ne démord point.

Elien raconte, que dans une certaine Isle, la Méléagride est respectée des oiseaux de

---

(*b*) *Ornithologia, tom. II, pag.* 338.

(*c*) Histoire naturelle des Oiseaux, pag. 134.

(*d*) Voyez Lettres édifiantes, XXme. Recueil, *loco citato.*

proie (*e*); mais je crois que dans tous les pays du monde, les oiseaux de proie attaqueront par préférence toute autre volaille qui aura le bec moins fort, point de casque sur la tête, & qui ne saura pas si bien se défendre.

La peintade est du nombre des oiseaux pulvérateurs, qui cherchent dans la poussiere où ils se vautrent, un remède contre l'incommodité des insectes; elle gratte aussi la terre comme nos poules communes, & va par troupes très nombreuses : on en voit à l'isle de May des volées de deux ou trois cents; les Insulaires les chassent au chien courant, sans autres armes que des bâtons (*f*); comme elles ont les ailes fort courtes, elles volent pesamment; mais elles courent très vîte, & selon Belon, en tenant la tête élevée comme la giraffe (*g*); elles se perchent la nuit pour dormir, & quelquefois la journée, sur les murs de clôture, sur les haies & même sur les toîts des maisons & sur les arbres; elles sont soigneuses, dit encore Belon, en pourchassant leur vivre (*h*); &

(*e*) Voyez *Historia Animalium*, lib. V, cap XXVII.

(*f*) *Voyez* Dampier, Nouveau Voyage autour du monde, tom. IV, pag. 23; & le voyage de Brue dans la nouvelle relation de l'Afrique occidentale, par Labat.

(*g*) Histoire des Oiseaux, pag. 248.

(*h*) *Nota.* M. de Sève a observé en jetant du pain à des peintades, que lorsqu'une d'entr'elles prenoit un morceau de pain plus gros qu'elle ne pouvoit l'avaler tout de suite, elle l'emportoit en fuyant les paons &

en effet elles doivent consommer beaucoup, & avoir plus de besoins que les poules domestiques, vu le peu de longueur de leurs intestins.

Il paroît par le témoignage des Anciens (*i*) & des Modernes (*k*), & par les demi-membranes qui unissent les doigts des pieds, que la peintade est un oiseau demi-aquatique; aussi celles de Guinée qui ont recouvré leur libetré à Saint-Domingue, ne suivant plus que l'impulsion du naturel, cherchent de préférence les lieux aquatiques & marécageux (*l*).

Si on les éleve de jeunesse, elles s'apprivoisent très bien. Brue raconte qu'étant sur la côte du Sénégal, il reçut en présent d'une Princesse du pays, deux peintades, l'une mâle & l'autre femelle, toutes deux si familieres qu'elles venoient manger sur son assiette; & qu'ayant la liberté de voler au rivage, elles se rendoient régulierement

---

les autres volailles, qui ne vouloient pas la quitter; & que, pour s'en débarrasser, elle cachoit le morceau de pain dans du fumier ou dans de la terre, où elle venoit le chercher & le manger quelque temps après.

(*i*) Pline, *Historia naturalis*, lib XXXVII, cap. II. --- Clitus de Milet dans Athénée, lib. XIV, cap. XXVI.

(*k*) Gesner, *de Avibus*, pag. 478. --- Frisch, planche CXXXVI. --- Lettres édifiantes, Recueil XX, &c.

(*l*) Lettres édifiantes, *ibidem.* J'entrai dans un petit bosquet, auprès d'un marais, qui attiroit des compagnies de peintades, dit M. Adanson, pag. 76 de son voyage au Sénégal.

ſur la barque au ſon de la cloche qui annonçoit le dîné & le ſoupé (*m*) ; Moore qu'elles ſont auſſi farouches que le ſont les faiſans en Angleterre (*n*); mais je doute qu'on ait vu des faiſans auſſi privés que les deux peintades de Brue ; & ce qui prouve que les peintades ne ſont pas fort farouches, c'eſt qu'elles reçoivent la nourriture qu'on leur préſente au moment même où elles viennent d'être priſes (*o*). Tout bien conſidéré, il me ſemble que leur naturel approche beaucoup plus de celui de la perdrix que de celui du faiſan.

La poule peintade pond & couve à-peu-près comme la poule commune ; mais il paroît que ſa fécondité n'eſt pas la même en différens climats, ou du moins qu'elle eſt beaucoup plus grande dans l'état de domeſticité où elle regorge de nourriture, que dans l'état de ſauvage où, étant nourrie moins largement, elle abonde moins en molécules organiques ſuperflues.

On m'a aſſuré qu'elle eſt ſauvage à l'Isle de France, & qu'elle y pond huit, dix & douze œufs à terre dans les bois ; au lieu que celles qui ſont domeſtiques à Saint-Domingue, & qui cherchent auſſi le plus épais des haies & des brouſſailles pour y dépoſer leurs œufs, en pondent juſqu'à cent & cent

(*m*) Troiſieme voyage de Brue, publié par Labat.

(*n*) Voyez Hiſtoire générale des Voyages, tom. III, pag. 310.

(*o*) *Longolius apud Geſnerum, pag. 479.*

cinquante

cinquante, pourvu qu'il en reſte toujours quelqu'un dans le nid *(p)*.

Ces œufs ſont plus petits à proportion, que ceux de la poule ordinaire; & ils ont auſſi la coquille beaucoup plus dure : mais il y a une différence remarquable entre ceux de la peintade domeſtique & ceux de la peintade ſauvage; ceux-ci ont de petites taches rondes comme celles du plumage, & qui n'avoient point échappé à Ariſtote *(q)*; au lieu que ceux de la peintade domeſtique, ſont d'abord d'un rouge aſſez vif, qui devient enſuite plus ſombre; & enfin couleur de roſe sèche, en ſe refroidiſſant; ſi ce fait eſt vrai, comme me l'a aſſuré M. Fournier qui en a beaucoup élevé, il faudroit en conclure que les influences de la domeſticité ſont ici aſſez profondes, pour altérer non-ſeulement les couleurs du plumage, comme nous l'avons vu ci-deſſus, mais encore celle de la matiere dont ſe forme la coquille des œufs; & comme cela n'arrive pas dans les autres eſpèces, c'eſt encore une raiſon de plus pour regarder la nature de la peintade, comme moins fixe & plus ſujette à varier que celle des autres oiſeaux.

La peintade a-t-elle ſoin ou non de ſa couvée? c'eſt un problême qui n'eſt pas encore réſolu; Belon dit oui, ſans reſtriction

---

(p) Lettres édifiantes, Recueil XX.

(q) *Hiſt. Animalium, lib. VI, cap. 11.*

(*r*); Frisch est aussi pour l'affirmative à l'égard de sa grande espèce qui aime les lieux secs, & il assure que le contraire est vrai de la petite espèce qui se plaît dans les marécages; mais le plus grand nombre des témoignages lui attribue de l'indifférence sur cet article; & le Jésuite Margat nous apprend qu'à Saint-Domingue, on ne lui permet pas de couver elle-même ses œufs, par la raison qu'elle ne s'y attache point, & qu'elle abandonne souvent ses petits; on préfere, dit-il, de les faire couver par des poules d'Inde, ou par des poules communes (*s*).

Je ne trouve rien sur la durée de l'incubation; mais à juger par la grosseur de l'oiseau, & par ce que l'on sait des espèces auxquelles il a le plus de rapport, on peut la supposer de trois semaines, plus ou moins, selon la chaleur de la saison ou du climat, l'assiduité de la couveuse, &c.

Au commencement les jeunes peintadeaux n'ont encore ni barbillons, ni sans doute de casque; ils ressemblent alors par le plumage, par la couleur des pieds & du bec, à des perdreaux rouges; & il n'est pas aisé de distinguer les jeunes mâles des vieilles femelles (*t*); car c'est dans toutes les espèces

(*r*) » Sont moult fécondes & soigneuses de bien nourrir leurs petits «. *Hist. des oif. pag 248.*

(*s*) Lettres édifiantes, Recueil XX, *loco citatò.*

(*t*) Ceci nous a été assuré par le sieur Fournier, que nous avons cité ci-devant.

que la maturité des femelles reſſemble à l'enfance des mâles.

Les peintadeaux ſont fort délicats & très difficiles à élever dans nos pays ſeptentrionaux, comme étant originaires des climats brûlans de l'Afrique ; ils ſe nourriſſent, ainſi que les vieux à Saint-Domingue, avec du millet, ſelon le P. Margat *(u)* ; dans l'isle de May, avec des cigales & des vers qu'ils trouvent eux-mêmes, en grattant la terre avec leurs ongles (*x*) ; & ſelon Friſch, ils vivent de toutes ſortes de graines & d'inſectes *(y)*.

Le coq peintade produit auſſi avec la poule domeſtique ; mais c'eſt une eſpèce de génération artificielle qui demande des précautions ; la principale eſt de les élever enſemble de jeuneſſe ; & les oiſeaux métis qui réſultent de ce mélange, forment une race bâtarde, imparfaite, déſavouée pour ainſi dire de la Nature, & qui, ne pondant guere que des œufs clairs, n'a pu juſqu'ici ſe perpétuer régulierement(*z*).

Les peintadeaux des baſſe-cours ſont d'un fort bon goût, & nullement inférieurs aux perdreaux ; mais les ſauvages ou marrons de

---

(*u*) Lettres édifiantes, Recueil XX, *loco citato.*

(*x*) Nouveau voyage autour du monde, de Dampier, tom. IV, pag. 22. --- Labat, tom. II, pag. 326 ; & tom. III, pag. 139.

(*y*) Friſch, planche CXXVI.

(*z*) Selon M. Fournier.

Saint-Domingue, sont un mets exquis & au-dessus du faisan.

Les œufs de peintade sont aussi fort bons à manger.

Nous avons vu que cet oiseau étoit d'origine africaine, & de-là tous les noms qui lui ont été donnés de poule africaine, numidique, étrangere; de poule de Barbarie, de Tunis, de Mauritanie, de Lybie, de Guinée (d'où s'est formé le nom de Guinette): d'Egyte, de Pharaon, & même de Jérusalem : quelques Mahométans s'étant avisés de les annoncer sous le nom de poules de Jérusalem, les vendirent aux Chrétiens tout ce qu'ils voulurent *(a)* : mais ceux-ci s'étant apperçus de la fraude, les revendirent à profit à de bons Musulmans, sous le nom de poules de la Mecque.

On en trouve à l'isle de France & à l'isle de Bourbon (*b*), où elles ont été transplantées assez récemment, & où elles se sont fort bien multipliées (*c*); elles sont connues à Madagascar sous le nom d'*acanques* (*d*), & au Congo sous celui de *quetèle* (*e*); elles sont fort communes dans la Guinée

---

(*a*) *Longolius apud Gesnerum, de Avibus*, *pag.* 479.

(*b*) M. Aublet.

(*c*) Voyage autour du monde, de la Barbinais-le-Gentil, tom. XI, pag. 608.

(*d*) François Cauche, Relation de Madagascar, page 133.

(*e*) Marcgrave, *Hist. nat. Bras. pag.* 192.

(*f*), à la Côte d'or, où il ne s'en nourrit de privées que dans le canton d'Acra (*g*), à Sierra-Liona (*h*), au Sénégal (*i*), dans l'isle de Gorée, dans celles du Cap-vert (*k*), en Barbarie, en Egypte, en Arabie (*l*) & en Syrie (*m*); on ne dit point s'il y en a dans les isles Canaries, ni dans celles de Madère. Le Gentil rapporte qu'il a vu à Java, des poules peintades (*n*); mais on ignore si elles étoient domestiques ou Sauvages : je croirois plus volontiers qu'elles étoient domestiques, & qu'elles avoient été transportées d'Afrique en Asie, de même qu'on en a transporté en Amérique & en Europe; mais comme ces oiseaux étoient accoutumés à un climat très chaud, ils n'ont pu s'habituer dans les pays glacés qui bordent la mer Baltique; aussi n'en est-il pas question dans la *Fauna Suecica* de M. Linnæus. M. Klein paroît n'en parler que sur le rapport d'autrui; & nous voyons même, qu'au com-

(*f*) Margat, Lettres édifiantes, *loco citato.*

(*g*) Voyage de Barbot, pag. 217.

(*h*) Marcgrave, *Hist. nat. Brasil. loco citato.*

(*i*) Voyage au Sénégal, de M. Adanson, pag. 7.

(*k*) Dampier, Voyage autour du monde, tom. IV, pag. 23.

(*l*) Strabon, liv. XVI.

(*m*) *Meleagrides fert ultima Syriæ regio.* Diodor sicul.

(*n*) Nouveau voyage autour du monde, tom. III, pag. 74.

mencement du siècle ils étoient encore fort rares en Angleterre (*o*).

Varron nous apprend que de son temps les poules africaines (c'est ainsi qu'il appelle les peintades), se vendoient fort cher à Rome à cause de leur rareté (*p*); elles étoient beaucoup plus communes en Grèce du temps de Pausanias, puisque cet Auteur dit positivement que la méléagride étoit, avec l'oie commune, l'offrande ordinaire des personnes peu aisées dans les mysteres solemnels d'Isis (*q*) : malgré cela, on ne doit point se persuader que les peintades fussent naturelles à la Grèce, puisque, selon Athénée, les Etoliens passoient pour être les premiers des Grecs qui eussent eu de ces oiseaux dans leur pays : d'un autre côté, j'apperçois quelque trace de migration réguliere dans les combats que ces oiseaux venoient se livrer tous les ans en Béotie, sur le tombeau de Méléagre (*r*), & qui ne sont pas moins cités par les Naturalistes que par les Mythologistes; c'est de-là que leur

---

(*o*) Voyez *Glanures* d'Edwards, troisième partie, pag. 269.

(*p*) *De Re rusticâ, lib. III, cap. IX.*

(*q*) *Vid.* Gesnerum, *de Avibus, pag. 479, quorum tenuior est res familiaris in celebribus Isidis conventibus, anseres atque aves meleagrides immolant.*

(*r*) *Simili modo [nempè ut memnonides aves], pugnant meleagrides in Bœotia.* Plin. *Hist. nat. lib. X, cap XXXI.*

eſt venu le nom de méléagrides (*s*), comme celui de peintades leur a été donné moins à cauſe de la beauté que de l'agréable diſtribution des couleurs dont leur plumage eſt peint.

(*s*) *Nota.* La Fable dit que les ſœurs de Méléagre, déſeſpérées de la mort de leur frere, furent changées en ces oiſeaux, qui portent encore leurs larmes ſemées ſur leurs plumages.

* LE TETRAS

OU

LE GRAND COQ DE BRUYERE (a).

Voyez planche IV de ce Volume.

SI l'on ne jugeoit des choses que par les noms, on pourroit prendre cet oiseau ou pour un coq sauvage, ou pour un faisan; car on lui donne en plusieurs pays, & surtout en Italie, le nom de Coq sauvage, *gallo alpestre* (b), *selvatico*; tandis qu'en d'au-

---

* *Voyez les planches enluminées*, n°. 73 & 74.

(a) En Grec Τέτριξ; en Latin, *Tetrao* [*Magnus*]; en Latin moderne, *Urogallus*; en Italien, *Gallo Cedrone*; en Allemand, *Or-hahn*, *Aver-hahn*; en Polonois *Gluszec*; en Suédois, *Kjaeder* ou *Tjaeder*; en Norvège, *Lieure*; en Anglois, *Mountain Cock*; dans quelques provinces de France, *coq de Limoges*, *coq de bois*, *faisan bruyant*. --- *Tetrao*. Bel. *Observ. pag. 11*. --- *Urogallus seu Tetrao*. Aldrov. *Avi. tom. II*, *pag. 59*. --- *Tetrao sive Urogallus*. Frisch, *Tab. 107*. *Mas.* --- Coq & poule noire des montagnes de Moscovie. Albin, tom. II, pag. 22, planche XXIX, le male; planche XXX, la femelle. *Nota*. La planche de Frisch est bien coloriée, & celles d'Albin le sont fort mal.

(b) Albin décrit le mâle & la femelle sous le nom de

tres pays on lui donne celui de Faiſan bruyant & de Faiſan ſauvage ; cependant il diffère du faiſan par ſa queue qui eſt une fois plus courte à proportion, & d'une toute autre forme ; par le nombre des grandes plumes qui la compoſent, par l'étendue de ſon vol, relativement à ſes autres dimenſions, par ſes pieds pattus & dénués d'éperons, &c. D'ailleurs, quoique ces deux eſpèces d'oiſeaux ſe plaiſent également dans les bois, on ne les rencontre preſque jamais dans les mêmes lieux, parce que le faiſan qui craint le froid, ſe tient dans les bois en plaines, au lieu que le coq de bruyère cherche le froid & habite les bois qui couronnent le ſommet des hautes montagnes, d'où lui ſont venus les noms de *coq de montagnes* & de *coq de bois*.

Ceux qui, à l'exemple de Geſner & de quelques autres, voudroient le regarder comme un coq ſauvage, pourroient, à la vérité, ſe fonder ſur quelques analogies ; car il y a en effet pluſieurs traits de reſſemblance avec le coq ordinaire, ſoit dans la forme totale du corps, ſoit dans la configuration particuliere du bec, ſoit par cette peau rouge plus ou moins ſaillante dont les yeux ſont ſurmontés, ſoit par la ſingularité de ſes plumes, qui ſont preſque toutes doubles, & ſortent deux de chaque tuyau, ce qui, ſuivant Belon, eſt propre au coq de

---

Coq & de *Poule noire des montagnes de Moſcovie.* : pluſieurs auteurs l'appellent *gallus ſilveſtris.*

nos basse-cours (*c*) : enfin ces oiseaux ont aussi des habitudes communes : dans les deux espèces, il faut plusieurs femelles au mâle ; les femelles ne font point de nid, elles couvent leurs œufs avec beaucoup d'assiduité, & montrent une grande affection pour leurs petits quand ils sont éclos : mais si l'on fait attention que le coq de bruyère n'a point de membranes sous le bec & point d'éperons aux pieds ; que ses pieds sont couverts de plumes, & ses doigs bordés d'une espèce de dentelure ; qu'il a dans la queue deux pennes de plus que le coq ; que cette queue ne se divise point en deux plans comme celle du coq, mais qu'il la relève en éventail comme le dindon ; que la grandeur totale de cet oiseau est quadruple de celle des coqs ordinaires (*d*) ; qu'il se plaît dans les pays froids, tandis que les coqs prosperent beaucoup mieux dans les pays tempérés ; qu'il n'y a point d'exemple avéré du mélange de ces deux espèces ; que leurs œufs ne sont pas de la même couleur : enfin, si l'on se souvient des preuves par lesquelles je crois avoir établi que l'espèce du coq est originaire des contrées tempérées de l'Asie, où les Voyageurs n'ont presque jamais vu de coqs de bruyère ; on ne pourra guere se persuader que ceux-ci soient la souche de ceux-là, & l'on reviendra bientôt d'une er-

(*c*) Belon, *Nature des Oiseaux*, *pag.* 252.

(*d*) Aldrov. *Ornith.* tom. II, pag. 61.

reur occaſionnée, comme tant d'autres, par une fauſſe dénomination.

Pour moi, afin d'éviter toute équivoque, je donnerai dans cet article au coq de bruyère, le nom de tetras, formé de celui de *tetrao*, qui me paroît être ſon plus ancien nom latin, & qu'il conſerve encore aujourd'hui dans la Sclavonie, où il s'appelle *tetrez*; on pourroit auſſi lui donner celui de cedron tiré de *cedrone*, nom ſous lequel il eſt connu en pluſieurs contrées d'Italie : les Griſons l'appellent *ſtolzo*, du mot allemand *ſtolz*, qui ſignifie quelque choſe de ſuperbe ou d'impoſant, & qui eſt applicable au coq de bruyère, à cauſe de ſa grandeur & de ſa beauté; par la même raiſon, les habitans des Pyrenées lui donnent le nom de Paon ſauvage; celui d'*urogallus*, ſous lequel il eſt ſouvent déſigné par les Modernes qui ont écrit en latin, vient de *ur*, *our*, *urus* qui veut dire ſauvage, & dont s'eſt formé en allemand le mot *auer-hahn* ou *ourh-hahn*, lequel, ſelon Friſch, déſigne un oiſeau qui ſe tient dans les lieux peu fréquentés & de difficile accès; il ſignifie auſſi un oiſeau de marais (*e*), & c'eſt de-là que lui eſt venu le nom *riet-hahn*, coq de marais qu'on lui donne dans la Souabe, & même en Ecoſſe (*f*).

Ariſtote ne dit que deux mots d'un oiſeau qu'il appelle *tetrix*, & que les Athéniens ap-

---

(*e*) *Aue* déſigne, ſelon Friſch, une grande place humide & baſſe.

(*f*) Geſner, *de Avibus*, pages 231 & 477.

pelloient *ourax*; cet oiſeau, dit-il, ne niche point ſur les arbres ni ſur la terre; mais parmi les plantes baſſes & rampantes. *Tetrix quam Athenienſes vocant* ουραγα, *nec arbori, nec terræ nidum ſuum committit, ſed frutici* (*g*). Sur quoi il eſt à propos de remarquer que l'expreſſion grecque n'a pas été fidèlement rendue par Gaza; car, 1°. Ariſtote ne parle point ici d'arbriſſeau (*frutici*), mais ſeulement de plantes baſſes (*h*), ce qui reſſemble plus au *gramen* & à la mouſſe qu'à des arbriſſeaux; 2°. Ariſtote ne dit point que le *tetrix* faſſe de nid ſur ces plantes baſſes, il dit ſeulement qu'il y niche, ce qui peut paroître la même choſe à un Littérateur, mais non à un Naturaliſte, vu qu'un oiſeau peut nicher, c'eſt-à-dire, pondre & couver ſes œufs, ſans faire de nid; & c'eſt préciſément le cas du *tetrix*, ſelon Ariſtote lui-même, qui dit quelques lignes plus haut, que l'allouette & le *tetrix* ne dépoſent point leurs œufs dans des nids; mais qu'ils pondent ſur la terre, ainſi que tous les oiſeaux peſans, & qu'ils cachent leurs œufs dans l'herbe drue (*i*).

Or ce qu'a dit Ariſtote du *tetrix* dans ces deux paſſages, ainſi rectifiés l'un par l'autre, préſente pluſieurs indications qui convien-

---

(*g*) *Hiſtoria Animalium*, lib. VI, cap. 1.

(*h*) Εν τοῖς χαμαιζηλοῖς φυτοῖς : *in humilibus plantis.*

(*i*) Ο'υκ ἐν νεοττείαις. . . . . . . αλλ' ἐν τῆ γῆ ἐπηλυγαζόμενα ὕλην : *non in nudis . . . ſed in terra obumbrantes plantis.* Geſner dit préciſément : *nidum ejus congeſtum potius quam conſtructum vidimus. De Avibus, lib. III, p.* 487.

nent à notre *tetras*, dont la femelle ne fait point de nid, mais dépose ses œufs sur la mousse, & les couvre de feuilles avec grand soin lorsqu'elle est obligée de les quitter; d'ailleurs le nom latin *tetrao*, par lequel Pline désigne le coq de bruyère, a un rapport évident avec le nom grec *tetrix*, sans compter l'analogie qui se trouve entre le nom athénien *ourax* & le nom composé *ourh-hahn*, que les Allemands appliquent au même oiseau, analogie qui probablement n'est qu'un effet du hasard.

Mais ce qui pourroit jeter quelques doutes sur l'identité du *tetrix* d'Aristote avec le *tetrao* de Pline; c'est que ce dernier, parlant de son *tetrao* avec quelque détail, ne cite point ce qu'Aristote avoit dit du *tetrix*, ce que vraisemblablement il n'eût pas manqué de faire selon sa coutume, s'il eût regardé son *tetrao* comme étant le même oiseau que le *tetrix* d'Aristote, à moins qu'on ne veuille dire qu'Aristote ayant parlé fort superficiellement du *tetrix*, Pline n'a pas dû faire grande attention au peu qu'il en avoit dit.

A l'égard du grand *tetrax* dont parle Athénée (*lib. IX*), ce n'est certainement pas notre tetras, puisqu'il a des espèces de barbillons charnus & semblables à ceux du coq, lesquels prennent naissance auprès des oreilles & descendent au-dessous du bec, caractere absolument étranger au tetras, & qui désigne bien plutôt la méléagride ou poule de Numidie qui est notre peintade.

Le petit *tetrax*, dont parle le même Auteur, n'est, selon lui, qu'un très petit oiseau, & par

sa petitesse même, exclus de toute comparaison avec notre *tetras*, qui est un oiseau de la premiere grandeur.

A l'égard du *tetrax* du poëte Nemesianus qui insiste sur sa stupidité, Gesner le regarde comme une espèce d'outarde; mais je lui trouve encore un trait caractérisé de ressemblance avec la méléagride; ce sont les couleurs de son plumage, dont le fond est gris-cendré, semé de taches en forme de gouttes (*k*); c'est bien-là le plumage de la peintade, appellée par quelques-uns *gallina guttata* (*l*).

Mais, quoi qu'il en soit de toutes ces conjectures, il est hors de doute que les deux espèces de *tetrao* de Pline sont de vrais tetras ou coqs de bruyère (*m*): le beau noir lustré de leur plumage, leurs sourcils

(*k*) *Fragmenta librorum de Aucupio*, attribués par quelques-uns au poëte Nemesianus, qui vivoit dans le troisième siècle.

(*l*) *Et picta perdix Numidicæque guttatæ*, Martial. C'est aussi très exactement le plumage de ces deux poules du Duc de Ferrare, dont Gesner parle à l'article de la peintade, *totas cinereo colore eoque albicante, cum nigris rotundisque maculis. De Avibus*, pag. 481.

(*m*) *Decet tetraonas suus nitor absolutaque nigritia, in superciliis cocci rubor .... gignunt eos Alpes & Septentrionalis regio.* Pline, lib. X, cap. XXII. Le tetrao des hautes montagnes de Crète, vu par Belon, ressemble fort à celui de Pline : il a, dit l'observateur François, une tache rouge de chaque côté joignant les yeux; & de force qu'il est noir devant l'estomac, ses plumes en reluisent. *Observations de plusieurs singularités, &c.* pag. 11.

couleur de feu, qui repréſentent des eſpèces de flammes dont leurs yeux ſont ſurmontés; leur ſéjour dans les pays froids & ſur les hautes montagnes, la délicateſſe de leur chair, ſont autant de propriétés qui ſe rencontrent dans le grand & le petit tetras, & qui ne ſe trouvent réunies dans aucun autre oiſeau : nous apercevons même dans la deſcription de Pline, les traces d'une ſingularité qui n'a été connue que par très peu de Modernes : *moriuntur contumaciâ*, dit cet Auteur, *ſpiritu revocato* (*n*) : ce qui ſe rapporte à une obſervation remarquable, que Friſch a inſérée dans l'hiſtoire de cet oiſeau (*o*); ce Naturaliſte n'ayant point trouvé de langue dans le bec d'un coq de bruyère mort, & lui ayant ouvert le goſier, y retrouva la langue qui s'y étoit retirée avec toutes ſes dépendances; & il faut que cela arrive le plus ordinairement, puiſque c'eſt une opinion commune parmi les Chaſſeurs, que les coqs de bruyère n'ont point de langue; peut-être en eſt-il de même de cet aigle noir dont Pline fait mention (*p*), & de cet oiſeau du Breſil dont parle Scaliger (*q*), lequel paſſoit auſſi pour n'avoir point de langue, ſans doute ſur le rapport de quelques Voyageurs crédules, ou de Chaſ-

---

(*n*) *Capti animum deſpondent*, dit Longolius.

(*o*) Friſch, *Diſtribution méthodique des Oiſeaux, &c. fig.* CVIII.

(*p*) Plin, lib. X, cap. III.

(*q*) J. C. Scaliger, *in Cardanum Exercit.* 228.

ſeurs peu attentifs, qui ne voient preſque jamais les animaux que morts ou mourans, & ſurtout, parce qu'aucun Obſervateur ne leur avoit regardé dans le goſier.

L'autre eſpèce de tetrao, dont Pline parle au même endroit, eſt beaucoup plus grande, puiſqu'elle ſurpaſſe l'outarde & même le vautour dont elle a le plumage, & qu'elle ne le cède qu'à l'autruche; du reſte c'eſt un oiſeau ſi peſant qu'il ſe laiſſe quelquefois prendre à la main [*r*]. Belon prétend que cette eſpèce de *tetrao* n'eſt point connue des Modernes, qui, ſelon lui, n'ont jamais vu de tetras ou coqs de bruyère plus grands que l'outarde: d'ailleurs, on pourroit douter que l'oiſeau deſigné dans ce paſſage de Pline, par les noms d'*otis* & d'*avis-tarda*, fût notre outarde, dont la chair eſt d'un fort bon goût, au lieu que l'*avis-tarda* de Pline étoit un mauvais manger: *damnatas in cibis*; mais on ne doit pas conclure pour cela avec Belon, que le grand *tetras* n'eſt autre choſe que l'*avis-tarda*, puiſque Pline dans ce même paſſage nomme le *tetras* & l'*avis-tarda*, & qu'il les compare comme des oiſeaux d'eſpèces différentes.

Pour moi, après avoir tout bien peſé, j'aimerois mieux dire 1°. que le premier tetrao dont parle Pline, eſt le tetras de la petite eſpèce, à qui tout ce qu'il dit en cet endroit eſt encore plus applicable qu'au grand:

(*r*) Cela eſt vrai à la lettre, du petit tetras, comme on le verra dans l'article ſuivant.

2°. Que

28. Que ſon grand tetrao eſt notre grand tetras, & qu'il n'en exagere pas la groſſeur en diſant qu'il ſurpaſſe l'outarde; car j'ai peſé moi-même une grande outarde qui avoit trois pieds trois pouces de l'extrémité du bec à celle des ongles, ſix pieds & demi de vol, & qui s'eſt trouvée du poids de douze livres; or l'on ſait, & l'on verra bientôt que parmi les tetras de la grande eſpèce, il y en a qui peſent davantage.

Le tetras ou grand coq de bruyère a près de quatre pieds de vol; ſon poids eſt communément de douze à quinze livres : Aldrovande dit qu'il en avoit vu un qui peſoit vingt-trois livres, mais ce ſont des livres de Bologne, qui ſont ſeulement de dix onces; en ſorte que les vingt-trois ne font pas quinze livres de ſeize onces. Le coq noir des montagnes de Moſcovie décrit par Albin, & qui n'eſt autre choſe qu'un tetras de la grande eſpèce, peſoit dix livres ſans plumes & tout vidé; & le même Auteur dit que les *lieures* de Norwège, qui ſont de vrais tetras, ſont de la grandeur d'une outarde *(ſ)*.

Cet oiſeau gratte la terre comme tous les frugivores; il a le bec fort & tranchant (*t*), la langue pointue, & dans le palais un

(*s*) Albin, tom. I, pag. 21.

(*t*) *Nota.* Je ne ſais ce que dit Longolius, en avançant que cet oiſeau a des barbillons. *Voyez* Geſner, pag. 487. Y auroit-il parmi les grands tetras une race ou une eſpèce qui auroit des barbillons, comme cela a lieu à l'égard des petits tetras? ou bien Longolius

enfoncement proportionné au volume de la langue; les pieds sont aussi très forts & garnis de plumes par-devant; le jabot est excessivement grand; mais du reste fait, ainsi que le gésier, à-peu-près comme dans le coq domestique (*u*): la peau du gésier est veloutée à l'endroit de l'adhérence des muscles.

Le tetras vit de feuilles ou de sommités de sapin, de genevrier, de cèdre (*x*), de saule, de bouleau, de peuplier blanc, de coudrier, de mirtille, de ronce, de chardons, de pomme de pin, des feuilles & des fleurs du blé sarrasin, de la gesse, du mille-feuille, du pissenlit, du tresle, de la vesse & de l'orobe, principalement lorsque ces plantes sont encore tendres; car lorsque les graines commencent à se former, il ne touche plus aux fleurs, & il se contente des feuilles; il mange aussi, surtout la premiere année, des mûres sauvages, de la faine, des œufs de fourmis, &c. On a remarqué au contraire que plusieurs autres plantes ne convenoient point à cet oiseau, entr'autres la livêche, l'éclaire, l'hieble, l'extramoine, le muguet, le froment, l'ortie, &c. (*y*).

---

ne veut-il parler que d'une certaine disposition de plumes représentant imparfaitement des barbillons, comme il a fait à l'article de la gélinotte? Voyez Gesner, *de Avibus*, *pag. 229.*

(*u*) Belon, Nature des Oiseaux, pag. 251.

(*x*) *Idem*, *ibidem.*

(*y*) Journal économique, Mai 1765.

On a obſervé dans le géſier des tetras que l'on a ouverts, de petits cailloux ſemblables à ceux que l'on voit dans le géſier de la volaille ordinaire, preuve certaine qu'ils ne ſe contentent point des feuilles & des fleurs qu'ils prennent ſur les arbres; mais qu'ils vivent encore des grains qu'ils trouvent en grattant la terre. Lorſqu'ils mangent trop de baies de genievre, leur chair, qui eſt excellente, contracte un mauvais goût; & ſuivant la remarque de Pline, elle ne conſerve pas long-temps ſa bonne qualité, dans les cages & les volieres où l'on veut quelquefois les nourrir par curioſité (*z*).

La femelle ne diffère du mâle que par la taille & par le plumage, étant plus petite & moins noire; au reſte elle l'emporte ſur le mâle par l'agréable variété des couleurs, ce qui n'eſt point l'ordinaire dans les oiſeaux, ni même dans les autres animaux, comme nous l'avons remarqué en faiſant l'hiſtoire des quadrupèdes; & ſelon Willulghby, c'eſt faute d'avoir connu cette exception, que Geſner a fait de la femelle une autre eſpèce de tetras ſous le nom de *grygallus major* (*a*), formé de l'allemand *grugel-hahn;* de même qu'il a fait auſſi une eſpèce de la femelle du petit tetras, à la-

(*z*) *In aviariis ſaporem perdunt.* Plin, *lib. X, cap xxij.*

(*a*) *Nota.* Geſner trouve que le grand francolin des Alpes conviendroit aſſez au *grygallus major*, vu qu'il ne diffère du francolin que par ſa taille, étant trois fois plus gros, pag. 495.

quelle il a donné le nom de *grygallus minor* (*b*); cependant Gesner prétend n'avoir établi ses espèces, qu'après avoir observé avec grand soin tous les individus, excepté le *grygallus minor*, & s'être assuré qu'ils avoient des différences bien caractérisées (*c*): d'un autre côté, Schwenckfeld, qui étoit à portée des montagnes, & qui avoit examiné souvent & avec beaucoup d'attention le *grygallus*, assure que c'est la femelle du tetras (*d*); mais il faut avouer que dans cette espèce, & peut-être dans beaucoup d'autres, les couleurs du plumage sont sujettes à de grandes variétés, selon le sexe, l'âge, le climat & les diverses autres circonstances : celui que nous avons fait dessiner est un peu huppé. M. Brisson ne parle point de huppe dans sa description; & des deux figures données par Aldrovande, l'une est huppée & l'autre ne l'est point. Quel-

(*b*) *Nota.* En effet, Gesner dit positivement que parmi tous les animaux, il n'est pas une seule espèce où les mâles ne l'emportent sur la femelle par la beauté des couleurs, à quoi Aldrovande oppose avec beaucoup de raison, l'exemple des oiseaux de proie, & surtout des éperviers & des faucons, parmi lesquels les femelles non-seulement ont le plumage plus beau que les mâles, mais encore surpassent ceux-ci en force & en grosseur, comme il a été remarqué ci-dessus, dans l'histoire de ces Oiseaux. Voyez Aldrovande, *de Avibus*, tom. II, pag. 72.

(*c*) Gesner, *de Avibus*, lib. III, pag. 493.

(*d*) Schwenckfeld, *Aviarium Silesiæ*, pag. 371.

ques-uns prétendent que le tetras, lorſqu'il eſt jeune, a beaucoup de blanc dans ſon plumage (*e*), & que ce blanc ſe perd à meſure qu'il vieillit, au point que c'eſt un moyen de connoître l'âge de l'oiſeau (*f*); il ſemble même que le nombre des pennes de la queue ne ſoit pas toujours égal, car Linnæus le fixe à dix-huit dans ſa *Fauna Suecica*, & M. Briſſon à ſeize, dans ſon *Ornithologie*; & ce qu'il y a de plus ſingulier, Schwenckfeld, qui avoit vu & examiné beaucoup de ces oiſeaux, prétend que, ſoit dans la grande, ſoit dans la petite eſpèce, les femelles ont dix-huit pennes à la queue, & les mâles douze ſeulement; d'où il ſuit que toute méthode qui prendra pour caractères ſpécifiques des différences auſſi variables que le ſont les couleurs des plumes & même leur nombre, ſera ſujette au grand inconvénient de multiplier les eſpèces, je veux dire les eſpèces nominales, ou plutôt les nouvelles phraſes; de ſurcharger la mémoire des commençans, de leur donner de fauſſes idées des choſes, & par conſéquent de rendre l'étude de la Nature plus difficile.

Il n'eſt pas vrai, comme l'a dit Encelius, que le tetras mâle étant perché ſur un arbre jette ſa ſemence par le bec, que ſes femel-

(*e*) Le blanc qui eſt dans la queue, forme avec celui des ailes & du dos, lorſque l'oiſeau fait la roue, un cercle de cette couleur. Journal économique. Avril 1753.

(*f*) Schvenckfeld, *Aviarium Sileſiæ*, pap 371.

les qu'il appelle à grands cris, viennent la recueillir, l'avaler, la rejeter ensuite, & que leurs œufs soient ainsi fécondés; il n'est pas plus vrai que de la partie de cette semence qui n'est point recueillie par les poules, il se forme des serpens, des pierres précieuses, des espèces de perles; il est humiliant pour l'esprit humain qu'il se présente de pareilles erreurs à réfuter. Le tetras s'accouple comme les autres oiseaux; & ce qu'il y a de plus singulier, c'est qu'Encelius lui-même, qui raconte cette étrange fécondation par le bec, n'ignoroit pas que le coq couvroit ensuite ses poules, & que celles qu'il n'avoit point couvertes pondoient des œufs inféconds: il savoit cela, & n'en persista pas moins dans son opinion; il disoit pour la défendre, que cet accouplement n'étoit qu'un jeu, un badinage, qui mettoit bien le sceau à la fécondation, mais qui ne l'opéroit point, vu qu'elle étoit l'effet immédiat de la déglutition de la semence . . . . En vérité c'est s'arrêter trop long-temps sur de telles absurdités.

Les tetras mâles commencent à entrer en chaleur dans les premiers jours de février; cette chaleur est dans toute sa force vers les derniers jours de mars, & continue jusqu'à la pousse des feuilles. Chaque coq pendant sa chaleur se tient dans un certain canton d'où il ne s'éloigne pas; on le voit alors soir & matin se promenant sur le tronc d'un gros pin ou d'un autre arbre, ayant la queue étalée en rond, les ailes traînantes, le cou porté en avant, la tête

enflée, sans doute par le redressement de ses plumes, & prenant toutes sortes de postures extraordinaires, tant il est tourmenté par le besoin de répandre ses molécules organiques superflues : il a un cri particulier pour appeller ses femelles qui lui répondent & accourent sous l'arbre où il se tient, & d'où il descend bientôt pour les cocher & les féconder; c'est probablement à cause de ce cri singulier, qui est très fort & se fait entendre de loin, qu'on lui a donné le nom de *faisan bruyant* : ce cri commence par une espèce d'explosion suivie d'une voix aigre & perçante, semblable au bruit d'une faux qu'on éguise; cette voix cesse & recommence alternativement; & après avoir ainsi continué à plusieurs reprises pendant une heure environ, elle finit par une explosion semblable à la premiere (*g*).

Le tetras, qui, dans tout autre temps est fort difficile à approcher, se laisse surprendre très aisément lorsqu'il est en amour, & sur-tout tandis qu'il fait entendre son cri de rappel; il est alors si étourdi du bruit qu'il fait lui-même, ou si l'on veut tellement enivré, que ni la vue d'un homme, ni même les coups de fusil ne le déterminent à prendre sa volée; il semble qu'il ne voie ni n'entende, & qu'il soit dans une espèce d'extase (*h*); c'est pour cela que l'on dit

---

(*g*) Journal économique, Avril 1753.

(*h*) *In tantum aucta ut in terrâ quoque immobilis pre-*

communément, & que l'on a même écrit que le tetras eſt alors ſourd & aveugle; cependant il ne l'eſt guere que comme le ſont en pareille circonſtance preſque tous les animaux, ſans en excepter l'homme; tous éprouvent plus ou moins cette extaſe d'amour, mais apparemment qu'elle eſt plus marquée dans le tetras; car en Allemagne on donne le nom d'*auer-hahn*, aux amoureux qui paroiſſent avoir oublié tout autre ſoin, pour s'occuper uniquement de l'objet de leur paſſion (*i*), & même à toute perſonne qui montre une inſenſibilité ſtupide pour ſes plus grands intérêts.

On juge bien que c'eſt cette ſaiſon où les tetras ſont en amour, que l'on choiſit pour leur donner la chaſſe ou pour leur tendre des pièges. Je donnerai, en parlant de la petite eſpèce à queue fourchue, quelques détails ſur cette chaſſe, ſurtout ceux qui feront les plus propres à faire connoître les mœurs & le naturel de ces oiſeaux : je me bornerai à dire ici que l'on fait très bien, même pour favoriſer la multiplication de l'eſpèce, de détruire les vieux coqs, parce qu'ils ne ſouffrent point d'autres coqs ſur leurs plaiſirs, & cela dans une étendue de terrain aſſez conſidérable; en ſorte que ne

hendatur. Nota. Ce que Pline attribue ici à la groſſeur du tetras, n'eſt peut-être qu'un effet de ſa chaleur & de l'eſpèce d'ivreſſe qui l'accompagne.

(*i*) J. L. Friſch, ſur les oiſeaux, diſcours relatif à la figure CVII.

pouvant

pouvant servir à toutes les poules de leur district, plusieurs d'entr'elles sont privées de mâles & ne produisent que des œufs inféconds.

Quelques Oiseleurs prétendent qu'avant de s'accoupler, ces animaux se préparent une place bien nette & bien unie (*k*), & je ne doute pas qu'en effet on n'ait vu des places; mais je doute fort que les tetras ayent eu la prévoyance de les préparer; il est bien plus simple de penser que ces places sont les endroits du rendez-vous habituel du coq avec ses poules, lesquels endroits doivent être, au bout d'un mois ou deux de fréquentation journaliere, certainement plus battus que le reste du terrain.

La femelle du tetras pond ordinairement cinq ou six œufs au moins, & huit ou neuf au plus; Schwenckfeld prétend que la premiere ponte est de huit, & les suivantes de douze, quatorze & jusqu'à seize (*l*): ces œufs sont blancs, marquetés de jaune, &, selon le même Schwenckfeld, plus gros que ceux des poules ordinaires; elle les dépose sur la mousse en un lieu sec, où elle les couve seule & sans être aidée par le mâle (*m*);

(*k*) Gesner, *de Avibus, pag.* 492.

(*l*) *Aviarium Silesiæ, pag.* 372. *Nota.* Cette gradation est conforme à l'observation d'Aristote : *ex primo coïtu aves ova edunt pauciora. Hist. Animal. lib V, cap. XIV.* Il me paroît seulement que le nombre des œufs est trop grand.

(*m*) *Nota.* Je crois avoir lu quelque part, qu'elle

lorſqu'elle eſt obligée de les quitter, pour aller chercher ſa nourriture, elle les cache ſous les feuilles avec grand ſoin; & quoiqu'elle ſoit d'un naturel très ſauvage, ſi on l'approche tandis qu'elle eſt ſur ſes œufs, elle reſte & ne les abandonne que très difficilement, l'amour de la couvée l'emportant en cette occaſion ſur la crainte du danger.

Dès que les petits ſont éclos, ils ſe mettent à courir avec beaucoup de légéreté; ils courent même avant qu'ils ſoient tout-à-fait éclos, puiſqu'on en voit qui vont & viennent ayant encore une partie de leur coquille adhérente à leur corps : la mere les conduit avec beaucoup de ſollicitude & d'affection; elle les promène dans les bois où ils ſe nourriſſent d'œufs de fourmis, de mûres ſauvages, &c. La famille demeure unie tout le reſte de l'année, & juſqu'à ce que la ſaiſon de l'amour leur donnant de nouveaux beſoins & de nouveaux intérêts, les diſperſe, & ſurtout les mâles qui aiment à vivre ſéparément; car, comme nous l'avons vu, ils ne ſe ſouffrent pas les uns les autres, & ils ne vivent guere avec leurs femelles, que lorſque le beſoin les leur rend néceſſaires.

Les tetras, comme je l'ai dit, ſe plaiſent ſur les hautes montagnes; mais cela n'eſt vrai que pour les climats tempérés; car dans les pays très froids, comme à la baie d'Hud-

---

couvoit pendant environ vingt-huit jours; ce qui eſt aſſez probable, vu la groſſeur de l'oiſeau.

ſon, ils préfèrent la plaine & les lieux bas, où ils trouvent apparemment la même température que ſur nos plus hautes montagnes (*n*). Il y en a dans les Alpes, dans les Pyrénées, ſur les montagnes d'Auvergne, de Savoie, de Suiſſe, de Weſtphalie, de Souabe, de Moſcovie, d'Ecoſſe, ſur celles de Grèce & d'Italie, en Norvège & même au nord de l'Amérique; on croit que la race s'en eſt perdue en Irlande (*o*), où elle exiſtoit autrefois.

On dit que les oiſeaux de proie en détruiſent beaucoup, ſoit qu'ils choiſiſſent pour les attaquer le temps où l'ivreſſe de l'amour les rend ſi faciles à ſurprendre, ſoit que trouvant leur chair de meilleur goût, ils leur donnent la chaſſe par préférence.

(*n*) Hiſtoire générale des Voyages, tom. XIV, pag. 663.

(*o*) Zoologie britannique, pag. 84.

LE PETIT TETRAS

OU

COQ DE BRUYERE

A QUEUE FOURCHUE.*

Voyez planche IV de ce Volume.

VOICI encore un coq & un faisan, qui n'est ni coq ni faisan; on l'a appellé *petit coq sauvage*, *coq de bruyere*, *coq de bouleau*, &c. *faisan noir*, *faisan de montagne*; on lui a même donné le nom de *perdrix*, *de gélinotte*; mais dans le vrai c'est le petit tetras, c'est le premier *tetrao* de Pline, c'est le *tetrao* ou *l'urogallus-minor* de la plupart des Modernes : quelques Naturalistes, tels que Rzaczynski, l'ont pris pour le *tetrax* du poëte Nemesianus ; mais c'est sans doute faute d'avoir remarqué que la grosseur de ce *tetrax* est, selon Nemesianus même, égale à celle de l'oie & de la grue (*a*); au lieu que selon

---

* *Voyez les planches enluminées*, n°. 172, le mâle ; & n°. 173, la femelle.

(*a*) *Tarpeiæ est custos arcis non corpore major*
Nec qui te volucres docuit, Palamede, figuras.

Vide M. *Aurelii Olympii Nemesiani fragmenta de Aucupio.*



1. Le Tetras. 2. Le petit Tetras.

Gesner, Schwenckfeld, Aldrovande & quelques autres Observateurs qui ont vu par eux-mêmes, le petit tetras n'est guere plus gros qu'un coq ordinaire, mais seulement d'une forme un peu plus alongée, & que sa femelle, selon M. Ray, n'est pas tout-à-fait aussi grosse que notre poule commune.

Turner, en parlant de sa poule moresque, ainsi appellée, dit-il, non pas à cause de son plumage qui ressemble à celui de la perdrix, mais à cause de la couleur du mâle qui est noir, lui donne une crête rouge & charnue, & deux espèces de barbillons de même substance & de même couleur (*b*); en quoi Willulghby prétend qu'il se trompe; mais cela est d'autant plus difficile à croire, que Turner parle d'un oiseau de son pays (*apud nos est*), & qu'il s'agit d'un caractere trop frappant pour que l'on puisse s'y méprendre : or en supposant que Turner ne s'est point trompé en effet sur cette crête & sur ces barbillons, & d'autre part, considérant qu'il ne dit point que sa poule moresque ait la queue fourchue, je serois porté à la regarder comme une autre espèce, ou si l'on veut, comme une autre race de petit tetras, semblable à la premiere par la grosseur, par le différent plumage du mâle & de la femelle, par les mœurs, le naturel, le goût des mêmes nourritures, &c. mais qui s'en distingue par ses barbillons charnus & par sa queue non fourchue : & ce qui me confirme

(*b*) Voyez Gesner, *de Avibus*, pag. 477.

dans cette idée, c'eſt que je trouve dans Geſner un oiſeau ſous le nom de *gallus ſylveſtris* (*c*), lequel a auſſi des barbillons & la queue non fourchue, du reſte fort reſſemblant au petit tetras; en ſorte qu'on peut, & qu'on doit, ce me ſemble, le regarder comme un individu de la même eſpèce que la poule moreſque de Turner, d'autant plus que dans cette eſpèce le mâle porte en Ecoſſe (d'où l'on avoit envoyé à Geſner la figure de l'oiſeau), le nom de *coq noir*, & la femelle celui de *poule griſe*, ce qui indique préciſément la différence de plumage, qui dans les eſpèces de tetras ſe trouve entre les deux ſexes.

Le petit tetras, dont il s'agit ici, n'eſt petit que parce qu'on le compare avec le grand tetras; il pèſe trois à quatre livres, & il eſt encore après celui-là le plus grand de tous les oiſeaux qu'on appelle *coq de bois* (*d*).

Il a beaucoup de choſes communes avec le grand tetras, ſourcils rouges, pieds pattus & ſans éperons, doigts dentelés, tache blanche à l'aile, &c. mais il en diffère par deux caractères très apparens : il eſt beaucoup moins gros, & il a la queue fourchue non ſeulement parce que les pennes ou grandes plumes du milieu ſont plus courtes que les extérieures; mais encore parce que celles-ci ſe recourbent en dehors : de plus, le mâle de cette petite eſpèce a plus de

(*c*) *Idem*, *ibidem.*

(*d*) Geſner, *de Avibus*, pag. 493.

noir, & un noir plus décidé que le mâle de la grande eſpèce : il a de plus grands ſourcils ; j'appelle ainſi cette peau rouge & glanduleuſe qu'il a au-deſſus des yeux ; mais la grandeur de ces ſourcils eſt ſujette à quelque variation dans les mêmes individus en différens temps, comme nous le verrons plus bas.

La femelle eſt une fois plus petite que le mâle (*e*), elle a la queue moins fourchue, & les couleurs de ſon plumage ſont ſi différentes, que Geſner s'eſt cru en droit d'en former une eſpèce ſéparée qu'il a déſignée par le nom de *grygallus minor*, comme je l'ai remarqué ci-deſſus dans l'hiſtoire du grand tetras : au reſte, cette différence de plumage entre les deux ſexes ne ſe décide qu'au bout d'un certain temps ; les jeunes mâles ſont d'abord de la couleur de leur mere, & conſervent cette couleur juſqu'à la premiere automne ; ſur la fin de cette ſaiſon & pendant l'hiver, ils prennent des nuances de plus en plus foncées juſqu'à ce qu'ils ſoient d'un noir bleuâtre, & ils retiennent cette derniere couleur toute leur vie, ſans autres changemens que ceux que je vais indiquer ; 1°. ils prennent plus de bleu à meſure qu'ils avancent en âge ; 2°. à trois ans & non plutôt, ils prennent une tache blanche ſous le bec ; 3°. lorſqu'ils ſont très vieux, il paroît une autre tache d'un noir varié ſous la queue, où auparavant les plumes étoient toutes

(*e*) Britiſch Zoology.

blanches (*f*) : Charleton & quelques autres ajoutent qu'il y a d'autant moins de taches blanches à la queue que l'oiſeau eſt plus vieux; en ſorte que le nombre plus ou moins grand de ces taches eſt un indice pour reconnoître ſon âge (*g*).

Les Naturaliſtes, qui ont compté aſſez unanimement vingt-ſix pennes dans l'aile du petit tetras, ne s'accordent point entr'eux ſur le nombre des pennes de la queue, & l'on retrouve ici à-peu-près les mêmes variations dont j'ai parlé au ſujet du grand tetras. Schwenckfeld, qui donne dix-huit pennes à la femelle, n'en accorde que douze au mâle. Willulghby, Albin, M. Briſſon, en aſſignent ſeize aux mâles comme aux femelles; les deux mâles que nous conſervons au Cabinet du Roi, en ont tous deux dix-huit; ſavoir, ſept grandes de chaque côté, & quatre dans le milieu beaucoup plus courtes : ces différences viendroient-elles de ce que le nombre de ces grandes plumes eſt ſujet à varier réellement? ou de ce que ceux qui les ont comptées ont négligé de s'aſſurer auparavant s'il n'en manquoit aucune dans les ſujets ſoumis à leur obſervation ? Au reſte, le tetras a les ailes courtes, & par conſéquent le vol peſant, & on ne le voit jamais s'élever bien haut ni aller bien loin.

Les mâles & les femelles ont l'ouverture des oreilles fort grande, les doigts unis par

---

(*f*) Actes de Breſlaw. Novembre 1725.
(*g*) Charleton, *Exercitationes*, *pag.* 82.

une membrane jusqu'à la premiere articulation & bordés de dentelures (*h*), la chair blanche & de facile digestion, la langue molle un peu hérissée de petites pointes & non divisée ; sous la langue une substance glanduleuse, dans le palais une cavité qui répond exactement aux dimensions de la langue, le jabot très grand, le tube intestinal long de cinquante-un pouces, & les appendices ou *cœcum* de vingt-quatre; ces appendices sont sillonnées de six stries ou cannelures (*i*).

La différence qui se trouve entre les femelles & les mâles, ne se borne pas à la superficie, elle pénètre jusqu'à l'organisation intérieure. Le docteur Waygand a observé que l'os du *sternum* dans les mâles étant regardé à la lumiere, paroissoit semé d'un nombre prodigieux de petites ramifications de couleur rouge, lesquelles se croisant & recroisant en mille manieres & dans toutes sortes de directions, formoient un réseau très curieux & très singulier ; au lieu que dans les femelles le même os n'a que peu ou

---

(*h*) *Nota. Unguis medii digiti ex parte interiore in aciem tenuatus*, expression un peu louche de Willulghby ; car si cela signifie que l'ongle du doigt du milieu est tranchant du côté intérieur, nous avons vérifié sur l'oiseau même, que le côté extérieur & le côté intérieur de cet ongle, sont également tranchans ; & de plus, cet ongle ne differe que très peu & même point du tout des autres par ce caractere tranchant ; ainsi cette observation de Willulghby nous paroît mal fondée.

(*i*) Willulghby, pag. 124. Schwenckfeld, pag. 375.

point de ces ramifications ; il est aussi plus petit & d'une couleur blanchâtre (*k*).

Cet oiseau vole le plus souvent en troupe, & se perche sur les arbres à-peu-près comme le faisan (*l*) : il mue en été, & il se cache alors dans les lieux fourrés ou dans des endroits marécageux (*m*); il se nourrit principalement de feuilles & de boutons de bouleau, & de baies de bruyere, d'où lui est venu son nom françois *coq de bruyere*, & son nom allemand *birk-hahn*, qui signifie coq de bouleau; il vit aussi de chatons de coudrier, de bled & d'autres graines : l'automne il se rabat sur les glands, les mûres de ronces, les boutons d'aune, les pommes de pin, les baies de myrtille (*vitis idæa*), de fusain ou bonnet de prêtre : enfin l'hiver il se réfugie dans les grands bois, où il est réduit aux baies de genievre, ou à chercher sous la neige celle de l'*oxicoccum* ou *canneberge*, appellée vulgairement *coussinet de marais* (*n*); quelquefois même il ne mange rien du tout pendant les deux ou trois mois du plus grand hiver; car on prétend qu'en Norwège, il passe cette saison rigoureuse sous la neige, engourdi, sans mouvement & sans prendre

---

(*k*) Voyez Actes de Breslaw, mois de Novembre 1725.

(*l*) Britisch Zoology.

(*m*) Actes de Breslaw, *loco citato*.

(*n*) Voyez Schwenckfeld, *Aviarium Silesiæ*, page 375. --- Rzaczynski, *Auctuarium Polon.* pag. 422. --- Willulghby, pag. 125 --- Britisch Zoology, pag. 85.

aucune nourriture (*o*), comme font dans nos pays plus tempérés les chauve-souris, les loirs, les lérots, les mufcardins, les hériffons & les marmottes, & (fi le fait eft vrai) fans doute à-peu-près pour les mêmes caufes (*p*).

On trouve de ces oifeaux au nord de l'Angleterre & de l'Ecoffe dans les parties montueufes, en Norwège & dans les provinces feptentrionales de la Suède, aux environs de Cologne, dans les Alpes Suiffes, dans le

---

(*o*) Linnæus, *Syft. nat. édit. X*, *pag. 159.* --- Gefner, *de Avibus*, *pag. 495. Nota.* Les Auteurs de la Zoologie Britannique avoient remarqué que les perdrix blanches qui paffent l'hiver dans la neige, avoient les pieds mieux garnis de plumes que les deux efpèces de tetras qui favent fe mettre à l'abri dans les forêts épaiffes : mais fi les tetras paffent auffi l'hiver fous la neige, que devient cette belle caufe finale, ou plutôt que deviennent tous les raifonnemens de ce genre lorfqu'on les examine avec les yeux de la Philofophie ?

(*p*) *Voy.* l'Hift. nat. gén. & particuliere tome VIII, p. 342 de l'édit. en treize vol. où j'indique la vraie caufe de l'engourdiffement de ces animaux. Celui du tetras pendant l'hiver, me rappelle ce que l'on trouve dans le livre *de Mirabilibus*, attribué à Ariftote, au fujet de certains oifeaux du royaume de Pont, qui étoient en hiver dans un tel état de torpeur, qu'on pouvoit les plumer, les dreffer, & même les mettre à la broche fans qu'ils le fentiffent, & qu'on ne pouvoit les réveiller qu'en les faifant rôtir : en retranchant de ce fait ce qu'on y a ajouté de ridicule pour le rendre merveilleux, il fe réduit à un engourdiffement femblable à celui des tetras & des marmottes, qui fufpend toutes les fonctions des fens externes, & ne ceffe que par l'action de la chaleur.

Bugey où ils s'appellent *grianots*, ſelon M. Hébert; en Podolie, en Lithuanie, en Samogitie, & ſurtout en Volhinie & dans l'Ukraine, qui comprend les Palatinats de Kiovie & de Braſlaw, où un noble Polonois en prit un jour cent trente paires d'un ſeul coup de filet, dit Rzaczynski, près du village de Kuſmince (*q*). Nous verrons plus bas la maniere dont la chaſſe du tetras ſe fait en Courlande : ces oiſeaux ne s'accoutument pas facilement à un autre climat, ni à l'état de domeſticité; preſque tous ceux que M. le Maréchal de Saxe avoit fait venir de Suède dans ſa ménagerie de Chambor, y ſont morts de langueur & ſans ſe perpétuer (*r*).

Le tetras entre en amour dans le temps où les ſaules commencent à pouſſer, c'eſt-à-dire ſur la fin de l'hiver, ce que les chaſſeurs ſavent bien reconnoître à la liquidité de ſes excrémens (*s*); c'eſt alors qu'on voit chaque jour les mâles ſe raſſembler dès le matin au nombre de cent ou plus, dans quelque lieu élevé, tranquille, environné de marais, couvert de bruyère, &c. qu'ils ont choiſi pour le lieu de leur rendez-vous habituel : là ils s'attaquent, ils s'entrebattent avec fureur, juſqu'à ce que les plus foibles ayent été mis en fuite; après quoi les vainqueurs ſe promenent ſur un tronc d'arbre, ou ſur l'endroit le plus élevé du terrein, l'œil

(*q*) *Auctuarium Polon. pag.* 422.
(*r*) Voyez Salerne. *Ornithologie*, pag. 137.
(*s*) Actes de Breslaw, Novembre 1725.

en feu, les fourcils gonflés, les plumes hériffées, la queue étalée en éventail, faifant la roue, battant des ailes, bondiffant affez fréquemment (*t*), & rappellant les femelles par un cri qui s'entend d'un demi-mille : fon cri naturel par lequel il femble articuler le mot allemand *frau* (*u*), monte de tierce dans cette circonftance, & il y joint un autre cri particulier, une efpèce de roulement de gofier très éclatant (*x*) ; les femelles qui font à portée répondent à la voix des mâles par un cri qui leur eft propre, elles fe raffemblent autour d'eux, & reviennent très exactement les jours fuivans au même rendez-vous ; felon le docteur Waigand, chaque coq a deux ou trois poules auxquelles il eft plus fpécialement affectionné (*y*).

Lorfque les femelles font fécondées, elles vont chacune de leur côté faire leur ponte dans des taillis épais & un peu élevés ; elles pondent par terre & fans fe donner beaucoup de peine pour la conftruction d'un nid, comme font tous les oifeaux pefans : elles pondent fix ou fept œufs, felon les uns ; (*z*) de douze à feize, felon les autres (*a*) ; & de douze à vingt, felon quelques autres

(*t*) Frifch, planche CIX.--Britifch Zoology, pag. 85.

(*u*) Ornithologie de Salerne, *loco citato.*

(*x*) Frifch, *ibidem.*

(*y*) Actes de Breslaw. Novembre 1725.

(*z*) Britifch Zoologie, pag. 85.

(*a*) Schwenckfeld, *Aviarium Silefiæ*, *pag.* *373*.

(*b*) ; les œufs sont moins gros que ceux des poules domestiques & un peu plus longuets. M. Linnæus assure que ces poules de bruyère perdent leur fumet dans le temps de l'incubation (*c*). Schwenckfeld semble insinuer que le temps de leur ponte est dérangé depuis que ces oiseaux ont été tourmentés par les chasseurs, & effrayés par les coups de fusil ; & il attribue aux mêmes causes la perte qu'a fait l'Allemagne de plusieurs autres belles espèces d'oiseaux.

Dès que les petits ont douze ou quinze jours, ils commencent déjà à battre des ailes & à s'essayer à voltiger ; mais ce n'est qu'au bout de cinq ou six semaines qu'ils sont en état de prendre leur essor, & d'aller se percher sur les arbres avec leurs meres : c'est alors qu'on les attire avec un appeau (*d*), soit pour les prendre au filet, soit pour les tuer à coups de fusil ; la mere prenant le son contrefait de cet appeau pour le piaulement de quelqu'un de ses petits qui s'est égaré, accourt & le rappelle par un cri particulier qu'elle répete souvent, comme font en pareil cas nos poules domestiques, & elle amène à sa suite le reste de la couvée qu'elle livre ainsi à la merci des chasseurs.

(*b*) Actes de Breslaw, *ibidem*.

(*c*) Syst. nat. edit. X, pag 159.

(*d*) Cet appeau se fait avec un os de l'aile de l'autour qu'on remplit en partie de cire, en ménageant des ouvertures propres à rendre le son demandé. *Voyez* Actes de Breslaw. Novembre 1725.

Quand les jeunes tetras ſont un peu plus grands & qu'ils commencent à prendre du noir dans leur plumage, ils ne ſe laiſſent pas amorcer ſi aiſément de cette maniere; mais alors juſqu'à ce qu'ils ayent pris la moitié de leur accroiſſement, on les chaſſe avec l'oiſeau de proie. Le vrai temps de cette chaſſe eſt l'arriere-ſaiſon, lorſque les arbres ont quitté leurs feuilles; dans ce temps les vieux mâles choiſiſſent un certain endroit où ils ſe rendent tous les matins, au lever du ſoleil, en rappellant par un certain cri (ſurtout quand il doit geler ou faire beau temps) tous les autres oiſeaux de leur eſpèce, jeunes & vieux, mâles & femelles: lorſqu'ils ſont raſſemblés ils volent en troupes ſur les bouleaux, ou bien, s'il n'y a point de neige ſur la terre, ils ſe répandent dans les champs qui ont porté l'été précédent du ſeigle, de l'avoine ou d'autres grains de ce genre; & c'eſt alors que les oiſeaux de proie dreſſés pour cela ont beau jeu.

On a en Courlande, en Livonie & en Lithuanie, une autre maniere de faire cette chaſſe; on ſe ſert d'un tetras empaillé, ou bien on fait un tetras artificiel avec de l'étoffe de couleur convenable, bourrée de foin ou d'étoupe, ce qui s'appelle dans le pays une *balvane*: on attache cette balvane au bout d'un bâton, & l'on fixe ce bâton ſur un bouleau, à portée du lieu que ces oiſeaux ont choiſi pour leur rendez-vous d'amour, car c'eſt le mois d'avril, c'eſt-à-dire, le temps où ils ſont en amour que l'on prend pour faire cette chaſſe; dès qu'ils

apperçoivent la *balvane*, ils se rassemblent autour d'elle, s'attaquent & se défendent d'abord comme par jeu; mais bientôt ils s'animent & s'entrebattent réellement, & avec tant de fureur qu'ils ne voient ni n'entendent plus rien, & que le Chasseur qui est caché près de-là dans sa hutte, peut aisément les prendre, même sans coup férir; ceux qu'il a pris ainsi, il les apprivoise dans l'espace de cinq ou six jours, au point de venir manger dans la main (*e*) : l'année suivante au Printemps, on se sert de ces animaux apprivoisés, au lieu de *balvanes*, pour attirer les tetras sauvages qui viennent les attaquer, & se battent avec eux, avec tant d'acharnement qu'ils ne s'éloignent point pour un coup de fusil : ils reviennent tous les jours de très grand matin au lieu du rendez-vous, ils y restent jusqu'au lever du soleil, après quoi ils s'envolent & se dispersent dans les bois & les bruyères pour chercher leur nourriture; sur les trois heures après midi ils reviennent au même lieu, & y restent jusqu'au soir assez tard : ils se rassemblent ainsi tous les jours, surtout lorsqu'il fait beau, tant que dure la saison de l'amour, c'est-à-dire, environ trois ou quatre semaines; mais lorsqu'il fait mauvais temps, ils sont un peu plus retirés.

(*e*) *Nota*. Le naturel des petits tetras diffère beaucoup en ce point de celui des grands tetras, qui, loin de s'apprivoiser lorsqu'ils sont pris, refusent même de prendre de la nourriture, & s'étouffent quelquefois en avalant leur langue, comme on l'a vu dans leur histoire.

Les

Les jeunes tetras ont auſſi leur aſſemblée particuliere & leur rendez-vous ſéparé, où ils ſe raſſemblent par troupes de quarante ou cinquante, & où ils s'exercent à-peu-près comme les vieux; ſeulement ils ont la voix plus grêle, plus enrouée, & le ſon en eſt plus coupé; ils paroiſſent auſſi ſauter avec moins de liberté: le temps de leur aſſemblée ne dure guere que huit jours, après quoi ils vont rejoindre les vieux.

Lorſque la ſaiſon de l'amour eſt paſſée, comme ils s'aſſemblent moins réguliérement, il faut une nouvelle induſtrie pour les diriger du côté de la hutte du tireur de ces balvanes. Pluſieurs chaſſeurs à cheval forment une enceinte plus ou moins étendue, dont cette hutte eſt le centre, & en ſe rapprochant inſenſiblement, & faiſant claquer leur fouet à propos, ils font lever les tetras, & les pouſſent d'arbre en arbre du côté du tireur, qu'ils avertiſſent par des coups de voix, s'ils ſont loin, ou par un coup de ſifflet s'ils ſont plus près : mais on conçoit bien que cette chaſſe ne peut réuſſir qu'autant que le tireur a diſpoſé toutes choſes, d'après la connoiſſance des mœurs & des habitudes de ces oiſeaux : les tetras, en volant d'un arbre ſur un autre, choiſiſſent d'un coup d'œil prompt & ſûr, les branches aſſez fortes pour les porter, ſans même en excepter les branches verticales qu'ils font plier par le poids de leur corps, & ramènent en ſe poſant deſſus à une ſituation à-peu-près horizontale; en ſorte qu'ils peuvent très bien s'y ſoutenir, quelques mobiles qu'el-

les ſoient : lorſqu'ils ſont poſés, leur sûreté eſt leur premier ſoin ; ils regardent de tous côtés, prêtant l'oreille, alongeant le cou pour reconnoître s'il n'y a point d'ennemis ; & lorſqu'ils ſe croient bien à l'abri des oiſeaux de proie & des chaſſeurs, ils ſe mettent à manger les boutons des arbres : d'après cela un tireur intelligent a ſoin de placer ſes balvanes ſur des rameaux flexibles, auxquels il attache un cordon qu'il tire de temps en temps, pour faire imiter aux balvanes les mouvemens & les oſcillations du tetras ſur ſa branche.

De plus, il a appris par l'expérience que lorſqu'il fait un vent violent, on peut diriger la tête de ces balvanes contre le vent ; mais que par un temps calme, on doit les mettre les unes vis-à-vis des autres ; lorſque les tetras pouſſés par les chaſſeurs de la maniere que j'ai dit, viennent droit à la hutte du tireur, celui-ci peut juger par une obſervation facile, s'ils s'y poſeront ou non à portée de lui ; ſi leur vol eſt inégal, s'ils s'approchent & s'éloignent alternativement en battant des ailes, il peut compter que, ſinon toute la troupe, au moins quelques-uns, s'abattront près de lui ; ſi au contraire, en prenant leur eſſor non loin de ſa hutte, ils partent d'un vol rapide & ſoutenu, il peut conclure qu'ils iront en avant ſans s'arrêter.

Lorſque les tetras ſe ſont poſés à portée du tireur, il en eſt averti par leurs cris réitérés juſqu'à trois fois ou même davantage ; alors il ſe gardera bien de les tirer trop

brusquement; au contraire, il se tiendra immobile & sans faire le moindre bruit dans sa hutte, pour leur donner le temps de faire toutes leurs observations & la reconnoissance du terrein; après quoi, lorsqu'ils se seront établis sur leurs branches, & qu'ils commenceront à manger, il les tirera & les choisira à son aise; mais quelque nombreuse que soit la troupe, fût-elle de cinquante, & même de cent, on ne peut guere espérer d'en tuer plus d'un ou deux d'un seul coup; car ces oiseaux se séparent en se perchant, & chacun choisit ordinairement son arbre pour se poser; les arbres isolés sont plus avantageux qu'une forêt pleine; & cette chasse est beaucoup plus facile lorsqu'ils se perchent que lorsqu'ils se tiennent à terre; cependant, quand il n'y a point de neige, on établit quelque fois les balvanes & la hutte, dans les champs qui ont porté la même année de l'avoine, du seigle, du blé sarrasin; ou on couvre la hutte de paille, & on fait d'assez bonnes chasses, pourvu toutefois que le temps soit au beau; car le mauvais temps disperse ces oiseaux, les oblige á se cacher & en rend la chasse impossible; mais le premier beau jour qui succède, la rend d'autant plus facile, & un tireur bien posté les rassemble aisément avec ses seuls appeaux, & sans qu'il soit besoin de Chasseurs pour les pousser du côté de la hutte.

On prétend que lorsque ces oiseaux volent en troupes, ils ont à leur tête un vieux coq qui les mène en chef expérimenté, & qui

leur fait éviter tous les piéges des Chasseurs ; en sorte qu'il est fort difficile, dans ce cas, de les pousser vers la balvane, & que l'on n'a d'autres ressources que de détourner quelques traîneurs.

L'heure de cette chasse est chaque jour depuis le soleil levant jusqu'à dix heures ; & l'après-midi, depuis une heure jusqu'à quatre : mais en automne, lorsque le temps est calme & couvert, la chasse dure toute la journée sans interruption, parce que dans ce cas les tetras ne changent guere de lieu : on peut les chasser de cette maniere, c'est-à-dire, en les poussant d'arbre en arbre, jusqu'aux environs du solstice d'hyver ; mais après ce temps ils deviennent plus sauvages, plus défians, plus rusés ; ils changent même leur demeure accoutumée, à moins qu'ils n'y soient retenus par la rigueur du froid ou par l'abondance des neiges.

On prétend avoir remarqué que lorsque les tetras se posent sur la cime des arbres & sur leurs nouvelles pousses, c'est signe de beau temps ; mais que lorsqu'on les voit se rabattre sur les branches inférieures & s'y tapir, c'est un signe de mauvais temps : je ne ferois pas mention de ces remarques des Chasseurs, si elles ne s'accordoient avec le naturel de ces oiseaux, qui, selon ce que nous avons vu ci-dessus, paroissent fort susceptibles des influences du beau & du mauvais temps, & dont la grande sensibilité à cet égard, pourroit être supposée, sans blesser la vraisemblance, au degré nécessaire pour leur faire pressentir la température du lendemain.

Dans les temps de grande pluie, ils se retirent dans les forêts les plus touffues pour y chercher un abri ; & comme ils sont alors fort pesans & qu'ils volent difficilement, on peut les chasser avec des chiens courans, qui les forcent souvent & les prennent même à la course (*f*).

Dans d'autres pays on prend les tetras au lacet, selon Aldrovande (*g*); on les prend aussi au filet, comme nous l'avons vu ci-dessus ; mais il seroit curieux de savoir quelle étoit la forme, l'étendue & la disposition de ce filet sous lequel le noble Polonois dont parle Rzaczynski, en prit un jour deux cent soixante à la fois.

(*f*) Actes de Breslaw, Novembre 1725, pag. 527 & suivantes ; & pag. 538 & suivantes. *Nota*. Cette pesanteur des tetras a été remarquée par Pline ; il est vrai qu'il paroît l'attribuer à la grande espèce, & je ne doute pas qu'elle ne lui convienne aussi-bien qu'à la petite.

(*g*) Aldrov. *de Avibus*, tom. II, pag. 69.

LE PETIT TETRAS

A QUEUE PLEINE, &c.

J'AI exposé à l'article précédent, les raisons que j'avois de faire de ce petit tetras une espèce ou plutôt une race séparée : Gesner en parle sous le nom de *coq de bois* (*gallus sylvestris*) (*a*), comme d'un oiseau qui a des barbillons rouges, & une queue pleine & non fourchue ; il ajoute que le mâle s'appelle *coq noir* en Ecosse, & la femelle *poule grise* (*greyhen*). Il est vrai que cet Auteur prévenu de l'idée que le mâle & la femelle ne devoient pas différer, à un certain point, par la couleur des plumes, traduit ici le greyhen par *gallina fusca*, poule rembrunie, afin de rapprocher de son mieux la couleur des plumages ; & qu'ensuite il se prévaut de sa version infidèle pour établir que cette espéce est toute autre que celle de la poule moresque de Turner (*b*), par la raison que le plumage de cette poule moresque diffère tellement de celui du mâle, qu'une personne peu au fait pourroit s'y méprendre, & regarder ce mâle & cette femelle comme ap-

[*a*] Gesner, *de Avibus*, pag. 477.
[*b*] *Idem*, *loco citato*.

partenans à deux eſpèces différentes. En effet, le mâle eſt preſque tout noir, & la femelle de la même couleur à-peu-près que la perdrix griſe; mais au fond c'eſt un nouveau trait de conformité qui rend plus complète la reſſemblance de cette eſpèce avec celle du coq noir d'Ecoſſe, car Geſner prétend en effet que ces deux eſpèces ſe reſſemblent dans tout le reſte. Pour moi, la ſeule différence que j'y trouve, c'eſt que le coq noir d'Ecoſſe a de petites taches rouges ſur la poitrine, les ailes & les cuiſſes; mais nous avons vu dans l'hiſtoire du petit tetras à queue fourchue, que dans les ſix premiers mois les jeunes mâles qui doivent devenir tout noirs dans la ſuite, ont le plumage de leurs meres, c'eſt-à-dire, de la femelle; & il pourroit ſe faire que les petites taches rouges dont parle Geſner, ne fuſſent qu'un reſte de cette premiere livrée avant qu'elle ſe fût changée entiérement en un noir pur & ſans mélange.

Je ne ſais pourquoi M. Briſſon confond cette race ou variété, comme il l'appelle, avec le *tetrao* pointillé de blanc de M. Linnæus (*c*); puiſqu'un des caracteres de ce *tetrao*, nommé en Suédois *racklehane*, eſt d'avoir la queue fourchue; & que d'ailleurs M. Linnæus ne lui attribue point de barbillons, tandis que le tetras dont il s'agit ici a la queue pleine, ſelon la figure donnée

---

[*c*] Linnæus, *Fauna Suecica*, nº. 167.

par Gesner ; & que selon sa description, il a des barbillons rouges à côté du bec.

Je ne vois pas non plus pourquoi M. Brisson, confondant ces deux races en une seule, n'en fait qu'une variété du petit tetras à queue fourchue, puisqu'indépendamment des deux différences que je viens d'indiquer, M. Linnæus dit positivement, que son tetras pointillé de blanc est plus rare, plus sauvage, & qu'il a un cri tout autre ; ce qui suppose, ce me semble, des différences plus caractérisées, plus profondes que celles qui d'ordinaire constituent une simple variété.

Il me paroîtroit plus raisonnable de séparer ces deux races ou espèces de petit tetras, dont l'une caractérisée par la queue pleine & les barbillons rouges, comprend le coq noir d'Ecosse & la poule moresque de Turner ; & l'autre ayant pour attributs ses petites taches blanches sur la poitrine, & son cri différent, seroit formée du *racklehane* des Suédois.

Ainsi l'on doit compter, ce me semble, quatre espèces différentes dans le genre des tetras ou coqs de bruyère ; 1°. le grand tetras ou grand coq de bruyère ; 2°. le petit tetras ou coq de bruyère à queue fourchue ; 3°. le *racklan* ou *racklehane* de Suède, indiqué par M. Linnæus ; 4°. la poule moresque de Turner ou coq noir d'Ecosse, avec des barbillons charnus des deux côtés du bec, & la queue pleine.

Et ces quatre espèces sont toutes origi-

ginaires

naires & naturelles aux climats du Nord, & habitent également dans les forêts de pins & de bouleaux; il n'y a que la troisieme, c'est-à-dire le *racklehane* de Suède, qu'on pourroit regarder comme une variété du petit tetras, si M. Linnæus n'assuroit pas qu'il jette un cri tout différent.

LE PETIT TETRAS

A PLUMAGE VARIABLE.

Les grands tetras sont communs en Laponie, surtout lorsque la disette des fruits dont ils se nourrissent, ou bien l'excessive multiplication de l'espèce les oblige de quitter les forêts de la Suède & de la Scandinavie, pour se réfugier vers le Nord [*a*] : cependant on n'a jamais dit qu'on eût vu dans ces climats glacés de grands tetras blancs; les couleurs de leur plumage sont, par leur fixité & leur consistance, à l'épreuve de la rigueur du froid; il en est de même des petits tetras noirs, qui sont aussi communs en Courlande & dans le nord de la Pologne, que les grands le sont en Lapponie; mais le docteur Weigandt (*b*),

[*a*] Klein, *Hist. Avium*, pag. 173.

[*b*] Weigandt, *Actes de Breslaw*, mois de Novembre année 1725.

le jésuite Rzaczynski (*c*) & M. Klein (*d*), assurent qu'il y a en Courlande une autre espèce de petit tetras, qu'ils appellent *tetras blanc*, quoiqu'il ne soit blanc qu'en hiver, & dont le plumage devient tous les ans en été d'un brun rougeâtre, selon le docteur Weigandt (*e*); & d'un gris bleuâtre, selon Rzaczynski (*f*) : ces variations ont lieu pour les mâles comme pour les femelles ; en sorte que dans tous les temps les individus des deux sexes ont exactement les mêmes couleurs: ils ne se perchent point sur les arbres comme les autres tetras, & ils se plaisent surtout dans les taillis épais & les bruyeres, où ils ont coutume de choisir chaque année un certain espace de terrein, où ils s'assemblent ordinairement ; s'ils ont été dispersés par les Chasseurs, ou par l'oiseau de proie, ou par un orage, c'est-là qu'ils se réunissent bientôt après, en se rappellant les uns les autres. Si on leur donne la chasse, il faut, la premiere fois qu'on les fait partir, remarquer soigneusement la remise ; car ce sera à coup sûr le lieu de leur rendez-vous de l'année, & ils ne partiront pas si facilement une seconde fois, surtout s'ils apperçoivent les Chasseurs ; au contraire, ils se tapiront contre terre, & se cacheront de leur mieux ;

[*c*] Rzaczynski, *Auctuarium*, *Hist. nat. Polon*, *page* 422.

[*d*] Klein, *Hist. Avium prodromus*, *pag.* 173.

[*e*] Weigandt, *loco citato.*

[*f*] Rzaczynski, *loco citato.*

mais c'eſt alors qu'il eſt facile de les tirer.

On voit qu'ils diffèrent des tetras noirs, non-ſeulement par la couleur, & par l'uniformité de plumage du mâle & de la femelle; mais encore par leurs habitudes, puiſqu'ils ne ſe perchent point; ils diffèrent auſſi des lagopèdes, vulgairement perdrix blanches, en ce qu'ils ſe tiennent non ſur les hautes montagnes, mais dans les bois & les bruyeres; d'ailleurs, on ne dit point qu'ils ayent les pieds velus juſque ſous les doigts, comme les lagopèdes; & j'avoue que je les aurois rangés plus volontiers parmi les francolins ou attagas, que parmi les tetras, ſi je n'avois cru devoir ſoumettre mes conjectures à l'autorité de trois Ecrivains inſtruits, & parlans d'un oiſeau de leur pays.

*LA GELINOTTE[a].

Voyez planche V. de ce Volume.

NOUS avons vu ci-dessus, que dans toutes les espèces de tetras, la femelle différoit du mâle par les couleurs du plumage, au point que plusieurs Naturalistes n'ont pu croire qu'ils fussent oiseaux de même espèce. Schwenckfeld (*b*), & d'après lui Rzaczynski (*c*), est tombé dans un défaut tout opposé, en confondant dans une seule & même espèce, la Gélinotte ou poule des coudriers, & le Francolin; ce qu'il n'a pu faire que par une induction forcée & mal entendue, vu les nombreuses différences qui se trouvent entre ces deux espèces. Frisch

* *Voyez les planches enluminées*, n°. 474, le mâle; & 475, la femelle.

[*a*] Gélinotte. En Latin, *Gallina corylorum*, *Gallina silvatica*; & de même en vieux François, *Gélinotte des bois*; en Allemand, *Hasel-huhn*, *Hasel-henne*; en Anglois, *Hasel-hen*; en Suédois, *Hierpe*; en Polonois, *Jarzabek*. --- *Gallina corylorum seu Bonosa Alberto dicta*. Gesner, *Avi. pag.* 228. --- La gélinotte. Brisson, *Ornith.* tom. I, pag. 191.

[*b*] Schwenckfeld, *Aviarium Silesiæ*, pag. 279.

[*c*] Rzaczynski, *Auctuarium Poloniæ*, pag. 366.

eſt tombé dans une mépriſe de même genre, en ne faiſant qu'un ſeul oiſeau de l'*attagen* & de l'*haſel-huhn*, qui eſt la poule des coudriers ou gélinotte, & en ne donnant ſous cette double dénomination que l'hiſtoire de la gélinotte, tirée preſque mot à mot de Geſner, erreur dont il auroit dû, ce me ſemble, être préſervé par une autre qui lui avoit fait confondre, d'après Charleton (*d*), le petit tetras avec la gélinotte, laquelle n'eſt autre que cette même poule des coudriers : à l'égard du francolin, nous verrons à ſon article, à quelle autre eſpèce il pourroit ſe rapporter beaucoup plus naturellement.

Tout ce que dit Varron de ſa poule ruſtique ou ſauvage (*e*), convient très bien à la gélinotte ; & Belon ne doute pas que ce ne ſoit la même eſpèce (*f*) : c'étoit, ſelon Varron, un oiſeau d'une très grande rareté à Rome, qu'on ne pouvoit élever que dans des cages, tant il étoit difficile à apprivoiſer, & qui ne pondoit preſque jamais dans l'état de captivité ; & c'eſt ce que Belon & Schwenckfeld diſent de la gélinotte : le premier donne en deux mots une idée fort juſte de cet oiſeau, & plus complète qu'on ne pourroit faire par la deſcription la plus détaillée. » Qui ſe feindra, dit-il, voir quelque

---

(*d*) Charleton, *Exercitationes*, pag. 82, n°. 7.

(*e*) Varron, *de Re ruſtica*, lib. III, cap. IX.

(*f*) Belon, *Nature des Oiſeaux*, pag. 253.

» espèce de perdrix métive entre la rouge
» & la grise, & tenir je ne sais quoi des plu-
» mes du faisan, aura la perspective de la
» gélinotte de bois (*g*) «.

Le mâle se distingue de la femelle par une tache noire très marquée qu'il a sous la gorge, & par ses flammes ou sourcils qui sont d'un rouge beaucoup plus vif : la grosseur de ces oiseaux est celle d'une bartavelle ; ils ont environ vingt-un pouces d'envergure, les ailes courtes, & par conséquent le vol pesant ; & ce n'est qu'avec beaucoup d'effort & de bruit qu'ils prennent leur volée ; en récompense ils courent très vîte (*h*). Il y a dans chaque aile vingt-quatre pennes presque toutes égales, & seize à la queue. Schwenckfeld dit quinze (*i*) ; mais c'est une erreur d'autant plus grossiere, qu'il n'est peut-être pas un seul oiseau qui ait le nombre des pennes de la queue impair ; celle de la gélinotte est traversée vers son extrémité par une large bande noirâtre, interrompue seulement par les deux pennes du milieu : je n'insiste sur cette circonstance que parce que, selon la remarque de Willulghby, dans la plupart des oiseaux, ces deux mêmes pennes du milieu n'observent point l'éloignement des pennes latérales, & sortent un peu plus

---

(*g*) *Idem*, *ibidem.*

(*h*) Voyez Gesner, pag. 229

(*i*) Schwenckfeld, *Aviarium Silesiæ*, pag. 278.

haut ou un peu plus bas (*k*) ; en ſorte qu'ici la différente couleur de ces pennes ſembleroit dépendre de la différence de leur poſition : les gélinottes ont, comme les tetras, les ſourcils rouges, les doigts bordés de petites dentelures, mais plus courtes ; l'ongle du doigt du milieu tranchant, & les pieds garnis de plumes par-devant, mais ſeulement juſqu'au milieu du tarſe ; le ventricule ou géſier muſculeux ; le tube inteſtinal long de trente & quelques pouces ; les appendices ou *cæcum* de treize à quatorze, & ſillonnés par des cannelures (*l*) : leur chair eſt blanche lorſqu'elle eſt cuite, mais cependant plus au dedans qu'au dehors ; & ceux qui l'ont examinée de plus près prétendent y avoir reconnu quatre couleurs différentes, comme on a trouvé trois goûts différens dans celle des outardes & des tetras : quoi qu'il en ſoit, celle des gélinottes eſt exquiſe, & c'eſt de-là que lui vient, dit-on, ſon nom latin *bonaſa*, & ſon nom hongrois *tſchaſarmadar*, qui veut dire *oiſeau de Céſar*, comme ſi un ſi bon morceau devoit être réſervé excluſivement pour l'Empereur : c'eſt en effet un morceau fort eſtimé ; & Geſner remarque que c'eſt le ſeul qu'on ſe permettoit de faire reparoître deux fois ſur la table des Princes (*m*).

(*k*) Willulghby, *Ornithologia, pag. 3.*

(*l*) *Ibidem, pag. 126.*

(*m*) Geſner, *Ornithologia, pag. 231.*

Dans le royaume de Bohème, on en mange beaucoup au temps de Pâques, comme on mange de l'agneau en France ; & l'on s'en envoye en présent les uns aux autres (*n*).

Leur nourriture, soit en été, soit en hiver, est à-peu-près la même que celle des tetras : on trouve en été dans leur ventricule des baies de sorbier, de mirtille & de bruyere, des mûres de ronces, des graines de sureau des Alpes, des siliques de *saltarella*, des chatons de bouleau & de coudrier, &c. & en hiver des baies de genièvre, des boutons de bouleau, des sommités de bruyere, de sapin, de genevrier, & de quelques autres plantes toujours vertes (*o*) : on nourrit aussi les gélinottes qu'on tient captives dans les volieres avec du blé, de l'orge, d'autres grains ; mais elles ont encore cela de commun avec les tetras, qu'elles ne survivent pas long-temps à la perte de leur liberté (*p*), soit qu'on les renferme dans des prisons trop étroites & peu convenables, soit que leur naturel sauvage, ou plutôt généreux, ne puisse s'accoutumer à aucune sorte de prison.

La chasse s'en fait en deux temps de l'année, au printemps & en automne ; mais elle réussit surtout dans cette derniere saison : les

(*n*) Schwenckfeld, *Aviarium*, *pag.* 279.

(*o*) Voyez Ray, *Sinopsis avium*, *pag.* 55 ; Schwenckfeld, *pag.* 278 ; & Rzaczynski, *Auctuarium*, *pag* 366.

(*p*) Gesner, Schwenckfeld, &c. *aux endroits cités.*

oiſeleurs & même les chaſſeurs les attirent avec des appeaux qui imitent leur cri, & ils ne manquent pas d'amener des chevaux avec eux, parce que c'eſt une opinion commune que les gélinottes aiment beaucoup ces ſortes d'animaux (*q*). Autre remarque de chaſſeurs : ſi l'on prend d'abord un mâle, la femelle qui le cherche conſtamment revient pluſieurs fois, amenant d'autres mâles à ſa ſuite ; au lieu que ſi c'eſt la femelle qui eſt priſe la premiere, le mâle s'attache tout de ſuite à une autre femelle, & ne reparoît plus (*r*) : ce qu'il y a de plus certain, c'eſt que ſi on ſurprend un de ces oiſeaux mâle ou femelle, & qu'on le faſſe lever, c'eſt toujours avec grand bruit qu'il part, & ſon inſtinct le porte à ſe jeter dans un ſapin touffu, où il reſte immobile avec une patience ſinguliere pendant tout le temps que le chaſſeur le guette : ordinairement ces oiſeaux ne ſe poſent qu'au centre de l'arbre, c'eſt-à-dire, dans l'endroit où les branches ſortent du tronc.

Comme on a beaucoup parlé de la gélinotte, on a auſſi débité beaucoup de fables à ſon ſujet ; & les plus abſurdes ſont celles qui ont rapport à la façon dont elle ſe perpétue. Encelius & quelques autres ont avancé que ces oiſeaux s'accouploient par le bec, que les coqs eux-mêmes pondoient, lorſqu'ils

---

[*q*] Geſner, pag. 230.

[*r*] Geſner, *Ornithologia*, pag. 230.

étoient vieux, des œufs qui, étant couvés par des crapauds, produiſoient des baſilics ſauvages; de même que les œufs de nos coqs de baſſe-cours, couvés auſſi par des crapauds, produiſent, ſelon les mêmes auteurs, des baſilics domeſtiques; & de peur qu'on ne doutât de ces baſilics, Encelius en décrit un qu'il avoit vu (*s*); mais heureuſement il ne dit pas qu'il l'eût vu ſortir d'un œuf de gélinotte, ni qu'il eût vu un mâle de cette eſpèce pondre cet œuf; & l'on ſait à quoi s'en tenir ſur ces prétendus œufs de coq : mais comme les contes les plus ridicules ſont ſouvent fondés ſur une vérité mal vue ou mal rendue, il pourroit ſe faire que des ignorans, toujours amis du merveilleux, ayant vu les gélinottes en amour faire de leur bec le même uſage qu'en font d'autres oiſeaux en pareil cas, & préluder au véritable accouplement par des baiſers de tourterelles, ayent cru de bonne foi les avoir vues s'accoupler par le bec. Il y a dans l'Hiſtoire Naturelle beaucoup de faits de ce genre qui paroiſſent ridiculement abſurdes, & qui cependant renferment une vérité cachée; il ne faut, pour la dégager, que ſavoir diſtinguer ce que l'homme a vu de ce qu'il a cru.

Selon l'opinion des chaſſeurs, les gélinottes entrent en amour & ſe couplent dès les mois d'octobre & de novembre; & il eſt vrai que dans ce temps l'on ne tue que des mâles qu'on appelle avec une eſpèce de ſifflet qui

---

[*s*] Geſner, *Ornithologia*, *pag.* 230.

imite le cri très aigu de la femelle ; les mâles arrivent à l'appeau en agitant les aîles d'une façon fort bruyante, & on les tire dès qu'ils se sont posés.

Les gélinottes femelles, en leur qualité d'oiseaux pesans, font leur nid à terre, & le cachent d'ordinaire sous des coudriers, ou sous la grande fougere de montagne : elles pondent ordinairement douze ou quinze œufs, & même jusqu'à vingt, un peu plus gros que des œufs de pigeons (*t*) ; elles les couvent pendant trois semaines, & n'amenent guere à bien que sept ou huit petits (*u*), qui courent dès qu'ils sont éclos, comme font la plupart des oiseaux *brachypteres* ou *à aîles courtes* (*x*).

Dès que ces petits sont élevés, & qu'ils se trouvent en état de voler, les pere & mere les éloignent du canton qu'ils se sont approprié, & ces petits s'assortissant par paires, vont chercher chacun de leur côté un asile où ils puissent former leur établissement

---

(*t*) Schwenckfeld, pag. 278.

(*u*) Léonard Frisch, planche CXII.

(*x*) M. de Bomare, qui d'ailleurs extrait & copie si fidellement, dit que les gélinottes ne font que deux petits, l'un mâle & l'autre femelle. Voyez le Dictionnaire de l'Histoire naturelle, à l'article *Gélinotte.* Rien n'est moins vrai, ni même moins vraisemblable : cette erreur ne peut venir que de celle des Nomenclateurs peu instruits qui ont confondu la gélinotte avec l'oiseau œnas d'Aristote (*vinago* de Gaza), quoique ce soient des espèces très éloignées, l'œnas étant du genre des pigeons, & ne pondant en effet que deux œufs.

(*y*), pondre, couver, & élever aussi des petits qu'ils traiteront ensuite de la même maniere.

Les gélinottes se plaisent dans les forêts où elles trouvent une nourriture convenable & leur sûreté contre les oiseaux de proie qu'elles redoutent extrêmement, & dont elles se garantissent en se perchant sur les basses branches (*z*) : quelques-uns ont dit qu'elles préféroient les forêts en montagnes; mais elles habitent aussi les forêts en plaines, puisqu'on en voit beaucoup aux environs de Nuremberg : elles abondent aussi dans les bois qui sont aux pieds des Alpes, de l'Apennin, & de la montagne des Géans en Silésie, en Pologne, &c. Autrefois elles étoient en si grande quantité, selon Varron, dans une petite isle de la mer Ligustique, aujourd'hui le golfe de Gènes, qu'on l'appelloit pour cette raison l'*Isle aux gélinottes.*

(*y*) Gesner, *Ornithologia*, pag. 23.

(*z*) *Idem*, *ibidem*, pag. 229 --- 230.

LA GELINOTTE

D'ECOSSE (*a*).

Si cet oiseau est le même que le *Gallus paluſtris* de Geſner, comme le croit M. Briſſon, on peut aſſurer que la figure qu'en donne Geſner, n'eſt rien moins qu'exacte, puiſqu'on n'y voit point de plumes ſur les pieds, & qu'on y voit au contraire des barbillons rouges ſous le bec; mais auſſi ne ſeroit-il pas plus naturel de ſoupçonner que cette figure eſt celle d'un autre oiſeau? Quoi qu'il en ſoit, ce *gallus paluſtris* ou *coq de marais* eſt un excellent manger; & tout ce qu'on ſait de ſon hiſtoire, c'eſt qu'il ſe plaît dans les lieux marécageux, comme ſon nom de coq de marais le fait aſſez entendre (*b*). Les Auteurs de la *Zoologie Britannique* prétendent que la gélinotte d'Ecoſſe de M. Briſſon n'eſt autre que le *ptarmigan* dans ſon habit d'été, & que ſon plumage devient preſque tout blanc en hiver (*c*); mais il faut qu'il perde auſſi en été les plumes qui lui couvrent les doigts; car M. Briſſon dit poſi-

(*a*) Briſſon, tom. I, pag. 199, planche XXIII, figure 1.

(*b*) Geſner, *de natura Avium*, pag. 23.

(*c*) Britiſch Zoology, pag. 86.

tivement qu'elle n'a de plumes que jusqu'à l'origine des doigts, & le ptarmigan de la Zoologie Britannique en a jusqu'aux ongles; d'ailleurs ces deux animaux, tels qu'ils sont représentés dans la Zoologie & dans M. Brisson, ne se ressemblent ni par le port, ni par la physionomie, ni par la conformation totale : quoi qu'il en soit, la gélinotte d'Ecosse de M. Brisson est un peu plus grosse que la nôtre, & a la queue plus courte; elle tient de la gélinote des Pyrénées par la longueur de ses aîles, par ses pieds garnis antérieurement de plumes jusqu'à l'origine des doigts, par la longueur du doigt du milieu relativement aux deux latéraux, & par la briéveté du doigt de derriere; elle en diffère en ce que ses doigts sont sans dentelures, & sa queue sans ses deux plumes longues & étroites qui sont le caractere le plus frappant de la gélinotte des Pyrénées. Je ne dis rien des couleurs du plumage; les figures les représenteront plus exactement aux yeux que ma description ne pourroit les peindre à l'esprit : d'ailleurs, rien de plus incertain ici pour caractériser les espèces, que les couleurs du plumage, puisque ces couleurs varient considérablement d'une saison à l'autre dans le même individu.



1. La Gelinotte. 2. Le Ganga.
3. La Gelinotte du Senegal.

* LE GANGA,

VULGAIREMENT

LA GELINOTTE DES PYRENÉES (*a*).

Voyez planche V de ce volume.

QUOIQUE les noms ne ſoient pas les choſes, cependant il arrive ſi ſouvent, & ſurtout en Hiſtoire Naturelle, qu'une erreur nominale entraîne une erreur réelle, qu'on ne peut, ce me ſemble, apporter trop d'exactitude à appliquer toujours à chaque objet les noms qui lui ont été impoſés; & c'eſt par cette raiſon que nous nous ſommes fait une loi de rectifier, autant qu'il ſeroit en nous, la diſcordance ou le mauvais emploi des noms.

M. Briſſon, qui regarde la perdrix de Da-

---

* *Voyez les planches enluminées*, n°. 105, le mâle; & n°. 106, la femelle.

(*a*) Gélinotte des Pyrénées. En Eſpagne, *Ganga*; en Turquie, *Cata*. --- Perdrix de Damas ou de Syrie. Belon, *Hiſt. nat. des Oiſ.* pag. 259; & Portraits d'oiſeaux, pag. 63, *a*. --- Petit Coq de bruyere aux deux aiguilles à la queue. Edwards, *Glanures*, planche CCXLIX, avec une très bonne figure coloriée.

mas ou de Syrie de Belon (*b*), comme étant de la même espèce que sa gélinotte des Pyrénées, range, parmi les noms donnés en différentes langues à cette espèce, le nom grec Συροπέρδιξ & cite Belon, en quoi il se trompe doublement : car 1°. Belon nous apprend lui-même que l'oiseau qu'il a nommé *perdrix de Damas*, est une espèce différente de celle que les Auteurs ont appellée *syroperdix*, laquelle a le plumage noir & le bec rouge (*c*); 2°. en écrivant ce nom *syroperdix* en caracteres grecs, M. Brisson paroît vouloir lui donner une origine grecque; & cependant Belon dit expressément que c'est un nom latin (*d*): enfin il est difficile de comprendre les raisons qui ont porté M. Brisson à regarder l'*œnas* d'Aristote comme étant de la même espèce que la gélinotte des Pyrénées; car Aristote met son *œnas*, qui est le *vinago* de Gaza, au nombre des pigeons, des tourterelles, des ramiers (en quoi il a été suivi par tous les Arabes); & il assure positivement qu'elle ne pond, comme ces oiseaux, que deux œufs à la fois (*e*) : or, nous avons vu ci-dessus que les gélinottes pondoient un beaucoup plus grand nombre d'œufs; par conséquent l'*œnas* d'Aristote ne peut être regardé comme une gélinotte des

(*b*) Brisson, tom. I, pag. 195, genre v, espèce 4.

(*c*) Belon, *Nature des Oiseaux*, pag. 258.

(*d*) *Idem*, *ibidem*.

(*e*) Aristote, *Hist. Animal. lib. VI*, cap. 1.

Pyrénées ; ou, si l'on veut absolument qu'il en soit une, il faudra convenir que la gélinotte des Pyrénées n'est point une gélinotte.

Rondelet avoit prétendu qu'il y avoit erreur dans le mot grec οἴνας & qu'il falloit lire *inas*, dont la racine signifie *fibre*, *filet*, & cela parce que cet oiseau a, dit-il, la chair, ou plutôt la peau si fibreuse & si dure, que pour la pouvoir manger il faut l'écorcher (*f*); mais s'il étoit véritablement de la même espèce que la gélinotte des Pyrénées, en adoptant la correction de Rondelet, on pourroit donner au mot *inas* une explication plus heureuse & plus analogue au génie de la langue grecque, qui peint tout ce qu'elle exprime, en lui faisant désigner les deux filets ou plumes étroites que les gélinottes des Pyrénées ont à la queue, & qui font son attribut caractéristique; mais malheureusement Aristote ne dit pas un mot de ces filets qui ne lui auroient pas échappé, & Belon n'en parle pas non plus dans la description qu'il fait de sa perdrix de Damas : d'ailleurs, le nom d'*oinas* ou *vinago* convient d'autant mieux à cet oiseau, que, selon la remarque d'Aristote, il arrivoit tous les ans en Grèce au commencement de l'automne (*g*), qui est le temps de la maturité des raisins, comme font en Bourgogne certaines grives, que

(*f*) Gesner, *de Natura Avium*, pag. 307.

(*g*) Aristote, *Hist. Animal.* lib. VIII, cap. III.

par cette raison on appelle dans le pays des *vinettes*.

Il suit de ce que je viens de dire que le *syroperdix* de Belon & l'*œnas* d'Aristote ne sont point des gangas ou gélinottes des Pyrénées, non plus que l'*alchata*, l'*alfuachat*, la *filacotona*, qui paroissent être autant de noms arabes de l'œnas, & qui certainement désignent un oiseau du genre des pigeons (*h*).

Au contraire, l'oiseau de Syrie que M. Edwards appelle *petit coq de bruyere, ayant deux filets à la queue* (*i*), & que les Turcs nomment *cata*, est exactement le même que la gélinotte des Pyrénées : cet auteur dit que M. Shaw l'appelle *kittaviah*, & qu'il ne lui donne que trois doigts à chaque pied ; mais il excuse cette erreur en ajoutant que le doigt postérieur avoit pu échapper à M. Shaw, à cause des plumes qui couvrent les jambes ; cependant il venoit de dire plus haut dans sa description, & on voit par sa figure, que c'est le devant des jambes seulement qui est couvert de plumes blanches, semblables à du poil : or, il est difficile de comprendre comment le doigt de derriere auroit pu se perdre dans ces plumes de devant ; il étoit plus naturel de dire qu'il s'étoit dérobé à M. Shaw par sa petitesse ; car il n'a pas en effet plus de deux lignes de

(*h*) Voyez Gesner, *de Naturâ Avium* pages 307 & 311.

(*i*) Edwards, *Glanures*, planche XLIX.

longueur : les deux doigts latéraux ſont auſſi fort courts, relativement au doigt du milieu, & tous ſont bordés de petites dentelures comme dans le tetras. Le ganga ou la gélinotte des Pyrénées paroît avoir un naturel tout différent de celui de la vraie gélinotte ; car, 1°. il a les aîles beaucoup plus longues, relativement à ſes autres dimenſions : il doit donc avoir le vol ou rapide ou léger, & conſéquemment avoir d'autres habitudes, d'autres mœurs qu'un oiſeau peſant ; car l'on ſait combien les mœurs & le naturel d'un animal dépendent de ſes facultés ; 2°. nous voyons par les obſervations du docteur Rouſſel, citées dans la deſcription de M. Edwards, que cet oiſeau qui vole par troupes, ſe tient la plus grande partie de l'année dans les déſerts de la Syrie, & ne ſe rapproche de la ville d'Alep que dans les mois de mai & de juin, & lorſqu'il eſt contraint par la ſoif de chercher les lieux où il y a de l'eau : or, nous avons vu dans l'hiſtoire de la gélinotte que c'eſt un oiſeau fort peureux, & qui ne ſe croit en ſûreté contre la ſerre de l'autour, que lorſqu'il eſt dans les bois les plus épais ; autre différence qui n'eſt peut-être qu'une ſuite de la premiere, & qui jointe à pluſieurs autres différences de détail faciles à ſaiſir par la comparaiſon des figures & des deſcriptions, pourroit faire douter avec fondement ſi l'on a eu raiſon de rapporter à un même genre des natures auſſi diverſes. Le *ganga* que les Catalans appellent

aussi *perdix de Garrira* (*k*), est à-peu-près de la grosseur d'une perdrix grise; elle a le tour des yeux noir, & point de flammes ou sourcils rouges au-dessus des yeux; le bec presque droit, l'ouverture des narines à la base du bec supérieur & joignant les plumes du front, le devant des pieds couvert de plumes jusqu'à l'origine des doigts, les ailes assez longues, la tige des grandes plumes des ailes noire; les deux pennes du milieu de la queue une fois plus longues que les autres, & fort étroites dans la partie excédante; les pennes latérales vont toujours en s'accourcissant de part & d'autre jusqu'à la derniere (*l*). Il est à remarquer que de tous ces traits qui caractérisent cette prétendue gélinotte des Pyrénées, il n'y en a peut-être pas un seul qui convienne exactement à la gélinotte proprement dite.

La femelle est de la même grosseur que le mâle; mais elle en diffère par son plumage, dont les couleurs sont moins belles, & par les filets de sa queue qui sont moins longs: il paroît que le mâle a une tache noire sous la gorge, & que la femelle, au lieu de cette tache, a trois bandes de la même couleur qui lui embrassent le cou en forme de collier.

Je n'entre pas dans le détail des couleurs du plumage, la figure enluminée les présente

---

(*k*) Barrere, *Ornith.* classe IV, genre XV, espèce 5.

(*l*) Voyez les descriptions de MM. Edwards & Brisson, tant pour ce qui précède que pour ce qui suit.

avec exactitude ; elles se rapportent assez avec celles de l'oiseau connu à Montpellier sous le nom d'*angel*, & dont Jean Culmann avoit communiqué la description à Gesner (*m*) ; mais les deux longues plumes de la queue ne paroissent point dans cette description, non plus que dans la figure que Rondelet avoit envoyée à Gesner, de ce même *angel* de Montpellier qu'il prenoit pour l'*œnas* d'Aristote (*n*) ; en sorte qu'on est fondé à douter de l'identité de ces deux espèces, (l'angel & le ganga), malgré la convenance du lieu & celle du plumage, à moins qu'on ne suppose que les sujets décrits par Culmann, & dessinés par Rondelet, étoient des femelles qui ont les filets de la queue beaucoup plus courts, & par conséquent moins remarquables.

Cette espèce se trouve dans la plupart des pays chauds de l'ancien continent ; en Espagne, dans les parties méridionales de la France, en Italie, en Syrie, en Turquie & Arabie, en Barbarie, & même au Sénégal ; car l'oiseau représenté sous le nom de *gélinotte de Sénégal* (*), (*Voyez Planche V. de ce Volume.*) n'est qu'une variété du ganga

(*m*) *Plumis ex fusco colore in nigrum vergentibus, & luteis in ruffum*, dit Gesner, en parlant de l'angel, pag. 307.

Olivaceo, flavicante nigro, & rufo varia, dit M. Brisson, en parlant de la gélinotte des Pyrénées.

(*n*) Voyez Gesner, *de Natura Avium, pag. 307.*

* *Voyez les planches enluminées*, n°. 130.

ou gélinotte des Pyrénées, il est seulement un peu plus petit; mais il a de même les deux longues plumes ou filets à la queue, les plumes latérales toujours plus courtes par degrés à mesure qu'elles s'éloignent de celles du milieu, les ailes fort longues, les pieds couverts par-devant d'un duvet blanc, le doigt du milieu beaucoup plus long que les latéraux, & celui de derriere extrêmement court; enfin point de peau rouge au-dessus des yeux: & il ne diffère du ganga d'Europe que par un peu moins de grosseur & un peu plus de rougeâtre dans le plumage: ce n'est donc qu'une variété dans la même espèce, produite par l'influence du climat; & ce qui prouve que cet oiseau est très différent de la gélinotte, & doit par conséquent porter un autre nom, c'est qu'indépendamment des caracteres distinctifs de sa figure, il habite par-tout les pays chauds, & ne se trouve ni dans les climats froids, ni même dans les tempérés; au lieu que la gélinotte ne se trouve en nombre que dans les climats froids.

C'est ici le lieu de rapporter ce que M. Shaw nous apprend du kittaviah ou gélinotte de Barbarie (o), & qui est tout ce qu'on en fait, afin que le lecteur puisse comparer ses qualités avec celles du ganga ou gélinotte

---

(o) *Nota.* M. Shaw a cru qu'on pouvoit lui donner le nom de *lagopus d'Afrique*, quoiqu'il n'ait pas les pieds velus par-dessous comme le véritable lagopède. *Travels . . . of Barbary and the Levant*, pag 253.

des Pyrenées, & juger si ce sont en effet deux individus de la même espèce.

» Le kittaviah, dit-il, est un oiseau gra-
» nivore & qui vole par troupes : il a la
» forme & la taille d'un pigeon ordinaire,
» les pieds couverts de petites plumes, &
» point de doigt postérieur ; il se plaît dans
» les terreins incultes & stériles ; la cou-
» leur de son corps est un brun-bleuâtre ta-
» cheté de noir ; il a le ventre noirâtre & un
» croissant jaune sous la gorge ; chaque plu-
» me de la queue a une tache blanche à son
» extrémité, & celles du milieu sont longues
» & pointues comme dans le *merops* ou *guesp-*
» *pier :* du reste sa chair est rouge sur la poi-
» trine ; mais celle des cuisses est blanche ;
» elle est bonne à manger & de facile diges-
» tion «.

L'ATTAGAS (*a*).

CET oiseau est le francolin de Belon, qu'il ne faut pas confondre, comme ont fait quelques Ornithologistes, avec le francolin qu'a décrit Olina (*b*); ce sont deux oiseaux très-différens, soit par la forme du corps, soit par les habitudes naturelles; le dernier se tient dans les plaines & les lieux bas: il n'a point ces beaux sourcils couleur de feu, qui donnent à l'autre une physionomie si distinguée; il a le cou plus court, le corps plus ramassé, les pieds rougeâtres garnis d'éperons & sans plumes, comme les doigts sans dentelures, c'est-à-dire, qu'il n'a presque rien de commun avec le francolin dont il s'agit ici, & auquel, pour prévenir toute équivoque, je conserverai le nom d'*Attagas*, qui lui a été donné, dit-on, par onomatopée, & d'après son propre cri.

Les anciens ont beaucoup parlé de l'*atta-*

(*a*) En Grec, Ἀτταγας; en Latin *Attagas* ou *Attagen*; en Anglois, *Redgame*. --- *Attagen*, Gesner, *Avi. pag.* 225. --- Francolin. Belon, *Hist. nat. des Oiseaux*, *pag.* 241. --- Coq de marais. Albin, tom. I, planche XXIII, le mâle; & planche XXIV, la femelle. *Attagen*, Frisch, planche CXII, avec une figure bien coloriée de la femelle. --- La gélinotte huppée. Brisson, tom. I, pag. 209.

(*b*) Olina, *Uccellaria*, *pag.* 33.

gas ou *attagen* (car ils emploient indifféremment ces deux noms). Alexandre Myndien nous apprend dans Athénée (*c*) qu'il étoit un peu plus gros qu'une perdrix, & que son plumage, dont le fond tiroit au rougeâtre, étoit émaillé de plusieurs couleurs. Aristophane avoit dit à-peu-près la même chose; mais Aristote, selon son excellente coutume de faire connoître un objet ignoré, par sa comparaison avec des objets communs, compare le plumage de l'attagen avec celui de la bécasse (*σκὸλοπαξ*) (*d*). Alexandre Myndien ajoute qu'il a les ailes courtes & le vol pesant; & Théophraste observe qu'il a la propriété qu'ont tous les oiseaux pesans, tels que la perdrix, le coq, le faisan, &c. de naître avec des plumes, & d'être en état de courir au moment qu'il vient d'éclore : de plus, en sa même qualité d'oiseau pesant, il est encore pulvérateur & frugivore (*e*), vivant de baies & de grains qu'il trouve, tantôt sur les plantes mêmes, tantôt en grattant la terre avec ses ongles (*f*) ; & comme il

(*c*) Athénée, lib. IX.

(*d*) Aristote, *Hist. Animal.* lib. IX, cap. XXVI.

(*e*) *Nota.* Les Anciens ont appellé *pulveratrices*, les oiseaux qui ont l'instinct de gratter la terre, d'élever la poussiere avec leurs ailes ; & en se poudrant, pour ainsi dire, avec cette poussiere, de se délivrer de la piqûre des insectes qui les tourmentent ; de même que les oiseaux aquatiques s'en délivrent en arrosant leurs plumes avec de l'eau.

(*f*) Aristote, *Hist. Animal.* lib. IX, cap. XLIX.

court plus qu'il ne vole, on s'est avisé de le chasser au chien courant, & on y a réussi (g).

Pline, Élien & quelques autres disent que ces oiseaux perdent la voix en perdant la liberté; & que la même roideur de naturel qui les rend muets dans l'état de captivité, les rend aussi très difficiles à apprivoiser (h). Varron donne cependant la maniere de les élever, & qui est à-peu-près la même que celle dont on élevoit les paons, les faisans, les poules de Numidie, les perdrix, &c. (i).

Pline assure que cet oiseau, qui avoit été fort rare, étoit devenu plus commun de son temps; qu'on en trouvoit en Espagne, dans la Gaule, & sur les Alpes; mais que ceux d'Ionie étoient les plus estimés (k): il dit ailleurs qu'il n'y en avoit point dant l'isle de Crète [l]. Aristophane parle de ceux qui se trouvoient aux environs de Mégare, dans l'Achaïe [m]. Clément d'Alexandrie nous apprend que ceux d'Egypte étoient ceux dont les gourmands faisoient le plus de cas: il y

---

(g) Oppien, *in Ixenticis*. Cet auteur ajoute qu'ils aiment les cerfs, & qu'ils ont au contraire de l'antipathie pour les coqs.

(h) Pline, *Hist. nat.* lib. X, cap. XLVIII. Socrate & Elien, dans Athénée.

(i) Varron, *Geopon. Græc.* à l'article *du Faisan*.

(k) Pline, *Hist. nat.* lib. X, cap. XLIX.

(l) *Idem*, lib. XIII, cap. LVIII.

(m) Aristophane, *in Acharnensibus*.

en avoit auſſi en Phrygie, ſelon Aulugelle, qui dit que c'eſt un oiſeau aſiatique. Apicius donne la maniere d'apprèter le francolin, qu'il joint à la perdrix [*n*]; & St. Jérôme en parle dans ſes lettres comme d'un morceau fort recherché (*o*).

Maintenant, pour juger ſi l'*attagen* des Anciens eſt notre attagas ou francolin, il ne s'agit que de faire l'hiſtoire de cet oiſeau, d'après les mémoires des Modernes, & de comparer.

Je remarque d'abord que le nom d'*attagen*, tantôt bien conſervé, tantôt corrompu [*p*], eſt le nom le plus généralement en uſage parmi les auteurs modernes qui ont écrit en latin pour déſigner cet oiſeau. Il eſt vrai que quelques Ornithologiſtes, tels que Sibbald, Ray, Willulghby, Klein, ont voulu le retrouver dans la *lagopus altera* de Pline [*q*]: mais outre que Pline n'en a parlé qu'en paſſant, & n'en a dit que deux mots, d'après leſquels il ſeroit fort difficile de déterminer préciſément l'eſpèce qu'il avoit en vue; com-

---

(*n*) Apicius, VI, 3.

(*o*) *Attagenem eructas, & comeſto anſere gloriaris*, diſoit St. Jérôme à un hypocrite qui faiſoit gloire de vivre ſimplement, & qui ſe raſſaſſioit en ſecret de bons morceaux.

(*p*) *ATTAGO, ACTAGO, ATAGO, ATCHEMIGI, ATACUIGI, TAGENARIOS, TAGINARI, voces corruptæ ab ATTAGENE, quæ leguntur apud Sylvaticum.* Voyez Geſner, pag. 226; & les obſervations de Belon, fol. II.

(*q*) Pline, *Hiſt. nat.* lib. X, cap. XLVIII.

ment peut-on ſuppoſer que ce grand Naturaliſte, qui venoit de traiter aſſez au long de l'*attagen* dans ce même chapitre, en parle quelques lignes plus bas ſous un autre nom, ſans en avertir ? Cette ſeule réflexion démontre, ce me ſemble, que l'*attagen* de Pline & ſa *lagopus altera*, ſont deux oiſeaux différens ; & nous verrons plus bas quels ils ſont.

Geſner avoit ouï dire qu'à Bologne il s'appelloit vulgairement *franguello* [*r*] ; mais Aldrovande, qui étoit de Bologne, nous aſſure que ce nom de *franguello* [*hinguello*, ſelon Olina] étoit celui qu'on y donnoit au pinçon, & qui dérive aſſez clairement de ſon nom latin *fringilla* [*s*]. Olina ajoute qu'en Italie ſon francolin, que nous avons dit être différent du nôtre, ſe nommoit communément *franguellina*, mot corrompu de *frangolino*, & auquel on avoit donné une terminaiſon féminine pour le diſtinguer du *finguello* [*t*].

Je ne ſais pourquoi Albin, qui a copié la deſcription que Willulghby a donnée du *lagopus altera Plinii* [*u*], a changé le nom de l'oiſeau décrit par Willulghby en celui de coq de marais, ſi ce n'eſt parce que Tournefort a dit du francolin de Samos, qu'il fré-

---

(*r*) Geſner, *de Naturâ avium*, pag 225.

(*s*) Aldrovande, *de Avibus*, tom. II, pag. 73.

(*t*) Olina, *Uccellaria*, pag. 33.

(*u*) Albin, *Ornithologia*, pag. 128.

quentoit les marais ; mais il eſt facile de voir, en comparant les figures & les deſcriptions, que ce francolin de Samos eſt tout-à-fait différent de l'oiſeau qu'il a plu à Albin, ou à ſon traducteur, d'appeller *coq de marais* [x], comme il avoit déjà donné le nom de francolin au petit tetras à queue fourchue [y]. L'attagas ſe nomme chez les Arabes *duraz* ou *alduragi*, & chez les Anglois *red game*, à cauſe du rouge qu'il a, ſoit à ſes ſourcils, ſoit dans ſon plumage ; on lui a encore donné le nom de *perdix aſclepica* [z].

Cet oiſeau eſt plus gros que la bartavelle, & peſe environ dix-neuf onces ; ſes yeux ſont ſurmontés par deux ſourcils rouges fort grands, leſquels ſont formés d'une membrane charnue, arrondie & découpée par le deſſus, & qui s'éleve plus haut que le ſommet de la tête ; les ouvertures des narines ſont revêtues de petites plumes qui font un effet aſſez agréable ; le plumage eſt mêlé de roux, de noir & de blanc ; mais la femelle a moins de roux & plus de blanc que le mâle : la membrane de ſes ſourcils eſt moins ſaillante & beaucoup moins découpée, d'un rouge moins vif ; & en général les couleurs de ſon plumage ſont plus foibles [a] ; de plus, elle eſt

(x) Albin, *Hiſt. nat. des Oiſeaux, tom. I, pag.* 22.

(y) *Ibidem, pag.* 21.

(z) Jonſton, Charleton, &c.

(a) Britiſch Zoology, pag. 85.

dénuée de ces plumes noires pointillées de blanc, qui forment au mâle une huppe ſur la tête, & ſous le bec une eſpèce de barbe [*b*].

Le mâle & la femelle ont la queue à-peu-près comme la perdrix, mais un peu plus longue; elle eſt compoſée de ſeize pennes, & les deux du milieu ſont variées des mêmes couleurs que celles du dos, tandis que toutes les latérales ſont noires; les ailes ſont fort courtes, elles ont chacune vingt-quatre pennes; & c'eſt la troiſieme à compter du bout de l'aile qui eſt la plus longue de toutes: les pieds ſont revêtus de plumes juſqu'aux doigts, ſelon M. Briſſon; & juſqu'aux ongles, ſelon Willulghby: ces ongles ſont noirâtres, ainſi que le bec; les doigts gris-bruns, & bordés d'une bande membraneuſe étroite & dentelée. Belon aſſure avoir vu dans le même temps à Veniſe des francolins [c'eſt ainſi qu'il nomme nos *attagas*] dont le plumage étoit tel qu'il vient d'être dit; & d'autres qui étoient tout blancs, & que les Italiens appelloient du même nom de *francolins*. Ceux-ci reſſembloient exactement aux premiers, à l'exception de la couleur; & d'un autre côté ils avoient tant de rapport avec la perdrix blanche de Savoie, que Belon les regarde comme appartenans à l'eſpèce que Pline a déſignée ſous le nom de *lagopus altera* [*c*]: ſelon cette opinion qui me paroît

---

(*b*) Aldrovande, *de Avibus*, tom. II, pag. 76.
(*c*) Belon, *Nature des Oiſeaux*, pag. 242.

fondée, l'*attagen* de Pline seroit notre *attagas à plumage varié ;* & la seconde espèce de *lagopus* seroit notre *attagas blanc*, qui diffère de l'autre attagas par la blancheur de son plumage, & de la premiere espèce de lagopus appellée vulgairement *perdrix blanche*, soit par sa grandeur, soit par ses pieds qui ne sont pas velus en dessous.

Tous ces oiseaux, selon Belon, vivent de grains & d'insectes; la Zoologie Britannique ajoute les sommités de bruyere [*d*] & les baies des plantes qui croissent sur les montagnes.

L'attagas est en effet un oiseau de montagne; Willulghby assure qu'il descend rarement dans les plaines, & même sur le penchant des côteaux [*e*], & qu'il ne se plaît que sur les sommets les plus élevés; on le trouve sur les Pyrénées, les Alpes, les montagnes d'Auvergne, de Dauphiné, de Suisse, du pays de Foix, d'Espagne, d'Angleterre, de Sicile, du pays de Vicense, dans la Laponie [*f*]; enfin sur l'Olympe en Phrygie, où les Grecs modernes l'appellent en langue vulgaire *taginari* [*g*], mot évidemment formé de ταγηνάριος que l'on trouve dans Suidas, & qui vient lui-même d'*attagen* ou *attagas*, lequel est le nom primitif.

(*d*) Britisch Zoology, pag. 85.

(*e*) Willulghby, *Ornithologia*, pag. 128.

(*f*) Voyez Klein, *Hist. avium*, pag. 173.

(*g*) Belon, *Nature des Oiseaux*, pag. 242.

Quoique cet oiseau soit d'un naturel très sauvage, on a trouvé dans l'isle de Chypre, comme autrefois à Rome, le secret de le nourrir dans des volieres [*h*], si toutefois l'oiseau dont parle Alexander Benedictus est notre attagas; ce qui m'en feroit douter, c'est que le francolin représenté, *planche* CCXLVI d'Edwards, & qui venoit certainement de l'isle de Chypre, a beaucoup moins de rapport au nôtre qu'à celui d'Olina, & que nous savons d'ailleurs que celui-ci pouvoit s'élever & se nourrir dans les volieres [*i*].

Ces attagas domestiques peuvent être plus gros que les sauvages; mais ceux-ci sont toujours préférés pour le bon goût de leur chair; on les met au-dessus de la perdrix: à Rome, un *francolino* s'appelle par excellence un morceau de Cardinal [*k*]; au reste, c'est une viande qui se corrompt très promptement, & qu'il est difficile d'envoyer au loin; aussi les chasseurs ne manquent-ils pas dès qu'ils les ont tués, de les vider & de leur remplir le ventre de bruyere verte (*l*). Pline dit la même chose du *lagopus* (*m*); & il faut avouer que tous ces oiseaux ont beaucoup de rapport les uns avec les autres.

(*h*) Gesner, *de Natura avium*, pag. 227.

(*i*) Olina, *Uccellaria*, pag. 33.

(*k*) Gesner, pag. 228.

(*l*) Willulghby, pag. 128.

(*m*) Pline, lib. X, cap XLVIII.

Les attagas ſe recherchent & s'accouplent au printemps : la femelle pond ſur la terre comme tous les oiſeaux peſans ; ſa ponte eſt de huit ou dix œufs, aigus par l'un des bouts, longs de dix-huit ou vingt lignes, pointillés de rouge-brun, excepté en une ou deux places aux environs du petit bout : le temps de l'incubation eſt d'une vingtaine de jours ; la couvée reſte attachée à la mere, & la ſuit tout l'été ; l'hiver, les petits ayant pris la plus grande partie de leur accroiſſement, ſe forment en troupes de quarante ou cinquante, & deviennent ſinguliérement ſauvages : tant qu'ils ſont jeunes, ils ſont fort ſujets à avoir les inteſtins farcis de vers ou lombrils ; quelquefois on les voit voltiger ayant de ces ſortes de vers qui leur pendent de l'anus de la longueur d'un pied [*n*].

Préſentement ſi l'on compare ce que les Modernes ont dit de notre *attagas*, avec ce que les Anciens en avoient remarqué, on s'appercevra que les premiers ont été plus exacts à tout dire ; mais en même temps on reconnoîtra que les principaux caracteres avoient été très bien indiqués par les anciens ; & l'on conclura de la conformité de ces caracteres, que l'*attagen* des anciens & notre *attagas* ſont un ſeul & même oiſeau.

(*n*) Willulghby, *à l'endroit cité* ; & Britiſch Zoology, pag. 86. Mais ne ſeroit-ce pas la verge de ces oiſeaux qu'on auroit priſe pour un ver, comme j'ai vu des poulets s'y méprendre à l'égard de la verge des canards.

Au reſte, quelque peine que j'aye priſe pour démêler les propriétés qui ont été attribuées pêle-mêle aux différentes eſpèces d'oiſeaux auxquelles on a donné le nom de *francolin*; & pour ne donner à notre attagas que celles qui lui convenoient réellement, je dois avouer que je ne ſuis pas sûr d'avoir toujours également réuſſi à débrouiller ce chaos; & mon incertitude à cet égard ne vient que de la licence que ſe ſont donnée pluſieurs Naturaliſtes, d'appliquer un même nom à des eſpèces différentes, & pluſieurs noms à la même eſpèce; licence tout-à-fait déraiſonnable, & contre laquelle on ne peut trop s'élever, puiſqu'elle ne tend qu'à obſcurcir les matieres, & à préparer des tortures infinies à quiconque voudra lier ſes propres connoiſſances & celles de ſon ſiècle, avec les découvertes des ſiècles précédens.

L'ATTAGAS BLANC.

CET oiseau se trouve sur les montagnes de Suisse & sur celles qui sont autour de Vicense : je n'ai rien à ajouter à ce que j'en ai dit dans l'histoire de l'attagas ordinaire, sinon que l'oiseau dont Gesner a fait la seconde espèce de *lagopus* [a], me semble être un de ces attagas blancs, quoique dans son plumage le blanc ne soit pur que sur le ventre & sur les ailes, & qu'il soit mêlé plus ou moins de brun & de noir sur le reste du corps; mais nous avons vu ci-dessus que, parmi les attagas, les mâles avoient moins de blanc que les femelles; de plus, on sait que la couleur des jeunes oiseaux, & surtout des oiseaux de ce genre, ne prend guere sa consistance qu'après la premiere année; & comme d'ailleurs tout le reste de la description de Gesner semble fait pour caractériser un attagas, sourcils rouges, nus, arrondis & saillans; pieds velus jusqu'aux ongles, mais non par-dessous; bec court & noir; queue courte aussi; habitation sur les montagnes de Suisse, &c. je pense que l'oiseau décrit par Gesner étoit un attagas blanc, & que

(a) Gesner, *Alterum Lagopodis genus; de avibus*, *pag.* 579.

c'étoit un mâle encore jeune, qui n'avoit pas pris tout ſon accroiſſement, d'autant qu'il ne peſoit que quatorze onces, au lieu de dix-neuf, qui eſt le poids des attagas ordinaires.

J'en dis autant, & pour les mêmes raiſons, de la troiſieme eſpèce de *lagopus* de Geſner [*b*], & qui paroît être le même oiſeau que celui dont le Jéſuite Rzaczynski parle ſous le nom Polonois de *Parowa* [*c*]. Ils ont tous deux une partie des ailes & le ventre blancs, le dos & le reſte du corps de couleur variée; tous deux ont les pieds velus, le vol peſant, la chair excellente, & ſont de la groſſeur d'une jeune poule. Rzaczynski en reconnoît deux eſpèces: l'une plus petite, que j'ai ici en vue; l'autre plus groſſe, & qui pourroit bien être une eſpèce de gélinotte: cet auteur ajoute qu'on trouve de ces oiſeaux parfaitement blancs dans le Palatinat de Novogrod. Je ne range pas ces oiſeaux parmi les lagopèdes, comme a fait M. Briſſon de la ſeconde & de la troiſieme eſpèce de *lagopus* de Geſner, parce qu'ils ne ſont pas en effet lagopèdes, c'eſt-à-dire, qu'ils n'ont point les pieds velus par-deſſous, & que ce caractere eſt d'autant plus déciſif qu'il eſt plus anciennement reconnu, & que par conſéquent il paroît avoir plus de conſiſtance.

(*b*) Geſner, *Alterum Lagopodis genus: de avibus*, *pag.* 579.

[*c*] Rzaczynski, *Auctuarium Poloniæ*, *pag.* 410 & 411.



1. Le Lagopéde. 2. Le même dans son plumage d'été.

* LE LAGOPÈDE (*a*)

Voyez planche VI de ce Volume, n°. 1, avec son plumage d'hiver & n°. 2, avec son plumage d'été.

Cet oiseau est celui auquel on a donné le nom de *Perdrix blanche*, mais très improprement, puisque ce n'est point une perdrix, & qu'il n'est blanc que pendant l'hiver, & à cause du grand froid auquel il est exposé pendant cette saison sur les hautes montagnes des pays du Nord, où il se tient ordinairement. Aristote, qui ne connoissoit point le lagopède, savoit que les perdrix, les cailles, les hirondelles, les moineaux, les corbeaux & même les lièvres, les cerfs & les ours, éprouvent, dans les mêmes circonstances, le même changement de couleur (*b*). Scali-

* *Voyez les planches enluminées*, n°. 129, avec son plumage d'hiver; & n°. 494, avec son plumage d'été.

(*a*) Le Lagopède. --- *Lagopus*, Gesner, *Avi.* page 576. *Perdix alba sive lagopus.* Aldrovande, *Avi. tom. II, pag. 143.* --- Perdrix blanche. Belon, *Hist. nat. des Oiseaux, pag. 259.* --- *Lagopus*, Frisch, planches CX & CXI, avec des figures coloriées. --- La gélinotte blanche. Brisson, *Ornithologia, tom. I, pag. 216.*

(*b*) Aristote, *de Coloribus, cap. VI; & Hist. Anim. lib. III, cap. XII.*

ger y ajoute les aigles, les vautours, les éperviers, les milans, les tourterelles, les renards [c]; & il seroit facile d'alonger cette liste du nom de plusieurs oiseaux & quadrupèdes, sur lesquels le froid produit ou pourroit produire de semblables effets ; d'où il suit que la couleur blanche est ici un attribut variable, & qui ne doit pas être employé comme un caractere distinctif de l'espèce dont il s'agit; & d'autant moins que plusieurs espèces du même genre, telles que celles du petit tetras blanc, selon le docteur Weigandt [d] & Rzaczynski [e], & de l'attagas blanc, selon Belon [f], sont sujettes aux mêmes variations dans la couleur de leur plumage; & il est étonnant que Frisch ait ignoré que son francolin blanc de montagne, qui est notre lagopède, y fût aussi sujet; ou que l'ayant su, il n'en ait point parlé : il dit seulement qu'on lui avoit rapporté qu'on ne voyoit point en été des francolins blancs; & plus bas il ajoute qu'on en avoit quelquefois tiré [sans doute en été] qui avoient les ailes & le dos bruns, mais qu'il n'en avoit jamais vu; c'étoit bien le lieu de dire que ces oiseaux n'étoient blancs que l'hiver, &c. [g]

(c) Scaliger, *Exercitationes in Cardanum*, *fol. 88 & 89.*

(d) *Voyez* Actes de Breslaw, Novembre 1755, classe IV, art. VII, pag. 30 & suiv.

(e) Rzaczynsky, *Auctuarium Poloniæ*, *pag. 421.*

(f) Belon, *Nature des Oiseaux*, *pag. 242.*

(g) Léonard Frisch, planches CX & CXI.

J'ai dit qu'Ariſtote ne connoiſſoit pas notre lagopède ; & quoique ce ſoit un fait négatif, j'en ai la preuve poſitive dans ce paſſage de ſon hiſtoire des animaux, où il aſſure que le lièvre eſt le ſeul animal qui ait du poil ſous les pieds (*h*) ; certainement s'il eût connu un oiſeau qui eût eu auſſi du poil ſous les pieds, il n'auroit pas manqué d'en faire mention dans cet endroit, où il s'occupoit en général, ſelon ſa maniere, de la comparaiſon des parties correſpondantes dans les animaux, & par conſéquent des plumes des oiſeaux, ainſi que des poils des quadrupèdes.

Le nom de lagopède, que je donne à cet oiſeau, n'eſt rien moins qu'un nouveau nom ; c'eſt au contraire celui que Pline & les Anciens lui ont donné (*i*), qu'on a mal-à-propos appliqué à quelques oiſeaux de nuit, leſquels ont le deſſus & non le deſſous des pieds, garni de plumes (*k*) ; mais qui doit être conſervé excluſivement à l'eſpèce dont il s'agit ici, avec d'autant plus de raiſon qu'il exprime un attribut unique parmi les oiſeaux, qui eſt d'avoir, comme le lièvre, le deſſous des pieds velus (*l*).

(*h*) Ariſtote, lib. III, cap. XII.

(*i*) Pline, *Hiſt. nat. lib. X, cap.* XLVIII.

(*k*) *Si meus aurità gaudet lagope flaccens.* Martial. Il eſt viſible que le poëte entend parler du duc dans ce paſſage ; mais le duc n'a pas le pied velu par-deſſous.

(*l*) Voyez Belon, *Nature des Oiſeaux*, pag. 259 ; Willulghby, pag. 127 ; & Klein, *Prodrom. hiſt. avi.* pag. 173.

Pline ajoute à ce caractere distinctif du *lagopus* ou *lagopède*, sa grosseur, qui est celle d'un pigeon, sa couleur qui est blanche, la qualité de sa chair qui est excellente, son séjour de préférence qui est le sommet des Alpes, enfin, sa nature qui est d'être très sauvage & peu susceptible d'être apprivoisé; il finit par dire que sa chair se corrompt fort promptement.

L'exactitude laborieuse des Modernes a complété cette description à l'antique, qui ne présente que les masses principales; le premier trait qu'ils ont ajouté au tableau, & qui n'eût point échappé à Pline s'il eût vu l'oiseau par lui-même, c'est cette peau glanduleuse qui lui forme au-dessus des yeux des espèces de sourcils rouges, mais d'un rouge plus vif dans le mâle que dans la femelle; celle-ci est aussi plus petite, & n'a point sur la tête les deux traits noirs qui, dans le mâle, vont de la base du bec aux yeux, & même au-delà des yeux en se dirigeant vers les oreilles: à cela près, le mâle & la femelle se ressemblent dans tout le reste, quant à la forme extérieure; & tout ce que j'en dirai dans la suite sera commun à l'un & à l'autre.

La blancheur des lagopèdes n'est pas universelle & sans aucun mélange dans le temps même où ils sont le plus blancs, c'est-à-dire, au milieu de l'hiver; la principale exception est dans les pennes de la queue, dont la plupart sont noires avec un peu de blanc à la pointe; mais il paroît par les descriptions, que ce ne sont pas constamment les

mêmes

mêmes pennes qui ſont de cette couleur. Linnæus, dans ſa *Fauna Suecica*, dit que ce ſont les pennes du milieu qui ſont noires *(m)*; & dans ſon *Syſtema Naturæ*, il dit *(n)*, avec M. Briſſon & Willulghby (*o*), que ces mêmes pennes ſont blanches & les latérales noires. Tous ces Naturaliſtes n'y ont pas regardé d'aſſez près : dans le ſujet que nous avons fait deſſiner, & dans d'autres que nous avons examinés, nous avons trouvé la queue compoſée de deux rangs de plumes l'un ſur l'autre ; celui de deſſus blanc en entier, & celui de deſſous noir, ayant chacun quatorze plumes (*p*). Klein parle d'un oiſeau de cette eſpèce qu'il avoit reçu de Pruſſe, le 20 janvier 1747, & qui étoit entiérement blanc, excepté le bec, la partie inférieure de la queue & la tige de ſix pennes de l'aile. Le Paſteur Lappon Samuel Rhéen, qu'il cite, aſſure que ſa poule de neige, qui eſt notre lagopède, n'avoit pas une ſeule plume noire, excepté la femelle qui en avoit une

---

(*m*) *Tetrao rectricibus albis, intermediis nigris, apice albis. Faun. Suec. n°. 169.*

(*n*) *Tetrao pedibus lanatis, remigibus albis, rectricibus nigris, apice albis, intermediis totis albis. Syſt. nat. edit. X, pag. 159, n°. 91, art. IV.*

(*o*) *Willulghby, pag. 127, n°. 5.*

(*p*) *Nota.* On ne peut compter exactement le nombre de ces plumes qu'en déplumant, comme nous l'avons fait, le deſſus & le deſſous du croupion de ces oiſeaux ; & c'eſt ainſi que nous nous ſommes aſſuré qu'il y en a quatorze blanches en deſſus & quatorze noires en deſſous.

de cette couleur à chaque aile (*q*); & la perdrix blanche dont parle Gesner (*r*), étoit en effet toute blanche, excepté autour des oreilles, où elle avoit quelques marques noires; les couvertures de la queue qui sont blanches & s'étendent par toute sa longueur, & recouvrent les plumes noires, ont donné lieu à la plupart de ces méprises. M. Brisson compte dix-huit pennes dans la queue, tandis que Willulghby & la plupart des autres Ornithologistes n'en comptent que seize, & qu'il n'y en a réellement que quatorze: il semble que le plumage de cet oiseau, tout variable qu'il est, est sujet à moins de variétés que l'on n'en trouve dans les descriptions des Naturalistes [*s*]. Les ailes ont

---

(*q*) Klein, pag 173.

(*r*) Gesner, pag. 577.

(*s*) *Nota.* Il n'est pas étonnant que les Auteurs diffèrent du blanc au noir sur la couleur des plumes latérales de la queue de cet oiseau; car en déployant & étendant cette queue avec la main, on est absolument le maître de terminer les côtés par des plumes noires ou par des plumes blanches, parce qu'on peut les étendre & les placer également de côté. M. d'Aubenton le jeune, a très bien remarqué qu'il y auroit encore une autre maniere de se décider ici sur la contradiction des Auteurs, & de reconnoître évidemment que la queue n'est composée que de quatorze plumes toutes noires, à l'exception de la plus extérieure qui est bordée de blanc près de son origine, & de la pointe qui est blanche dans toutes, parce que les tuyaux de ces quatorze plumes noires sont plus gros du double que les tuyaux des quatorze plumes blanches, & qu'ils sont moins avancés, ne recouvrant pas même en entier les tuyaux des plumes noires; en sorte qu'on peut croire

vingt-quatre pennes, dont la troisiéme, à compter de la plus extérieure, est la plus longue ; & ces trois pennes, ainsi que les trois suivantes de chaque côté, ont la tige noire lors même qu'elles sont blanches (*) ; le duvet qui environne les pieds & les doigts jusqu'aux ongles, est fort doux & fort épais, & l'on n'a pas manqué de dire que c'étoit des espèces de gands fourrés que la Nature avoit accordés à ces oiseaux, pour les garantir des grands froids auxquels ils sont exposés ; leurs ongles sont fort longs, même celui du petit doigt de derriere ; celui du doigt du milieu est creusé par-dessous, selon sa longueur, & les bords en sont tranchans, ce qui lui donne de la facilité pour se creuser des trous dans la neige.

Le lagopède est au moins de la grosseur d'un pigeon privé, selon Willulghby ; il a quatorze à quinze pouces de long, vingt-un à vingt-deux pouces de vol, & pèse quatorze onces ; le nôtre est un peu moins gros : mais M. Linnæus a remarqué qu'il y en avoit de différentes grandeurs, & que le plus petit de tous étoit celui des Alpes (*t*) ; il est vrai qu'il ajoute au même endroit, que

---

que ces plumes blanches ne servent que de couvertures, quoique les quatre du milieu soient aussi grandes que les noires, lesquelles sont à très peu près toutes également longues.

* *Voyez les planches enluminées*, n°. 129.

(*t*) Linnæus, *Fauna Suecica*, pag. 169.

cet oiseau se trouve dans les forêts des provinces du Nord, & surtout de la Lapponie, ce qui me feroit douter que ce fût la même espèce que notre lagopède des Alpes, qui a des habitudes toutes différentes, puisqu'il ne se plaît que sur les plus hautes montagnes; à moins qu'on ne veuille dire que la température qui règne sur la cîme de nos Alpes, est à-peu-près la même que celle des vallées & des forêts de Lapponie; mais ce qui achève de me persuader qu'il y a ici confusion d'espèces, c'est le peu d'accord des Ecrivains sur le cri du lagopède. Belon dit qu'il chante comme la perdrix (*u*); Gesner, que sa voix a quelque chose de celle du cerf [*x*]: Linnæus compare son ramage à un caquet babillard & à un rire moqueur. Enfin, Willulghby parle des plumes des pieds comme d'un duvet doux [*plumulis mollibus*], & Frisch les compare à des soies de cochon (*y*). Or, comment rapporter à la même espèce, des oiseaux qui diffèrent par la grandeur, par les habitudes naturelles, par la voix, par la qualité de leurs plumes; je pourrois encore ajouter par leurs couleurs: car nous avons vu que celle des pennes de la queue n'est rien moins que constante; mais ici les couleurs du plumage sont si variables dans le même individu, qu'il ne feroit pas raisonnable d'en faire le caractere

---

(*u*) Belon, *Nature des Oiseaux*, *pag.* 259.

(*x*) Gesner, pag. 578.

(*y*) Frisch, *Nature des Oiseaux*, *planche* CX.

de l'eſpèce : je me crois donc fondé à ſéparer le lagopède des Alpes, des Pyrénées & autres montagnes ſemblables, d'avec les oiſeaux de même genre qui ſe trouvent dans les forêts & même dans les plaines des pays ſeptentrionaux, & qui paroiſſent être plutôt des tetras, des gélinottes ou des attagas ; & en cela je ne fais que me rapprocher de l'opinion de Pline, qui parle de ſon *lagopus* comme d'un oiſeau propre aux Alpes.

Nous avons vu ci-deſſus, que le blanc étoit ſa livrée d'hiver ; celle d'été conſiſte en des taches brunes ſemées ſans ordre ſur un fond blanc : on peut dire néanmoins qu'il n'y a point d'été pour lui, & qu'il eſt déterminé par ſa ſinguliere organiſation à ne ſe plaire que dans une température glaciale : car à meſure que la neige fond ſur le penchant des montagnes, il monte & va chercher ſur les ſommets les plus élevés, celle qui ne fond jamais ; non-ſeulement il s'en approche, mais il s'y creuſe des trous, des eſpèces de clapiers, où il ſe met à l'abri des rayons du ſoleil qui paroiſſent l'offuſquer ou l'incommoder (*z*) : il feroit curieux d'obſerver de près cet oiſeau, d'étudier ſa conformation intérieure, la ſtructure de ſes organes, de démêler pourquoi le froid lui eſt ſi néceſſaire, pourquoi il évite le ſoleil avec tant de ſoin, tandis que preſque tous les êtres animés le deſirent, le cherchent, le ſaluent comme le pere de la Nature, & reçoivent avec délices les douces influences de

---

(*z*) Belon, pag. 259.

sa chaleur féconde & bienfaisante ; seroit-ce par les mêmes causes qui obligent les oiseaux de nuit à fuir la lumiere ? ou les lagopèdes seroient-ils les chacrelas de la famille des oiseaux ?

Quoi qu'il en soit, on comprend bien qu'un oiseau de cette nature est difficile à apprivoiser ; & Pline le dit expressément, comme nous l'avons vu : cependant Redi parle de deux lagopèdes qu'il nomme *perdrix blanches des Pyrénées*, & qu'on avoit nourries dans la voliere du jardin de *Boboli*, appartenant au grand Duc [*a*].

Les lagopèdes volent par troupes, & ne volent jamais bien haut, car ce sont des oiseaux pesans : lorsqu'ils voient un homme, ils restent immobiles sur la neige pour n'être point aperçus ; mais ils sont souvent trahis par leur blancheur qui a plus d'éclat que la neige même. Au reste, soit stupidité, soit inexpérience, ils se familiarisent assez aisément avec l'homme ; souvent pour les prendre il ne faut que leur présenter du pain, ou même faire tourner un chapeau devant eux, & saisir le moment où ils s'occupent de ce nouvel objet pour leur passer un lacet dans le cou, ou pour les tuer par-derriere à coups de perches (*b*) ; on dit même qu'ils n'oseront jamais franchir une rangée de pierres alignées grossierement, comme pour faire la premiere as-

---

(*a*) *Voyez* Collection Acad. partie étrangere, tom. I, pag. 520.

(*b*) Gesner, pag. 578.

ſiſe d'une muraille, & qu'ils iront conſtamment tout le long de cette humble barriere, juſqu'aux piéges que les chaſſeurs leur ont préparés.

Ils vivent des chatons des feuilles & des jeunes pouſſes de pin, de bouleau, de bruyere, de myrtille, & d'autres plantes qui croiſſent ordinairement ſur les montagnes (*c*]; & c'eſt ſans doute à la qualité de leur nourriture qu'on doit imputer cette légere amertume qu'on reproche à leur chair (*d*), laquelle eſt d'ailleurs un bon manger : on la regarde comme viande noire, & c'eſt un gibier très commun, tant ſur le mont Cenis que dans toutes les villes & villages à portée des montagnes de Savoie (*e*); j'en ai mangé, & je lui trouve beaucoup de reſſemblance pour le goût avec la chair du lièvre.

Les femelles pondent & couvent leurs œufs à terre, ou plutôt ſur les rochers (*f*); c'eſt tout ce qu'on ſait de leur façon de ſe multiplier : il faudroit avoir des ailes pour étudier à fond les mœurs & les habitudes des oiſeaux, & ſurtout de ceux qui ne veulent point ſe plier au joug de la domeſticité, & qui ne ſe plaiſent que dans des lieux inhabitables.

Le lagopède a un très gros jabot, un gé-

(*c*) Willulghby, pag. 127; Klein, pag. 116.

(*d*) Geſner, pag. 573.

(*e*) Belon, pag. 259.

(*f*) Geſner, pag. 578; Rzaczynski, pag. 413.

ſier muſculeux, où l'on trouve de petites pierres mêlées avec les alimens; les inteſtins longs de trente-ſix à trente-ſept pouces; de gros *cœcum* cannelés & fort longs, mais de longueur inégale, ſelon Redi, & qui ſont ſouvent pleins de très petits vers [*g*]; les tuniques de l'inteſtin grêle, préſentent un réſeau très curieux, formé par une multitude de petits vaiſſeaux, ou plutôt de petites rides diſpoſées avec ordre & ſymétrie [*h*]: on a remarqué qu'il avoit le cœur un peu plus petit, & la rate beaucoup plus petite que l'attagas [*i*]; & que le canal cyſtique & le conduit hépatique alloient ſe rendre dans les inteſtins ſéparément, & même à une aſſez grande diſtance l'un de l'autre (*k*).

Je ne puis finir cet article ſans remarquer, avec Aldrovande, que parmi les noms divers qui ont été donnés au lagopède, Geſner place celui *d'urblan* comme un mot italien en uſage dans la Lombardie; mais que ce mot eſt tout-à-fait étranger & à la Lombardie & à toute oreille italienne : il pourroit bien en être de même de *rhoncas* & de *herbey*, autres noms que, ſelon le même Geſner, les Gri-

(*g*) Collection Académique, partie étrangere, tom. I, pag. 520.

(*h*) Voyez Klein, pag. 117; & Willulghby, pag. 127, n°. v.

(*i*) Roberg. *apud Kleinum*, *Hiſt. avi. pag. 117*.

(*k*) Redi, Collection Académique, partie étrangere, tom. I, pag. 467.

ſons

ſons qui parlent Italien , donnent aux lagopèdes. Dans la partie de la Savoie qui avoiſine le Valais , on les nomme *arbenne* , & ce mot différemment altéré par différens patois , moitié Suiſſe , moitié Griſons , aura pu produire quelques-uns de ceux dont je viens de parler.

LE LAGOPEDE

DE LA BAIE D'HUDSON (*a*).

Les Auteurs de la Zoologie Britannique (*b*) font à M. Brisson un juste reproche de ce qu'il joint, dans une même liste (*c*), le ptarmigon avec la perdrix blanche de M. Edwards, *planche LXXII*, comme ne faisant qu'un seul & même oiseau, tandis que ce sont en effet deux espèces différentes, car la perdrix blanche de M. Edwards est plus de deux fois plus grosse que le ptarmigon, & les couleurs de leur plumage d'été sont aussi fort différentes; celle-là ayant de larges taches de blanc & d'orangé-foncé, & le ptarmigon ayant des mouchetures d'un brun-obscur sur un brun-clair : du reste, ces mêmes Auteurs avouent que la livrée d'hiver de ces oiseaux, est la même, c'est-à-dire, presque entiérement blanche. M. Ed-

---

(*a*) Perdrix. Anderson, *Hist. d'Islande & de Groënland*, *tom. I*, *pag.* 77; & *tom. II*, *pag.* 49. --- Perdrix blanche. Voyage de la baie d'Hudson, tom I, pag. 41, avec une figure. --- Perdrix blanche. Edwards, *Hist. nat. des oiseaux*, tom. II, planche LXXII, avec une figure bien coloriée.

(*b*) Britisch, Zoology, pag. 86.

(*c*) Brisson, *Ornith.* tom. I, pag. 216 & 217.

wards dit que les pennes latérales de la queue ſont noires, même en hiver, avec du blanc au bout ; & cependant il ajoute plus bas, qu'un de ces oiſeaux qui avoit été tué en hiver, & apporté de la baie d'Hudſon par M. Light, étoit parfaitement blanc, ce qui prouve de plus en plus combien dans cette eſpèce les couleurs du plumage ſont variables.

La perdrix blanche dont il s'agit ici, eſt de groſſeur moyenne entre la perdrix & le faiſan ; & elle auroit aſſez la forme de la perdrix, ſi elle n'avoit pas la queue un peu longue. Le ſujet repréſenté dans la *planche LXXII* d'Edwards, eſt un coq, tel qu'il eſt au printemps lorſqu'il commence à prendre ſa livrée d'été ; & lorſqu'éprouvant les influences de cette ſaiſon d'amour il a ſes ſourcils membraneux plus rouges & plus ſaillans, plus élevés, tels, en un mot, que ceux de l'attagas ; il a en outre de petites plumes blanches autour des yeux, & d'autres à la baſe du bec, leſquelles recouvrent les orifices des narines ; es deux pennes du milieu ſont variées comme celles du cou, les deux ſuivantes ſont blanches, & toutes les autres noirâtres avec du blanc à la pointe, en été comme en hiver.

La livrée d'été ne s'étend que ſur la partie ſupérieure du corps ; le ventre reſte toujours blanc ; les pieds & les doigts ſont entiérement couverts de plumes, ou plutôt de poils blancs ; les ongles ſont moins courbés qu'ils ne le ſont ordinairement dans les

oiseaux (*d*). Cette perdrix blanche se tient toute l'année à la baie d'Hudson, elle y passe les nuits dans des trous qu'elle fait se creuser sous la neige, dont la consistance en ces contrées est comme celle d'un sable très fin : le matin elle prend son essor & s'élève droit en haut en secouant la neige de dessus ses ailes ; elle mange le matin & le soir, & ne paroît pas craindre le soleil comme notre lagopède des Alpes, puisqu'elle se tient tous les jours exposée à l'action de ses rayons, dans le temps de la journée où ils ont le plus de force. M. Edwards a reçu ce même oiseau de Norwège, qui me paroît faire la nuance entre le lagopède dont il a les pieds, & l'attagas dont il a les grands sourcils rouges.

(*d*) Nous avons vu deux oiseaux envoyés de Sibérie, sous le nom de *lagopèdes*, qui sont vraisemblablement de la même espèce que le lagopède de la baie d'Hudson, & qui ont en effet les ongles si plats, qu'ils ressemblent plutôt à des ongles de singes qu'à des griffes d'oiseaux.

OISEAUX ÉTRANGERS

Qui ont rapport aux Coqs de bruyere, aux Gélinottes, aux Attagas, &c.

I.

* LA GELINOTTE DU CANADA (*a*).

IL me paroît que M. Briſſon a fait un double emploi en donnant la gélinotte de Canada qu'il a vue, pour une eſpèce différente de la gélinotte de la baie d'Hudſon, qu'à la vérité il n'avoit pas vue; mais il ſuffiſoit de comparer la gélinotte de Canada, en nature, avec les planches enluminées d'Edwards de la gélinotte de la baie d'Hudſon, pour reconnoître que c'étoit le même oiſeau; & nos Lecteurs le verront aiſément en comparant les

* *Voyez les planches enluminées*, n°. 131, le mâle; & n°. 132, la femelle.

(*a*) Gélinotte de Canada. --- Coq de bruyere brun & tacheté. Voyage de la baie d'Hudſon, tom. I, pag. 50, avec une figure. --- *Francolini* brun tacheté. Edwards, planche CXVIII, le mâle; & planche LXXI, la femelle. --- Gélinotte de Canada. Briſſon, tom. I, pag. 203. Gélinotte de la baie d'Hudſon. *Idem*, *ibidem*, pag. 201.

planches enluminés, nos. 131 & 132, avec celles de M. Edwards, nos. 118 & 71 : voilà donc une espèce nominale de moins, & l'on doit attribuer à la gélinotte de Canada, tout ce que MM. Ellis & Edwards disent de la gélinotte de la baie d'Hudson.

Elle abonde toute l'année dans les terres voisines de la baie d'Hudson : elle y habite par préférence les plaines & les lieux bas ; au lieu que sous un autre ciel, la même espèce, dit M. Ellis, ne se trouve que dans des terres fort élevées, & même au sommet des montagnes : en Canada elle porte le nom de perdrix.

Le mâle est plus petit que la gélinotte ordinaire, il a les sourcils rouges, les narines couvertes de petites plumes noires, les ailes courtes, les pieds velus jusqu'au bas du tarse, les doigts & les ongles gris, le bec noir ; en général il est d'une couleur fort rembrunie, & qui n'est égayée que par quelques taches blanches autour des yeux, sur les flancs & en quelques autres endroits.

La femelle est plus petite que le mâle, & elle a les couleurs de son plumage moins sombres & plus variées ; elle lui ressemble dans tout le reste.

L'un & l'autre mangent des pignons de pin, des baies de genevrier, &c. on les trouve dans le nord de l'Amérique en très grande quantité, & on en fait des provisions aux approches de l'hiver, la gelée les saisit & les conserve ; & à mesure qu'on en veut manger, on les fait dégeler dans l'eau froide.

II.

* LE COQ DE BRUYERE A FRAISE,

OU

LA GROSSE GELINOTTE DE CANADA (*a*),

JE ſoupçonne ici encore un double emploi, & je ſuis bien tenté de croire que cette groſſe gélinotte de Canada, que M. Briſſon donne comme une eſpèce nouvelle & différente de ſa gélinotte huppée de Penſylvanie, eſt néanmoins la même, c'eſt-à-dire, la même que celle du coq de bruyere à fraiſe, de M. Edwards : il eſt vrai qu'en comparant cet oiſeau en nature ou même notre planche enluminée, n°. 104, avec celle de M. Edwards, n°. 248, il paroîtra au premier coup-d'œil des différences très conſidérables entre ces deux oiſeaux ; mais ſi l'on fait attention aux reſſemblances, & en même temps aux différentes vues des Deſſinateurs, dont l'un, M. Edwards, a voulu repréſenter les plumes au-deſſus des ailes & de la tête, relevées, comme ſi l'oiſeau étoit non-ſeulement vivant, mais en action d'amour ; & dont l'autre, M. Martinet, n'a deſſiné cet oiſeau que mort & ſans plumes,

* *Voyez les planches enluminées*, n°. 104.

(*a*) Briſſon, tom. I, pag. 207... La gélinotte huppée de Penſylvanie. *Idem*, *ibidem*, *pag.* 214. — Coq de bruyere à fraiſe. Edwards, *Glanures*, pl. CCXLVIII.

érigées ou redressées * ; la disconvenance des dessins se réduira à peu de chose, ou plutôt s'évanouira tout-à-fait par une présomption bien fondée, c'est que notre oiseau est la femelle de celui d'Edwards : d'ailleurs, cet habile Naturaliste dit positivement qu'il ne fait que supposer la huppe à son oiseau, parce qu'ayant les plumes du sommet de la tête plus longues que les autres, il présume qu'il peut les redresser à sa volonté, comme celles qui sont au-dessus de ses ailes : & du reste, la grandeur, la figure, les mœurs & le climat étant ici les mêmes, je pense être fondé à présumer que la grosse gélinotte du Canada, la gélinotte hupée de Pensylvanie de M. Brisson, & le coq de bruyere à fraise, de M. Edwards, ne sont qu'une seule & même espèce, à laquelle on doit encore rapporter le coq de bois d'Amérique, décrit & représenté par Catesby (*b*).

Elle est un peu plus grosse que la gélinotte ordinaire, & lui ressemble par ses ailes courtes, & en ce que les plumes qui couvrent ses pieds ne descendent pas jusqu'aux doigts ; mais elle n'a ni sourcils rouges ni cercles de cette couleur autour des yeux ; ce qui la caractérise, ce sont deux touffes de plumes plus longues que les autres & recourbées en bas, qu'elle a au haut de la poitrine, une de chaque côté : les plumes de ces touffes sont d'un beau noir, ayant sur leurs bords des reflets

---

* *Voyez les planches enluminées*, n°. 427.

(*b*) Catesby, *Appendix*, *fig.* 1.

brillans qui jouent entre la couleur d'or & le vert; l'oiseau peut relever quand il veut ces espèces de fausses ailes, qui, lorsqu'elles sont pliées, tombent de part & d'autre, sur la partie supérieure des ailes véritables; le bec, les doigts, les ongles sont d'un brun-rougeâtre.

Cet oiseau, selon M. Edwards, est fort commun dans le Maryland & la Pensylvanie, où on lui donne le nom de *faisan* : cependant il a, par son naturel & ses habitudes, beaucoup plus d'affinité avec le tetras ou coq de bruyere : il tient le milieu pour la grosseur entre le faisan & la perdrix; ses pieds sont garnis de plumes, & ses doigts dentelés sur les bords comme ceux des tetras; son bec est semblable à celui du coq ordinaire; l'ouverture des narines est recouverte par de petites plumes qui naissent de la base du bec, & se dirigent en avant; tout le dessus du corps, compris la tête, la queue & les ailes, est émaillé de différentes couleurs brunes, plus ou moins claires, d'orangé & de noir; la gorge est d'un orangé brillant, quoiqu'un peu foncé; l'estomac, le ventre & les cuisses ont des taches noires en forme de croissant, distribuées avec régularité, sur un fond blanc; il a sur la tête & autour du cou, de longues plumes, dont il peut en les redressant à son gré, se former une huppe & une sorte de fraise, ce qu'il fait principalement lorsqu'il est en amour; il relève en même temps les plumes de sa queue en faisant la roue, gonflant son jabot, traînant les ailes, & accompagnant son action d'un bruit sourd & d'un

bourdonnement ſemblable à celui du coq d'Inde; & il a de plus pour rappeller ſa femelle, un battement d'ailes très ſingulier, & aſſez fort pour ſe faire entendre à un demi-mille de diſtance par un temps calme; il ſe plaît à cet exercice au Printemps & en automne, qui ſont le temps de ſa chaleur, & il le répete tous les jours à des heures réglées; ſavoir à neuf heures du matin & ſur les quatre heures du ſoir; mais toujours étant poſé ſur un tronc ſec : lorſqu'il commence, il met d'abord un intervalle d'environ deux ſecondes entre chaque battement, puis accélérant la vîteſſe par degrés, les coups ſe ſuccèdent à la fin avec tant de rapidité, qu'ils ne font plus qu'un petit bruit continu, ſemblable à celui d'un tambour, d'autres diſent d'un tonnerre éloigné : ce bruit dure environ une minute, & recommence par les mêmes gradations après ſept ou huit minutes de repos; tout ce bruit n'eſt qu'une invitation d'amour que le mâle adreſſe à ſes femelles, que celles-ci entendent de loin, & qui devient l'annonce d'une génération nouvelle, mais qui ne devient auſſi que trop ſouvent un ſignal de deſtruction; car les chaſſeurs avertis par ce bruit, qui n'eſt point pour eux, s'approchent de l'oiſeau ſans être apperçus, & ſaiſiſſent le moment de cette eſpèce de convulſion pour le tirer à coup ſûr : je dis ſans en être apperçus; car dès que cet oiſeau voit un homme, il s'arrête auſſi-tôt, fût-il dans la plus grande violence de ſon mouvement, & il s'envole à trois ou quatre cents pas : ce

ſont bien-là les habitudes de nos tetras d'Europe & leurs mœurs, quoiqu'un peu outrées.

La nourriture ordinaire de ceux de Penſylvanie, ſont les grains, les fruits, les raiſins, & ſurtout les baies de lierre, ce qui eſt remarquable, parce que ces baies ſont un poiſon pour pluſieurs animaux.

Ils ne couvent que deux fois l'année, apparemment au Printemps & en automne, qui ſont les deux ſaiſons où le mâle bat des ailes : ils font leurs nids à terre avec des feuilles, ou à côté d'un tronc ſec couché par terre, ou au pied d'un arbre debout, ce qui dénote un oiſeau peſant : ils pondent de douze à ſeize œufs, & les couvent environ trois ſemaines; la mere a fort à cœur la conſervation de ſes petits; elle s'expoſe à tout pour les défendre, & cherche à attirer ſur elle-même les dangers qui les menacent; ſes petits de leur côté ſavent ſe cacher très finement dans les feuilles; mais tout cela n'empêche pas que les oiſeaux de proie n'en détruiſent beaucoup : la couvée forme une compagnie qui ne ſe diviſe qu'au Printemps de l'année ſuivante.

Ces oiſeaux ſont fort ſauvages, & rien ne peut les apprivoiſer; ſi on en fait couver par des poules ordinaires, ils s'échapperont & s'enfuiront dans les bois preſque auſſi-tôt qu'ils ſeront éclos.

Leur chair eſt blanche & très bonne à manger; ſeroit-ce par cette raiſon que les oiſeaux de proie leur donnent la chaſſe avec tant d'acharnement? Nous avons eu déjà ce

ſoupçon à l'occaſion des tetras d'Europe ; s'il étoit confirmé par un nombre ſuffiſant d'obſervations, il s'enſuivroit non-ſeulement que la voracité n'exclut pas toujours un appétit de préférence, mais que l'oiſeau de proie eſt à-peu-près de même goût que l'homme ; & ce ſeroit une analogie de plus entre les deux eſpèces.

III.

L'OISEAU d'Amérique qu'on peut appeler gélinotte à longue queue, deſſiné & décrit par M. Edwards, ſous le nom de *heath cock* ou *grous*, coq de bruyere de la baie d'Hudſon, & qui me paroît être plus voiſin des gélinottes que des coqs de bruyere, ou des faiſans dont on lui a auſſi donné le nom : cette gélinotte à longue queue, repréſentée dans la *planche* CXVII de M. Edwards, eſt une femelle ; elle a la groſſeur, la couleur & la longue queue du faiſan ; le plumage du mâle eſt plus rembruni, plus luſtré, & il a des reflets à l'endroit du cou : ce mâle ſe tient auſſi très droit, & il a la démarche fière ; différences qui ſe retrouvent conſtamment entre le mâle & la femelle dans toutes les eſpèces qui appartiennent à ce genre d'oiſeau. M. Edwards n'a pas oſé donner des ſourcils rouges à cette femelle, parce qu'il n'a vu que l'oiſeau empaillé, ſur lequel ce caractere n'étoit point aſſez apparent ; les pieds étoient pattus, les doigts dentelés ſur les bords, le doigt poſtérieur fort court.

A la baie d'Hudſon, on donne à ces gélinottes le nom de *faiſan ;* en effet, ils font, par leur longue queue, la nuance entre les gélinottes & les faiſans ; les deux pennes du milieu de cette queue, excèdent d'environ deux pouces les deux ſuivantes de part & d'autre, & ainſi de ſuite : ces oiſeaux ſe trouvent auſſi en Virginie, dans les bois & lieux inhabités.

Fin du troiſieme Volume des Oiſeaux.

TABLE

De ce qui est contenu dans ce Volume.

Fin de la Table du IIIe. Vol. des Oiseaux.